

Notices bibliographiques

William DOMINIK et Jon HALL, *A Companion to Roman Rhetoric*. Edited by W. D. and J. H., Oxford - Malden (MA), Blackwell, 2007 (Blackwell Companions to the Ancient World), 25,5 × 18 cm, xx-523 p., 85 £, ISBN 978-1-405-12091-3.

Cet accompagnement pour la rhétorique romaine entre dans une série d'ouvrages du même genre qui initient à l'histoire et à la littérature du monde antique. Il contient 32 chapitres, longs de 6 à 21 pages, écrits en anglais par 31 universitaires, anglo-saxons et européens. Ces chapitres sont regroupés en cinq parties. — La première partie, *Approaching Rhetoric*, mène progressivement au cœur du sujet. Au ch. 1 les deux éditeurs évoquent la diversité des thèmes traités dans l'ouvrage et annoncent que la plupart des contributions ont moins pour objet le système théorique que le phénomène culturel de la rhétorique, au service du pouvoir politique, de l'éducation de l'élite et des productions littéraires. J. Dugan (ch. 2) découvre les points de vue d'où les critiques modernes, commentateurs des œuvres oratoires, historiens de l'éloquence et recenseurs de tropes, regardent la rhétorique romaine. Il oppose ceux qui, comme Kennedy et Lausberg, s'accordent à y voir un phénomène cohérent et transhistorique à ceux qui la replacent dans son contexte social et culturel. S. C. Stroup (ch. 3) présente la naissance de la rhétorique romaine comme le fruit d'une union – difficile – entre le professionnalisme grec et l'amateurisme latin et elle se demande si les Romains n'ont fait que subir l'influence de leurs devanciers ou si, après quelque résistance, ils ne se sont pas plutôt approprié les thèmes hellénistiques qui leur convenaient avec l'entreprise cicéronienne d'acculturation qui donnait une nouvelle expression, plus littéraire, à l'enseignement de l'éloquence venue des Grecs. J. Barsby (ch. 4) étudie la *Native Roman Rhetoric* chez Plaute et Térence, le premier n'ayant probablement pas reçu d'éducation rhétorique formelle, le second ayant été instruit dans une maison sénatoriale philhellène quand éloquence et théâtre s'influençaient l'une l'autre. Il commente une centaine de vers des deux auteurs et fait voir dans les prologues de Térence les techniques de composition venues des traités de rhétorique, mais aussi des caractères stylistiques dus au génie de l'ancienne langue, celle qui jaillit dans les exubérants discours de Plaute, remplie d'assonances, d'alitérations et de répétitions. E. Sciarrino, (ch. 5) caractérise l'éloquence romaine d'avant Cicéron, celle de Caton l'Ancien et de C. Gracchus, telles que l'ont vue l'auteur du *de Or.* et les commentateurs des époques postérieures, et telle que l'on peut en juger aujourd'hui sur les fragments de leurs œuvres qui nous sont parvenus. Il relève dans ces passages des figures de style et des répétitions phonétiques qu'il compare à celles des *carmina* italiques et des *cantica* de Plaute. — La deuxième partie présente le contexte sociologique de la rhétorique romaine. A. Corbeill (ch. 6) évoque les étapes et le contenu d'une éducation oratoire qui ne se borne pas à développer les talents des jeunes gens, mais favorise leur acculturation en leur faisant accepter la hiérarchie de valeurs du passé, l'autorité paternelle et impériale, la supériorité des hommes sur les femmes, du maître sur les esclaves. J. Connaly (ch. 7) part de la constatation que si la valeur guerrière était à Rome le principal attribut de la masculinité, les qualités d'orateur n'étaient pas moins nécessaires, avec cette réserve qu'il ne fallait pas que l'éloquence, proche de l'art dramatique, ait un caractère efféminé, susceptible d'altérer l'authenticité du discours viril. M. C. Alexander (ch. 8) recense les lieux où l'éloquence concourait à la vie politique romaine sous la république : le sénat, les *contiones* et les tribunaux qui ouvraient aux jeunes orateurs le chemin de la notoriété. S. H. Rutledge

(ch. 9) rappelle que l'avènement du principat a transformé l'art oratoire mais il montre que l'on peut douter que le déclin de l'éloquence ait été aussi important que nous le suggèrent les propos de Maternus du *Dial.* de Tacite. J. T. Ramsey (ch. 10) étudie l'éloquence sénatoriale, réservée à un très petit nombre d'orateurs, et il signale que les discours publiés de Cicéron ne reflètent pas souvent les propos, brefs et sans fioritures, qu'il était d'usage de tenir devant les pères conscrits. — R. Rees (ch. 11) et V. Arena (ch. 12) dégagent l'originalité de l'éloquence démonstrative romaine, le premier en évoquant l'emploi des *laudationes funebres* à finalité éthique, l'éloge de Pompée par Cicéron, à visée politique, et les panégyriques du prince après Pline le Jeune ; le deuxième en évoquant l'emploi de l'invective, qui a pour origine la compétition entre aristocrates romains, et pour effet de remodeler le code éthique et politique de la cité. — La troisième partie vise le contenu des traités de rhétorique écrits en latin. R. N. Gaines (ch. 13) expose ce que le *de inu.* et le *ad Her.* doivent à la rhétorique grecque qui s'inspire d'Aristote et d'Hermagoras, en quoi ces deux traités se ressemblent et se différencient. R. Kirchner (ch. 14) dresse la liste des figures et autres moyens artistiques recommandés par les rhétoriciens romains. J. P. Small (ch. 15) décrit l'entraînement de la mémoire préconisé dans *ad Her.* et par Quintilien, ce dernier étant sceptique à l'égard du système des *loci* et des moyens mnémotechniques et préférant la pratique de la *cogitatio* dans la préparation des discours et une éducation qui développe la mémoire. E. Rabbie (ch. 16) traite de l'esprit et de l'humour, moyen de persuasion dont Cicéron a usé avec succès et qu'il est le premier à avoir introduit dans un traité de rhétorique, suivi par Quintilien qui en a fait un élément essentiel de l'éloquence. J. Hall (ch. 17) décrit avec beaucoup de clarté l'*actio* oratoire qui doit susciter des émotions dans l'auditoire. À partir de *ad Her.* il dresse un tableau des différentes qualités et modulations de la voix humaine, et distingue les tons qu'elle doit prendre pour chaque partie du discours, et détaille la gestuelle qui accompagne les divers types de propos. — La quatrième partie traite des rhétoriciens et des orateurs, mais aussi de l'évolution, voire de la postérité de l'enseignement et de la rhétorique romaine. C. Steel (ch. 18) tente de tirer de l'ombre les orateurs qui ne sont connus que par ce qu'ont dit d'eux les auteurs latins des traités d'éloquence – tâche dont elle ne cache pas la difficulté. J. May (ch. 19) et C. P. Craig (ch. 20) examinent, l'un les traités rhétoriques de Cicéron, l'autre ses discours, pour rendre compte de sa prééminence dans l'histoire de l'éloquence romaine ; Ils rappellent que loin d'être un pur technicien de la parole l'Arpinate s'est identifié à l'orateur parfait qui allie la culture philosophique à la puissance du verbe et qu'il a tellement mis son talent oratoire au service de la république qu'il a subi le martyre en défendant la liberté. C. McNelis (ch. 21) définit la place respective qu'occupaient dans la société romaine grammairiens et rhétoriciens et le rôle qu'ils jouaient dans la reproduction de l'élite. W. M. Bloomer (ch. 22) utilise les témoignages de Sénèque le Père et de Quintilien pour montrer ce qu'avait de positif et de formateur la pratique scolaire de la déclamation. J. F. Lopez (ch. 23) étudie la structure et le système rhétorique de l'*I.O.* en montrant que Quintilien réagissait contre le nouveau style, qu'il fût archaïsant ou « moderne » à la façon de Sénèque, et qu'il visait à former un orateur à la fois *uir bonus* et habile à persuader. W. Dominik (ch. 24) se sert du *Dial.* de Tacite et de la correspondance de Pline le Jeune pour dresser un état de la rhétorique au 1^{er} siècle après J.-C. : le plaidoyer d'Aper et la carrière de Pline lui paraissant indiquer que l'art oratoire reste fort utile du point de vue individuel et du point de vue social. C. Anderson (ch. 25) suit l'évolution de la rhétorique romaine après le 1^{er} siècle quand l'influence grecque de la seconde sophistique promeut le genre épictictique. J. O. Ward (ch. 26) étend l'enquête à la survivance de la rhétorique romaine au Moyen-Âge et à la Renaissance. — La cinquième partie concerne les rapports entre rhétorique et littérature. M. Fox (ch. 27) montre que les Romains n'établissaient pas de hiérarchie entre ces deux activités, dont l'une était plutôt tournée vers une présentation orale, l'autre plutôt destinée à un lecteur individuel sans que sa fonction sociale soit abandonnée au profit d'une pure recherche de l'esthétique, comme cela est arrivé au

xix^e siècle. E. Narducci (ch. 28) étudie la présence de la rhétorique dans les discours de l'*Énéide* et de la *Pharsale*, D. Hooley (ch. 29) dans les œuvres d'Horace, de Perse et de Juvénal où pourtant les déclamateurs sont la cible des satiristes, U. Augaben (ch. 30) dans les *Héroïdes* où elle retrouve le style et la structure des *suasoriae* et dans les autres œuvres d'Ovide, M. Wilson (ch. 31) dans les tragédies de Sénèque et sa correspondance où les traits d'esprit et les effets de surprise paraissent pourtant aller contre les ordonnancements conseillés par les rhétoriciens, C. Damon (ch. 32) dans les récits historiques de César, Sénèque le Père, et Tacite qui y appliquent les recettes de l'*inuentio*., plus préoccupés de vraisemblance que de vérité quand ils imaginent les scènes (*ficta*) auxquelles ils n'ont pas assisté. — Au total cet ouvrage collectif est fort intéressant non seulement parce qu'il balaie un vaste champ d'études grâce à la diversité des contributions mais aussi parce que son glossaire, son *index locorum* et son index général en facilitent le maniement et parce qu'il est un stimulant pour des recherches ultérieures grâce à des orientations bibliographiques bien fournies et tout à fait actualisées.

Étienne AUBRION.

Michael PASCHALIS, ed., *Pastoral Palimpsests : Essays in the Reception of Theocritus and Virgil*. Edited by M. P. Héraklion, Crete University Press, 2007 (Rethymnon Classical Studies, 3), 24 × 17 cm, xiv-216 p., ISBN 978-960-524-237-4

This collection of essays, originally papers presented at an international conference in Rethymnon (22-23 May 2006), examines 'selected moments' (1) of the reception of Theocritus' *Idylls* and Virgil's *Eclogues* in antiquity, the Renaissance and modern times. Arranged chronologically, the volume is refreshingly broad in its scope, embracing classical pastoral and its influence upon works composed in Greece, Rome, Italy, Hungary, England, Ireland, America – albeit at different moments in time – and discussing such authors as Aesop, Sannazaro, Milton, Wordsworth, Hardy, Butor, Gide, Valéry, Radnóti, Heaney, and Longley. — The volume achieves a good balance between close analysis of individual poems, broader survey chapters, and comparative studies. Thus a detailed discussion of the pseudo Theocritean *Idyll* 20 and that poem's influence upon Virgil, *Eclogue* 2 (Marco Fantuzzi) is complemented by an illuminating reading of Milton's *Epitaphium Damonis* and its intertextual links with Virgil, *Eclogues* 5 and 10 (Philip Hardie), and by a focused examination of Virgil, *Eclogue* 1 and several twentieth-century variations on that poem (Theodore Ziolkowski). More broadly, Richard Hunter's account of the role of the bucolic in the *Life* of Aesop is balanced by Thomas Hubbard's reading of Sannazaro's *Piscatorial Eclogues* and by Annabel Patterson's comprehensive overview of Wordsworth's versions of pastoral. Several contributors adopt a comparative methodology as in Michael Paschalis' essay on Thomas Hardy and Virgil, Fiona Cox's convincing study of Butor's *Mobile*, a work 'haunted' by Virgil's *Eclogues* as a whole, and Richard F. Thomas' memorable essay on Virgil, Radnóti and Dylan. — Overall, however, the reception of Virgil (and especially *Eclogue* 1) receives much fuller treatment than does that of Theocritus. This is rather unfortunate and may render the title of the collection somewhat misleading. But what the volume does cover, it covers well. Although at times discussion tends to revert to outdated terminology with the overuse of the term 'source' (e.g. 'venerable source texts of the Western pastoral tradition' [1] [cf. 62, 66, 67, 69]), contributors are for the most part alert to the complexities of Virgilian allusion and intertextuality. This is nowhere more evident than in Hardie's excellent essay on Milton's *Epitaphium Damonis*, its interaction with *Eclogues* 5 and 10 (and their reception in the works of Nemesianus and Sannazaro), and his perceptive observations on linguistic and cultural rejuvenation, on Milton's innovative transformation of the refrain, and on his re-evaluation of the theme of exile. Illuminating too is Paschalis' argument that in the novels of Thomas Hardy 'one character reflects features of more than one Virgilian character from different works or the same work' (121) while Wessex functions as 'a legitimate successor to Virgil's Arcadia' (122) and Sergeant Troy becomes 'a lit-

erary successor to the *barbarus miles* of *Eclogue* 1 (125). Noteworthy also is Patterson's illustration of ways in which Wordsworth developed the character of the Virgilian Meliboeus into several personae of himself – the traveller in *The Prelude*, the Wanderer of *The Excursion*, although the argument is somewhat blighted by her surprising comment that Wordsworth 'ruined the genre, by over-expansion' (114). Equally surprising is Hubbard's unorthodox and, to this reviewer at least, unconvincing viewpoint that Sannazaro's *Piscatorial Eclogues* are not pastorals at all but rather constitute texts occupying an intermediary position between the *Arcadia* and *De Partu Virginis*. By contrast the highly unorthodox essay by Richard F. Thomas – on pastoral melancholy in the poetry of the Hungarian Miklós Radnóti, and in the songs of Bob Dylan – offers an intriguingly convincing comparative analysis centred around the themes of time, memory, place, the absent object, shadows and landscape, and serves as a fitting conclusion to the collection. — The Introduction tends to paraphrase the ensuing essays too closely rather than attempting to interpret or identify common themes or strands in the volume as a whole. Some essays are more fully annotated than others. Occasionally interpretation is marred by overstatement (e.g. that the *Iliad* is 'the greatest epic of all' [68]), or by overly subjective responses (e.g. to Wordsworth: 'gorgeous line' [102], 'this worked magnificently' [103], 'delicious ideal' [104]). And there are some instances of infelicitous English expression, e.g. 'reader work his way backwards' (1); 'His name will be never revealed' (13); 'it is anyway rather poor in literary allusions' (123). There are several typographical errors, e.g. 'Theoscritus' for 'Theocritus' (1); 'reaction which the protagonists expresses' (9); 'a significant debt to Virgil's and the *Aeneid*' (123); 'Farmer oak' for 'Farmer Oak' (128); omission of 'in' (145), with errors in punctuation (103) and in point size (94). — On the whole, however, this collection of essays is to be welcomed not only for its international dimension, but also and especially for its interdisciplinarity, and its insightful discussion of neo-Latin as well as classical pastoral. As such it should be of interest to classicists, neo-Latinists, students of English literature, and those engaged in the ever expanding area of reception studies. Estelle HAAN.

Elvira MIGLIARIO, *Retorica e storia. Una lettura delle Suasoriae di Seneca Padre*, Bari, Edipuglia, 2007 (Quaderni di «Invigilata Lucernis», 32), 24 × 17 cm, 190 p., 25 €, ISBN 978-88-7228-465-X.

Cet ouvrage est une présentation et un commentaire (165 pages sur 192) des sept suasoires de Sénèque le Père, dont les thèmes sont empruntés à l'histoire ou à la légende de Rome et de la Grèce. Les 25 pages du texte latin, qui est celui de la collection Teubner (sans appareil critique), ne sont rapportées in extenso, sans être traduites, qu'à la fin des trois derniers chapitres, qui en sont le guide de lecture. — Dans le premier chapitre (p. 11-32) l'auteur présente d'abord le milieu hispano-romain auquel a appartenu Sénèque le P. et les idées que celui-ci se faisait du déclin et d'une possibilité de renaissance de l'éloquence romaine. Puis il distingue dans les 49 orateurs cités dans les *Suasoriae* un premier groupe de 31 qui furent actifs des guerres civiles à la *pax Augusta*, et un autre de 18, de l'époque d'Auguste et de Tibère, en précisant l'origine sociale de chacun d'eux, s'ils étaient grecs ou romains, aristocrates ou plébéiens, ou affranchis comme Musa. Son enquête approfondie montre qu'à partir de la deuxième moitié de l'époque augustéenne apparaissent surtout des non-professionnels, des adultes qui consacrent leurs loisirs à la rhétorique. Dans le deuxième chapitre (p. 38-50) E. M. suit l'évolution du genre délibératif depuis la fin de la république jusqu'au début du principat. Elle rappelle que la suasoire dérive de la *thesis* philosophique – que Cicéron et Quintilien assimilent à la *quaestio infinita* – mais porte sur des personnes et circonstances précises – et que la thématique des *deliberationes* proposée par la *Rhet. ad Her.* est à la fois liée aux discussions politiques contemporaines et inspirée par les réflexions qu'auraient pu avoir les grands héros de l'histoire, Hannibal, Scipion Émilien ou Alexandre au moment de choisir entre deux lignes de conduite. Elle définit enfin le terme de *suasoria*,

que Sénèque le P. est le premier à employer (Cicéron parlait de *causa*) ; un discours délibératif destiné à persuader ou à dissuader un personnage historique ou mythique d'accomplir une action déterminée. Le troisième chapitre (p. 51-84) est consacré aux *suasoirs* I et IV, à thème alexandrin. La *Suas. I* est constituée par une série de morceaux, *sententiae* et *diuisiones*, produits par une vingtaine de rhéteurs différents. La *Suas. IV* est faite presque exclusivement de passages d'Aurelius Fuscus, d'origine grecque. E. M. mesure l'influence que ces déclamations ont eue sur l'historiographie : elle les compare avec les récits d'Arrien, *Anabase Alex.*, et de Curtius Rufus, *Alex.*, à propos des conseils qu'on donne à Alexandre d'arrêter sa marche vers l'Est (l'Indus ou l'Océan). Elle observe aussi que le thème de la condamnation de la *prolatio imperii* à la mode sous Tibère, est dans la tête des rhéteurs qui mettent Alexandre en garde contre le sacrilège qu'il y a à franchir les limites du monde constituées par l'Océan (on retrouve partout l'évocation des dangers de l'océan, jusque chez Tacite, à propos de Germanicus, *An. I*, 50-71) ; le thème alexandrin donne aussi aux déclamateurs l'occasion de définir l'attitude à avoir face à celui qui détient le pouvoir absolu, et de mesurer le crédit qu'on peut accorder à l'astrologie et aux présages – pour lesquels Friscus a la plus grande aversion (p. 76). Le quatrième chapitre (p. 85-120) est consacré aux *suasoirs a tema storico - tragico greco* : la *Suas. II* où les 300 Spartiates des Thermopyles se demandent s'il faut mourir pour sauver la Grèce, la III où Agamemnon s'interroge sur la nécessité de sacrifier Iphigénie pour obtenir des vents favorables, la V où se pose pour les Grecs la question de savoir s'il faut faire disparaître les *tropea Persica* pour satisfaire Xerxès qui les menace d'une nouvelle invasion. E. M. examine l'origine des 30 rhéteurs cités par Sénèque le P. (12 d'origine hellénique, 9 déclamant seulement en grec, les plus remarquables, Polémon et Nicetes, ayant séjourné à Rome), et elle fait remarquer que l'acculturation grecque des élites romaines – illustrée par la culture de Quintilien – se reflète dans l'habitude prise par les déclamateurs romains de traiter les mêmes thèmes que les Grecs. Elle met aussi en évidence les emprunts que les auteurs de *Suasoirs* font à la production poétique (Fuscus, III, 5, paraphrase les vers des *Géorgiques* I, 457-433 et emploie une expression de l'*Énéide*, *plena deo*, connue d'Ovide mais qui ne nous est pas parvenue) et les couleurs qu'ils ajoutent à la simple relation des faits par ex. quand ils mettent en relief l'*ethos* des combattants de Sparte, qui est le produit de l'éducation reçue dans leur jeunesse, ou les excès de despotisme, d'autant plus insupportable qu'il est lié à l'*hybris* orientale – de Xerxès à Antoine. Par ailleurs elle fait apparaître que dans les *suasoirs* liées au répertoire tragique des Grecs les rhéteurs usent d'une argumentation d'ordre philosophique – inspirée par l'épicurisme quand ils nient l'intervention des dieux dans la météorologie – ou d'ordre moral et juridique pour refuser le sacrifice d'Iphigénie, qu'ils puisent les thèmes de déclamation dans les anthologies de textes dramatiques et qu'ils ont tendance à transformer en spectacle leur performance oratoire en négligeant la trame des tragédies devenues matière à *recitationes*. Dans le cinquième chapitre (p. 121-159) la *suasoire VI (deliberat Cicero an Antonium deprecetur)* et la *suasoire VII (deliberat C. an scripta sua comburat promittente Antonio incolunitatem)* ont toutes deux pour thème de *morte Ciceronis* qu'utilisent les rhéteurs à partir des dernières années av. J.-C., le plus ancien, A. Materius, condamne Antoine comme tous les autres, mais il est le seul à louer César ; il pense que la mort de Cicéron était inévitable : Latro renchérit sur les *Philippiques* pour diaboliser Antoine comme le faisait la propagande augustéenne ; Silo rend tous les triumvirs responsables de la mort de Cicéron. Pour trois rhéteurs grecs, Fuscus, Pius et Argentarius, Antoine est le seul coupable. Pius, qui rivalise avec Cicéron, juge que celui-ci était moralement obligé de choisir la mort pour ne pas survivre en compagnie des généraux du parti d'Antoine. E. M. montre que Sénèque le P. est soucieux de porter sur Cicéron un jugement objectif puisqu'il fait figurer parmi les *suasoirs* les points de vue exprimés par les historiens, et qu'il fait état du courant anticicéronien représenté par Asinius Pollion et par Varius Germinus ; ce dernier suggère que Cicéron ne se serait pas déshonoré (IV, 18 *non turpiter rogaturum*) en demandant une

grâce qu'il aurait obtenue. L'effet de la propagande anticicéronienne est corrigé par Sénèque le P. quand il lui oppose les vers épiques de Cornelius Severus dont il dit : *nemo melius Ciceronis mortem deploravit* (VI, 56). — Cet ouvrage sur les *Suasoires* se clôt sur une bibliographie abondante (14 pages), un index des passages cités et un index des noms de personnes. Grâce à la richesse de sa prosopographie et à la pertinence avec laquelle E. M. rapproche les thèmes choisis par les rhéteurs de leurs sources ou de leurs échos dans la littérature historique ou poétique, elle offre un tableau très suggestif des débats éthiques qu'entretenaient autour des écoles de déclamation les Romains cultivés du premier siècle après J.-C., de la génération de Sénèque le Père à celle de Tacite. Étienne AUBRION.

Thorsten FUCHS, *Philipp Melanchthon als neulateinischer Dichter in der Zeit der Reformation*, Tübingen, G. Narr, 2008 (NeoLatina, 14), 23 × 15,5 cm, 428 p., 1 fig., ISBN 978-3-8233-6340-8.

L'humaniste du xvi^e siècle compose de la poésie (cf. p. 361). Le réformateur Philipp Melanchthon ne fait pas exception à la règle, et c'est précisément à la découverte du Melanchthon poète néo-latin que nous convie Thorsten Fuchs. Je dirais même que ce livre sur les productions latines du réformateur allemand est en même temps une étude du phénomène poétique latin de l'humanisme chrétien du nord de l'Europe. Pourquoi écrit-on de la poésie en latin à la Renaissance ? Voilà, pourrait-on dire, la grande question à laquelle répond Th. F., qui conduit le lecteur avec un grand sens pédagogique et beaucoup de clarté tout au long de ces quelque 400 pages dont il convient aussi de souligner la qualité de la présentation matérielle. — La première moitié du livre (chap. 1-4) est consacrée à une étude systématique de la poésie latine de Melanchthon, la seconde moitié (chap. 5) à l'édition critique, à la traduction et au commentaire de vingt poèmes latins formant un échantillon représentatif du corpus poétique du réformateur. Le chap. 6 («Philipp Melanchthon als neulateinischer Dichter») résume les principaux résultats de l'ouvrage. — Dans le premier chapitre, Th. F. présente l'état de la recherche, les buts et le plan de son étude, ainsi que les diverses éditions des 600 épigrammes latines écrites par Melanchthon entre 1510 et 1560, poèmes qui, tout comme sa vie elle-même, unissent théologie et humanisme, *pietas* et *eruditio*. — Le deuxième chapitre étudie la place de la poésie dans la formation humaniste : si la lecture des Anciens est utile à la formation morale et intellectuelle des étudiants, l'écriture permet quant à elle de former l'expression et le style. La poésie, qui est don de Dieu, en même temps qu'elle sert à l'édification morale du lecteur, le charme : plaisir esthétique et utilité morale sont ainsi au centre de l'intérêt de Melanchthon pour la poésie. — Le troisième chapitre aborde la question du jugement porté par Melanchthon sur sa propre poésie. Ses nombreuses déclarations visant à minimiser la valeur de sa production poétique, qui obéissent à un motif littéraire cher à l'Antiquité, masquent un intérêt véritable pour l'effet que produira son œuvre. De manière semblable il qualifie souvent sa poésie d'improvisée, sacifiant ainsi à un autre topos antique. S'il est vrai qu'un nombre considérable de ses épigrammes peuvent être classées dans la catégorie «poèmes improvisés», Melanchthon a aussi composé plusieurs poèmes plus longs auxquels il a consacré davantage de soin et de temps. — Le quatrième chapitre est divisé en deux parties. La première est consacrée aux caractéristiques, aux destinataires, à la fonction et aux mètres de la poésie latine de Melanchthon. Sa poésie est une poésie de circonstances (poèmes composés à l'occasion de fêtes, de mariages, de décès, etc.), généralement adressée à une personne concrète. Ces poèmes portent donc la marque de la spontanéité ; composés rapidement, la plupart d'entre eux se caractérisent par leur *brevitas*. Cette poésie a en outre une fonction sociale à l'intérieur de la république des lettres : elle permet d'entretenir les relations entre humanistes. Les destinataires de Melanchthon sont des théologiens, des historiens, des juristes, des maîtres d'école, des étudiants, des politiques... dont Th. F. dresse une longue liste. La fonction de ces poèmes

est multiple : ils jouent un rôle important dans le programme pédagogique et didactique du poète ; ils lui procurent consolation et détente ; ils sont une manière de passer le temps digne d'un humaniste ; ils constituent un divertissement pour le lecteur ; ils peuvent aussi exprimer la piété de l'auteur. La majorité de ces pièces sont écrites en distiques élégiaques ou en hexamètres. — La deuxième partie du quatrième chapitre présente de manière systématique la poésie de Melanchthon. On trouve des poèmes composés dans un contexte universitaire ou scolaire (fête de fin d'année, par exemple) ; des poèmes sur la littérature antique ou la science (sur l'utilité morale de lire les Anciens, par exemple) ; des traductions en vers de poèmes grecs (d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, etc.) ; des prologues de pièces de théâtre ; des épigrammes sur des questions astronomiques et astrologiques (Melanchthon affirme qu'il faut se garder de négliger les signes que l'on peut observer dans le ciel) ; des poèmes dont le but est de délivrer un message moral (contre le désir de posséder, par exemple) ; des poèmes sur des textes ou des thèmes bibliques (paraphrases de psaumes, par exemple) ; des poèmes sur des sujets en rapport avec la Réforme (questions de doctrine, opposition aux catholiques) ; des prières ; des poèmes sur l'importance historique ou religieuse de tel ou tel jour (anniversaire de Luther, par exemple) ; des dédicaces ; des lettres en vers ; des *propemptika* ; des épithalames ; des épitaphes ; des poèmes qui, à partir d'une image, décrivent les caractéristiques physiques ou morales d'une personne ; des invectives (elles sont très rares) ; des éloges de villes. — Le chapitre 5 est consacré à l'étude de vingt poèmes latins de Melanchthon. Th. F. donne à chaque fois le texte du poème, les références aux éditions ou manuscrits où il figure, les *inscriptions* qu'on peut y trouver, des informations sur sa date de composition, un apparat critique avec les variantes, les éventuelles *subscriptions*, une traduction allemande et enfin un commentaire où le lecteur est instruit de manière « exhaustive » sur le contexte, le message, la composition, le style et le niveau littéraire (*imitatio*, etc.) du poème. Le tout se fonde sur une grande maîtrise des sources et sur une abondante littérature secondaire. — Un livre que l'on peut recommander à quiconque s'intéresse au phénomène poétique latin de la Renaissance. David AMHERDT.

Alain CORBELLARI et Jean-Yves TILLIETTE, *Le rêve médiéval*. Études littéraires réunies par Al. C. et J.-Yv. T., Genève, Droz, 2007 (Recherches et rencontres, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, 25), 22,5 × 15,5 cm, 258 p., 8 fig., 30,36 €, ISBN 978-2-600-01166-2.

Les études médiévales forment un domaine de la science où, jusqu'à une date relativement récente – et malgré la leçon magistrale donnée par Ernst Robert Curtius dans *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* (1948) – chaque « philologie séparée », comme disait Georges Dumézil, cultivait son lopin de terre bien à soi. Si presque tous les spécialistes de chaque littérature nationale savaient également le latin, rares étaient les spécialistes d'ancien français qui connaissaient aussi le vieil anglais ou l'*Althochdeutsch*. Toutes les barrières ne sont pas encore tombées, mais il y a du progrès, comme le montre cet ouvrage, qui donne à lire les communications prononcées lors de journées d'études tenues à l'université de Lausanne, en mai 2005, et réunit autour d'un thème commun spécialistes de littérature médiévale allemande, française ou catalane. On ne peut toutefois s'empêcher de se poser deux questions. La première est de savoir si le rêve constitue véritablement un objet historique. Rien n'est plus universel que le sommeil et les songes. Même les explorateurs les plus audacieux ou les plus imaginatifs n'ont jamais rapporté l'existence d'une peuplade où l'on ne rêverait pas. Ce constat exclut donc *a priori* toute mise en perspective chronologique. Il ne semble pas qu'on puisse écrire une histoire des rêves, pas plus qu'une histoire de la digestion, de la respiration ou du rythme cardiaque. Ce qu'on pourrait écrire, c'est une histoire de la manière dont on a perçu, négligé ou interprété les rêves. La seconde question consiste à se demander, dans le cadre d'une recension rédigée pour *Latomus*, donc dans la perspective d'une « philologie séparée », s'il existe une spécificité du rêve médiéval en latin, ou plu-

tôt du récit de rêve, car les textes médiévaux ne contiennent que peu de récits de songes «véritables», dénués de toute arrière-pensée littéraire ou théologique. Comme le remarque Jean-Claude Schmitt dans sa postface, seule la première contribution (Jean-Yves Tilliette, *Belles-lettres et mauvais rêves. De quelques cauchemars monastiques des x^e et xi^e siècles*, p. 11-36) et, dans une moindre mesure, la sixième (Yasmina Foehr-Janssens, *Songes creux et insomnies dans les récits médiévaux*, p. 111-136) portent sur un matériau écrit en latin : pour la première, dont on parlera particulièrement, les rêves des moines. Pour un ermite ou un cénobite, le sommeil est, au même titre que l'état de veille, le lieu d'un combat. L'assoupissement n'apparaît pas comme un état auquel on s'abandonne en toute quiétude et sans s'inquiéter des rencontres, bonnes ou mauvaises, qu'on peut y faire : on risque en effet d'y croiser des vivants ou des morts, comme l'avait expliqué saint Augustin dans son traité *De Cura gerenda pro mortuis*. On peut aussi y être assailli par ces créatures démoniaques qui peuplent les toiles de Mathias Grünewald ou de Jérôme Bosch. Dans ce volume, on lira avec fascination le récit qu'Otloh de Saint-Emmeran a laissé d'un cauchemar au cours duquel il eut l'impression d'être roué de coups par un mystérieux assaillant. Comme cela se produit toujours dans la littérature médiévale, ce récit mêle inextricablement invention personnelle et références à des modèles bien connus, du moins des lecteurs contemporains de l'auteur. L'article remarquable de Jean-Yves Tilliette, le seul qui porte exclusivement sur des textes latins, justifie à lui seul qu'on se procure ce volume, et justifie surtout qu'on se plonge avec l'attention qu'ils méritent dans les écrits laissés par quinze siècles de monachisme, car tout se passe comme si cellules et *scriptoria* avaient été, avant les inconfortables divans des psychanalystes, des lieux privilégiés de la réflexion sur les rêves (on signalera pour mémoire, en plein Siècle des Lumières, le *Traité des Apparitions* de dom Calmet et les *Réflexions* de dom Ildefonse Cathelinot, tous deux moines bénédictins).

Gilles BANDERIER.

J. N. ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008 [2003], 23 × 15,5 cm, xxviii-836 p., 40 £, ISBN 978-0-521-73151-5.

C'est incontestablement un maître-livre que l'ouvrage que Jim Adams a consacré au bilinguisme. La *Cambridge University Press* en publie maintenant une version «paperback». La matière rassemblée dans ce fort volume de 836 pages est impressionnante tant par l'aire géographique couverte – de la Grande-Bretagne à l'Orient en passant par la Gaule, l'Italie, la Grèce et l'Égypte – que par la fourchette chronologique envisagée – des début de la République romaine jusqu'au iv^e s. L'étude s'intéresse non seulement à l'aspect traditionnel du bilinguisme dans l'Antiquité, c'est-à-dire le contact du grec et du latin, bien documenté par les sources littéraires, mais traite aussi des autres manifestations de la diversité linguistique, à savoir les contacts du latin avec d'autres langues. Le bilinguisme antique se décline en effet en une foule de situations possibles. L'ouvrage traite donc *des* bilinguismes antiques, lesquels prennent souvent la forme de trilinguismes : grec/latin/osque, punique, araméen... L'impressionnante documentation mise en œuvre comprend non seulement les textes littéraires, mais aussi les données épigraphiques et les témoins papyrologiques. L'ouvrage comporte neuf sections, réparties en deux parties de longueur presque équivalente. Les quatre premières envisagent des problématiques d'ensemble avec le souci constant d'illustrer la théorie par des cas concrets. *L'introduction* (chap. 1 : p. 1-110) rassemble une série de définitions et de précisions tant terminologiques que méthodologiques indispensables pour la suite de l'étude. La définition «minimaliste» du bilinguisme fait place à un large éventail de compétences, depuis la maîtrise complète jusqu'au bilinguisme imparfait. Du point de vue méthodologique, l'étude du bilinguisme appliquée aux langues mortes implique une série de problèmes que l'on ne rencontre pas lorsqu'on envisage cette problématique dans le cas de langues vivantes (donc sous une forme orale). Le chercheur qui s'intéresse aux langues mortes est confronté exclusivement à des témoignages *écrits* et doit

donc définir une typologie des textes bilingues. À côté de «bilingues de l'élite» («élite bilinguales»), ceux dont l'image nous est donnée à travers les textes littéraires, il faut aussi faire une place aux «bilingues non élitaires» («non-élite bilingualism») – qui restent malgré tout des privilégiés, puisqu'ils ont accès à l'écrit – dont nous percevons les compétences principalement grâce aux inscriptions et aux papyrus. Quatre catégories de textes nous informent sur le bilinguisme : (1) les textes bilingues (c'est-à-dire des textes écrits dans les deux langues qui ont un contenu identique, au moins partiellement, comme des décrets bilingues, des contrats, des inscriptions funéraires...), (2) les textes translittérés (contrairement à J. Kramer, Adams voit dans les textes d'une langue écrits dans l'alphabet de l'autre non le signe d'un bilinguisme imparfait, mais celui d'une *alphabétisation* imparfaite), (3) les textes présentant un mélange de langues (textes comportant un *code-switching*, le passage d'une langue à une autre au sein d'un même contexte énonciatif) et, enfin, (4) les textes qui reflètent implicitement des situations de bilinguisme (interférences graphiques, changement d'alphabet, traductions de clichés et de *formulae* comme des dates romaines dans un contexte grec ou des filiations à la façon grecque dans un contexte latin ou inversement). Un appendice traite de l'accent grec en latin, prononciation qui fait l'objet de railleries, mais aussi de jugements positifs (Cicéron, Quintilien). Le premier chapitre se termine par une section consacrée à la notion d'«authorship» dans le cas des inscriptions et des textes non littéraires (il s'agit du rôle respectif joué par le commanditaire, la personne qui compose le texte et le graveur) et par des remarques sur les «pidgins» et les «langues réduites» dans l'Antiquité (les étrangers chez Aristophane, les *ostraca* de Bu Njem, Gholiaia dans le désert de Libye, textes présentant un latin d'hommes dont la romanisation était partielle...). Le chapitre intitulé *Les langues en contact avec le latin* (chap. 2 : p. 111-296) aborde une double problématique : la romanisation des territoires conquis et l'existence de variantes régionales du latin apparaissant sous l'influence des langues vernaculaires. Il passe en revue les langues avec lesquelles le latin est entré en contact (à l'exception du grec et de l'égyptien, qui sont traités à part) : les langues indo-européennes de l'Italie primitive (osque, ombrien, vénète et messapien) (p. 112-159), l'étrusque (p. 159-184), le celtique (p. 184-200), les langues sémitiques, le punique (y compris le libyen) (p. 200-245), l'araméen (y compris la langue de Palmyrène) et l'hébreu (non les textes bibliques, mais les inscriptions) (p. 247-274), le germanique (p. 274-279) et, pour finir, les langues de l'Espagne pré-romaine (p. 279-283) ainsi que celles parlées dans les Balkans et sur le pourtour de la mer Noire (gète, sarmate et thrace) (283-284). Dans les régions où ces langues étaient pratiquées, les locuteurs ont appris le latin dès le début de l'occupation romaine, si bien que toutes les langues antérieures au latin de la partie occidentale de l'Empire romain ont disparu à la fin de l'Antiquité. En revanche, aucun Romain n'a appris ces langues, même si quelques exceptions confirment la règle (comme Syagrius, ami de Symmaque, qui a appris une langue germanique, et saint Jérôme, qui connaissait l'hébreu). Le chapitre consacré au *Code-switching* (chap. 3 : p. 297-416) commence par une réflexion sur les motivations qui sont à l'origine de ce procédé. Adams en voit quatre (qui ne s'excluent pas l'une l'autre) : (1) établir une relation avec le correspondant, une sorte de connivence (le «we-code» [Gumperz]), voire une position de dominance ou de distance, (2) exprimer différentes sortes d'identités, (3) donner une réponse au sujet d'une partie d'un discours, même si un changement de sujet n'est pas suffisant pour provoquer un *code-switching*, (4) assurer une ressource stylistique, notamment pour évoquer l'exotisme. Les lettres de Cicéron servent à illustrer ces différentes sortes de *code-switching* (p. 308-347). Les inscriptions offrent aussi la possibilité de vérifier ces divers rôles. En particulier, les inscriptions grecques de Rome montrent que le grec est utilisé à l'intérieur du cercle familial ou du cercle d'amis (*low function*), tandis que le latin sert de langue officielle pour s'adresser à l'extérieur (*high function*). Le maintien de la langue d'origine dans un environnement étranger est le signe d'une volonté de conserver une identité propre, tandis que l'acceptation de la langue du milieu d'accueil témoigne d'ef-

forts d'intégration. L'onomastique confirme cette constatation : formes grecques des noms de personnes, génitifs grecs, absence de *filius* dans l'indication de la filiation... Dans ces différents cas, le procédé revêt une dimension identitaire. Le *code-switching* peut aussi être une occasion de faire montre de sa supériorité. Lorsqu'un magistrat romain, à l'Est, se sert du latin plutôt que du grec, langue habituelle, il s'agit de sa part d'un acte délibéré visant à mettre en avant sa force. Le grec est utilisé pour se faire comprendre, tandis que le latin sert à renforcer le caractère officiel d'une procédure, sa spécificité romaine. *Bilinguisme, diversité linguistique, changement linguistique* (chap. 4 : p. 417-526) traite du contact linguistique comme cause du changement linguistique en envisageant les dimensions phonétiques, graphiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales. C'est ici que sont traités l'emprunt du latin au grec et l'interférence : le «latin des Grecs» et le «grec romain», réalités complexes et difficiles à saisir. On se trouve ici à l'intersection des deux langues. Une attention particulière est accordée à l'interférence phonétique (accent) et aux influences morphologiques et syntaxiques (e.a. le génitif *-aes* et *-es* des anthroponymes féminins de la première déclinaison, le datif grec pour l'ablatif latin). Viennent ensuite quatre dossiers spécifiques. *Le latin d'Égypte* (chap. 5 : p. 427-641) défend la thèse selon laquelle le modèle de la diglossie mis au point par C.A. Ferguson (distinction de statut «H(igh)»/«L(ow)») ne s'applique pas à l'Égypte. En Égypte, ni le grec ni le latin n'ont occupé un statut «low», position réservée à toutes les formes de la langue égyptienne. Au début de la domination romaine, on resta attaché, dans le pays du Nil, à la tradition ptolémaïque des décrets trilingues (démotique-hiéroglyphique et grec), comme le montre l'inscription trilingue de Cornélius Gallus (Philae ; 29 av. J.-C.), premier préfet d'Égypte, reproduite en appendice (p. 637-641), qui est le premier et le dernier document officiel dans lequel la langue locale est employée de façon officielle. En dehors de la sphère religieuse (les inscriptions publiques datant de l'époque romaine en Égypte qui présentent une version égyptienne apparaissent sur des murs de temples et présentent des empereurs faisant des offrandes aux dieux égyptiens : ce sont des textes de propagande), l'égyptien (hiéroglyphique) n'a pas été utilisé par les Romains. Dans les régions orientales de l'Empire, les Romains se sont servis du grec comme *lingua franca* et n'ont pas utilisé les langues locales. W. Eck (*Lateinisch, Griechisch, Germanisch... ? : wie sprach Rom mit seinen Untertanen ?* dans L. De Ligt - E. A. Hemelrijk - H. W. Singor, ed., *Roman rule and civic life : local and regional perspectives : proceedings of the Fourth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. - A.D. 476)*, Leiden, June 25-28, 2003, Amsterdam, 2000, p. 3-19) considère toutefois que les langues locales ont joué un rôle plus grand dans les relations des Romains avec leurs sujets que ne le laisse entrevoir notre documentation. Beaucoup de documents trilingues, comme le *Titulus Crucis*, n'ont pas été conservés parce que le matériau sur lequel ils étaient inscrits ne le permettait pas. En outre, la présence de nombreux interprètes (p. ex. dans la région de Dioscurias, sur les bords de la mer Noire) montre que les Romains tenaient compte des langues locales. L'utilisation du latin en Égypte comme langue du pouvoir est illustrée par plusieurs exemples. Les jambes et les pieds du colosse nord de Memnon sont couverts par 107 inscriptions (61 en grec, 45 en latin et une bilingue), gravées en partie par de hauts magistrats romains. Le grand nombre de textes en latin (par comparaison avec d'autres sites) s'explique par la volonté d'exprimer, en un lieu hautement symbolique, le pouvoir et la force militaire de Rome. Les archives d'Abinnaeus, en général en grec, comportent, en latin, une lettre aux empereurs et une autre du *dux Aegypti*, ce qui montre que le latin est utilisé avec une valeur symbolique pour souligner la force de Rome («'super-high' language»). La même valeur de langue du pouvoir attachée au latin explique le fait que les testaments de citoyens romains devaient être rédigés en latin jusqu'à Sévère Alexandre et que les actes de naissance devaient eux aussi être dans la langue de Rome. Les traductions grecques qui accompagnent nombre de documents latins montrent toutefois que le pouvoir était pragmatique et que le grec servait de langue de communication. L'uti-

lisation des langues dans l'armée romaine en Égypte fait l'objet d'une étude détaillée. Adams démontre que, contrairement à l'*opinio communis*, selon laquelle la langue officielle de l'armée était le latin, le grec y occupait une place importante. Ici aussi, le grec occupe le statut «high», tandis que le latin jouit d'un statut plus élevé encore («super-high»), comme le montrent les termes de commandement, les *diplomata*, les dédicaces aux empereurs, certaines épitaphes de soldats et la correspondance, laquelle est d'autant plus en latin que son contenu a trait aux affaires militaires. Les découvertes récentes dans les *praesidia* de la route de Myos Hormos confirment les vues d'Adams. Cette documentation nouvelle permet en effet de réévaluer la place du grec au sein de l'armée romaine d'Égypte. Les informations et ordres officiels étaient transmis en grec aux *praesidia*, de sorte que l'on peut considérer le grec, sinon comme la langue officielle, du moins comme la langue usuelle dans ces garnisons. Le latin était rarement une obligation, même s'il jouait un rôle comme «super-high language». L'étude du latin était donc souvent une exigence dans le domaine militaire, mais l'armée romaine n'exigeait pas, dans les unités hellénophones, que le latin soit utilisé dans toutes les circonstances, mais seulement lorsque le contexte l'exigeait. Une section (p. 618-623) rassemble plusieurs documents illustrant les différents degrés de maîtrise du latin constatés dans l'armée. L'enquête s'étend ensuite à l'étude du latin en Égypte dans d'autres contextes, notamment le domaine civil (p. 623-630). Ce chapitre contient aussi des remarques sur le volet linguistique des réformes de Dioclétien. Ici aussi Adams remet en question une *opinio communis*. Il ne croit pas que Dioclétien ait été à l'origine d'un renforcement du latin comme langue de l'administration. Même avant cet empereur, les parties officielles des procès-verbaux étaient en latin. En témoigne l'affaire des Goharieni. En 216, Caracalla traversant la Syrie est sollicité par les Goharieni, qui accusent un certain Avidius Hadrianus d'avoir usurpé la prêtrise d'un temple à Dmeir. Une inscription découverte à Dmeir en 1934 (*SEG*, XVII, 759) reproduit le protocole du procès. Caracalla est intervenu en grec comme les avocats des plaignants et du défenseur, mais le cadre officiel du procès-verbal est en latin. Le choix du latin par un magistrat qui s'exprime devant des Grecs comme démonstration de puissance n'est pas une innovation de Dioclétien, mais une pratique qui plonge ses racines dans l'usage républicain (Valère Maxime, II, 2, 2). Selon Adams, les réformes de Dioclétien n'ont pas apporté de véritable innovation dans le domaine linguistique, mais ont accentué des tendances anciennes. Le réexamen des sources qu'Adams appelle de ses vœux p. 637 a été mené par B. Adamik lors du Congrès de linguistique latine de Bruxelles (2005) et tend à lui donner raison. *Le Bilinguisme à Délos* (chap. 6 : p. 642-686) traite de l'emploi des langues propre aux *negotiores* originaires d'Italie qui ont fait leurs affaires à Délos et y ont laissé des inscriptions entre le II^e s. av. et le I^{er} s. apr. Les inscriptions latines présentant des caractéristiques grecques et inversement ainsi que les inscriptions gréco-latines que l'on trouve dans l'île témoignent d'une société gréco-latine bien intégrée. La section sur *Les Graffites de La Graufesenque* (chap. 7 : p. 687-724), dans la région de Millau (Aveyron), au nord-ouest de Montpellier, étudie les marques de potiers, témoignage capital sur la romanisation de la Gaule du sud-ouest et sur le latin parlé à cet endroit à l'époque de Néron. Ces graffites, qui sont en partie en celtique, en partie en latin, en partie dans une langue mixte, donnent un exemple de l'influence du celtique sur le latin. Les potiers ont voulu se donner une identité romaine, mais sans la réciprocité que l'on trouve à Délos. *L'apprentissage du latin* (chap. 8 : p. 725-750) est illustré par la traduction latine de deux fables de Babrios (16 et 11) conservée sur un papyrus connu depuis longtemps (*P. Ahm II 26 = CLA XI 1656* [cf. J. Kramer, *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Täfelchen und Inschriften*, Berlin-New York, p. 137-144]), par les lettres du soldat Claudius Terentianus et par les tablettes de Vindolanda, au nord de la Grande-Bretagne. Le traducteur de Babrios, qui est manifestement un Grec qui apprend le latin, maîtrise bien la morphologie nominale (sauf la cinquième déclinaison [on notera toutefois que la forme *spaeorum* col. II, l. 7, qu'Adams considère (p. 727) comme «the only clear morphological error in the case

system», a été corrigée par un point en dessous des deux a, cf. Kramer, *op. cit.*, p. 143]), mais n'a qu'une connaissance partielle de la morphologie verbale. Le soldat Claudius Terentianus, en revanche, a une bien meilleure connaissance du latin, mais éprouve aussi des difficultés avec certaines formes du verbe et avec la voix passive. Ces lacunes trouvent des parallèles dans les tablettes de Vindolanda, mais ces ressemblances ne doivent pas être surestimées. Tandis que le latin de Terentianus est le reflet d'un latin parlé tous les jours («fluent colloquial Latin»), le traducteur de Babrios fait preuve d'une ignorance des formes latines de base et de leur fonction. Il s'agit d'un tout autre latin, un « mauvais latin » émanant d'un milieu scolaire («reduced Latin of an imperfect learner»). La dernière section apporte des *Remarques de conclusion* (chap. 9 : p. 751-766) résumant les principaux résultats enregistrés et synthétisant des aspects précis : langues comme facteur identitaire, cas de diglossie, attitudes linguistiques, politique linguistique, langue morte, l'armée, l'esclavage, l'«hellénisation» de la langue latine, le latin vulgaire et l'alphabétisation, différenciation du latin selon les milieux socio-linguistiques et les régions. Cet *opus magnum* – je devrais dire *maximum* – est une synthèse, mais aussi un point de départ. Plusieurs directions nouvelles sont signalées. La route est donc balisée pour des recherches futures. Adams a le souci d'apprécier le bilinguisme antique à la lumière des bilinguismes modernes en évitant toutefois des assimilations trop rapides. Dans l'autre sens, le bilinguisme antique peut enrichir l'analyse linguistique contemporaine, qui l'ignore trop souvent. La socio-linguistique anglo-saxonne, qui s'est développée sous l'impulsion de l'ouvrage fondateur de U. Weinreich, *Languages in Contact : Findings and Problems*, New York, 1953, fournit le cadre terminologique indispensable, mais pas de façon figée. Les frontières entre les différentes manifestations du contact linguistique sont loin d'être établies une fois pour toutes tant les situations sont complexes et particulières. Adams sait adapter l'approche théorique aux spécificités des faits rencontrés en distinguant p. ex. emprunt (influence de L2 sur L1) et interférence (influence de L1 sur L2), *code-switching* et mélange de codes (qui aboutit à des productions mixtes au statut linguistique mal défini). En bannissant le jargon, il évite aussi de tomber dans le travers de certains linguistes américains. La présentation est claire et accessible même à des lecteurs non spécialistes. Des synthèses, à la fin des différentes sections et des différents chapitres, résument l'apport de l'étude des documents et les positions de l'auteur. Certains textes ou documents sont exploités à plusieurs endroits de l'ouvrage. Ils sont signalés par des renvois internes se rapportant à la division du livre, ce qui oblige de se reporter à la copieuse table des matières. Il eût été plus commode d'utiliser un renvoi direct aux pages concernées. Les résultats de l'ouvrage sont à la hauteur de ses ambitions. Le livre est un véritable vivier rassemblant approches théoriques, faits significatifs, interprétations nouvelles. Bref, il s'agit d'un grand livre qui apporte, outre une masse de données maîtrisées de main de maître, une ouverture sur un domaine dont l'exploration est loin d'être terminée. Deux index (index thématique et index des mots, rangés par langue) ainsi qu'une riche bibliographie de près de mille titres complètent ce travail irréfutable sur le plan formel. Cet ouvrage de référence marque un tournant dans l'étude du bilinguisme et des langues en contact dans l'Antiquité. Il fera date non seulement pour l'histoire des contacts de langues dans l'Antiquité, mais pour l'histoire de la langue latine et même pour celle du monde gréco-romain. La problématique des contacts de langues, loin d'être réservée aux seuls linguistes, constitue en effet une donnée fondamentale du monde romain.

Bruno ROCHETTE.

Gérard PURNELLE et Joseph DENOZ (éd.) *Ordre et cohérence en latin, communications présentées au 13^e Colloque international de Linguistique latine (Bruxelles-Liège, 4-9 avril 2005)*, Édité par G. P. et J. D., Liège, Université de Liège (diff. Genève, Droz), 2007 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 293), 24 × 16 cm, 215 p., ISBN 2-87019-293-2.

Devant le succès, les responsables des Colloques bisannuels de Linguistique latine ont souvent été contraints de faire pour la publication des Actes un choix douloureux parmi les contributions engrangées, toutes intéressantes pourtant. Sans cela, le volume aurait été trop lourd et trop dispendieux. Les organisateurs du Colloque de 2005 ont su et pu mettre en œuvre une autre solution : autour d'un volume central d'Actes publié sous le titre *De linguae latinae usu*, gravitent trois satellites moins épais : l'un rassemble les communications traitant du lexique, un autre concerne la proposition relative, et le présent fascicule, paru le premier, réunit 17 textes relevant de ce que les linguistes appellent la pragmatique : toutes les analyses présentées ici, si divers que soient les sujets traités, prennent en compte les particularités de la situation d'énonciation. Dans l'incapacité de discuter valablement tant de contributions aussi diverses, le recenseur s'attachera surtout à donner à son lecteur la possibilité de repérer dans chaque article ce qui pourrait enrichir ses propres recherches, ou simplement l'intéresser. Tantôt le titre suffit pour cela, ailleurs on ajoutera quelques précisions. On ne discutera que rarement, et non par goût de la critique mais en signe d'intérêt. Le volume suit l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. — Suzanne Adema, *Temporal bases and the use of the narrative infinitive in the Aeneid*. «Temporal bases» se réfère à la distinction entre les passages où le moment de référence est celui du narrateur de l'épisode et ceux où il est pris dans le récit même. — Olga Álvarez Huerta (*El acusativo proleptico en latin*) entend démontrer que l'accusatif proleptique, ce sujet d'une subordonnée complétive déplacé hors de cette complétive pour être inséré à l'accusatif dans le noyau principal, ne peut être considéré comme un complément d'objet du verbe principal, et que somme toute il n'existe pas de vraie différence syntaxique entre le cas où le sujet antéposé (placé avant le mot subordonnant) reste au nominatif et celui où il passe à l'accusatif ; le choix effectué par l'écrivain en faveur de l'accusatif relèverait d'une volonté d'emphase, d'une recherche de la force expressive, comme c'était déjà le cas selon O. Álvarez pour le sujet de l'infinitif exclamatif. Des analyses minutieuses prenant en compte diverses objections l'amènent à cette conclusion. Contre cette assimilation des deux constructions, elle me permettra cependant de proposer deux remarques : 1. l'antéposition d'un sujet de subordonnée au nominatif est possible aussi pour les circonstancielles, alors que la prolepse à l'accusatif est réservée aux complétives ; 2. dans aucun des cas d'un nominatif antéposé que relève sa communication le verbe principal ne vient s'interposer entre le sujet antéposé et le reste de la subordonnée, celle-ci se présente donc comme continue, et l'antéposition du sujet pose simplement un problème d'ordre des mots dans la subordonnée ; au contraire, dans à peu près la moitié des prolepses examinées, cette interposition du verbe principal existe, et cela rend vraisemblable que le «sujet» mis en prolepse est véritablement extrait de la subordonnée pour être mis plus ou moins étroitement en rapport avec le verbe principal. La discussion mérite donc d'être poursuivie. — Danièle Conso *Cohérence discursive et intégration syntaxique dans les notices des Libri coloniarum*. Ces *libri* sont une compilation tardive (4^e et 5^e siècles) de notices plus anciennes concernant l'*ager* des cités de l'Italie péninsulaire. — Frédérique Fleck, *Les emplois du connecteur quin et leur évolution. Comparaison avec les emplois des connecteurs adversatifs at, sed et uerum*. — Frédéric Foubert, *L'hyperbate dans les Res gestae Alexandri Macedonis de Julius Valerius*. Pour ses analyses, l'auteur s'en tient à une définition stricte de l'hyperbate, en exigeant que les mots qui viennent s'interposer entre deux éléments étroitement unis par leurs rapports syntaxiques (par exemple un substantif et son épithète) soient eux-mêmes pleinement étrangers au groupe dont ils interrompent la continuité (ce qui exclut par exemple un génitif dépendant du substantif). — Chiara Granarolo, *The internal Syntax of the Nominal Phrase in Latin. A diachronic Study*. En fait le corpus utilisé pour cette étude de la syntaxe interne du syntagme nominal a été limité volontairement à une lettre (*Fam.* I, 9) de Cicéron et à la *Cena Trimalcionis* de Pétrone pour l'âge classique, à la *Peregrinatio Egeriae* et aux évangiles de Matthieu et de Marc dans la Vulgate pour l'âge tardif ; cela permet de présenter des pourcentages statistiques

précis jusqu'à la virgule. Dans les exemples, les groupes nominaux examinés sont toujours cités isolément, sans la phrase dont ils font partie. L'analyse porte principalement sur l'ordre des constituants, sur leur place à gauche ou à droite du substantif noyau. — Giuliani Giusti et Renato Onega, *Core and Periphery in The Latin Noun Phrase*. Les auteurs posent leur sujet à partir des analyses de Marouzeau sur la place des déterminants du nom en latin, mais ensuite proposent une approche selon la grammaire générative. Cette approche les amène à considérer qu'il existe, pour le groupe nominal comme dans d'autres domaines de la syntaxe, un ordre des constituants fondamental, commun à tout langage humain, par rapport auquel le latin dispose, plus abondamment que d'autres idiomes, de la possibilité de réarrangements optionnels. Je crains pour ma part que ce type d'approche méconnaisse que la grammaire générative, lorsqu'elle tente de reconnaître des structures fondamentales profondes universelles sous-jacentes aux diversités de surface présentées par les langues particulières, se montre un peu trop tributaire de la langue des inventeurs de la doctrine, l'anglais, langue sans déclinaison où l'ordre des mots est essentiel pour déterminer les rapports qu'ils entretiennent. En latin au contraire c'est le jeu des cas qui institue entre les noms, et entre eux et le verbe quand il y en a un, les rapports de base. L'ordre dans lequel apparaissent les mots, certes très important à la fois pour l'expressivité et pour certaines précisions, n'est à considérer qu'ensuite. Les cas du latin, ou de toute autre langue à déclinaison développée, ne sont pas, me semble-t-il, une particularité qui autorise cette langue à montrer plus de liberté à l'égard d'un ordre des constituants de la phrase jugé fondamental et universel, ils sont ce qui organise au niveau le plus profond les rapports entre ces constituants. — Marie-Dominique Joffre, dans Ipse, *anaphore et deixis*, s'attache à montrer que, dès l'âge classique, *ipse* peut comporter une composante anaphorique qui se développera en latin tardif, tout en relevant par ailleurs d'une deixis non locale. — Sandor Kiss, *Étude de la cohérence textuelle dans les abrégés d'histoire romaine du IV^e siècle*. — Dominique Longrée et Sylvie Mellet, *Temps verbaux et prose historique latine : à la recherche de nouvelles méthodes d'analyse statistique*. Le croisement de multiples statistiques, portant non seulement sur la fréquence respective de chaque temps verbal chez les historiens, mais aussi sur la fréquence de séries homogènes (par exemple *x* parfaits se suivant), permet aux deux auteurs de construire des graphes complexes qui situent les unes par rapport aux autres les personnalités stylistiques des divers écrivains, et même les œuvres d'un même auteur. Le recenseur avoue s'être souvent senti dépassé par la complexité de ces méthodes d'approche à l'allure très scientifique, et s'inquiète dès lors un peu de lire dans une conclusion en forme de programme que pour enrichir encore l'analyse «les paramètres utilisés comme descripteurs doivent être multipliés et complexifiés». — Anna Orlandini et Paolo Poccetti, *L'expression de la coordination connective et copulative en latin et dans les langues de l'Italie ancienne*. Les analyses développées ici se fondent sur une opposition entre une coordination «connective» représentée par *et*, et une coordination «copulative» représentée par *-que*, avec appel à des parallèles tirés des autres langues du groupe italique et de l'étrusque. — Sabrina Pierluigi, *Latin third-person possessives in a GB approach*. (GB = Government and Binding theory). Le titre n'avertit pas, et c'est dommage, que cette contribution étend la réflexion jusqu'aux évolutions du latin tardif et du passage aux langues romanes, y compris pour *proprius*. L'auteur semble avoir une définition personnelle (ou est-ce celle de son école de pensée ?) du mot «anaphorique», puisque selon elle *eius*, *eorum*, *earum* ne comportent pas le trait «anaphoric», puisqu'ils ne peuvent pas renvoyer à un possesseur indéfini. On rencontrera aussi des difficultés sur le sens à donner à «pronoun». — Silvia Pieroni, Ipse : *relationships with grammatical functions and person*. Cette contribution examine le fonctionnement d'*ipse* selon qu'il est lié au sujet du verbe ou à un élément exerçant une autre fonction, et ses rapports avec les personnes verbales et les pronoms personnels. — Sophie Roesch, *Les méta-répliques dans le théâtre de Plaute : approche pragmatique*. Par «méta-réplique» il faut entendre : «les reprises manifestes par un locuteur A du discours

d'un locuteur B». Elles sont porteuses d'une forte charge émotionnelle, et servent à mettre en valeur le plus souvent une opposition, quelquefois une coopération. — Antonio Ruiz Castellano, *Veleyo Patérculo*, Historia Romana. ¿*División por capítulos o por partes?*. L'auteur propose pour l'œuvre de Velleius Paterculus une alternative à la division traditionnelle en chapitres. — Olga Spevak, *La place du focus en latin : quelques observations*. Ce problème de la place assignée dans la phrase à l'information saillante est examiné dans *La Guerre de Jugurtha* de Salluste. — Sophie Van Laer, *L'apposition et la construction d'un énoncé : prédication seconde et stratégie discursive*. Cette contribution s'attache d'abord à bien distinguer l'apposition, qui comporte une dimension prédicative, de l'emploi épithétique d'un nom, avant de développer le sujet annoncé par le titre. Michel POIRIER.

Emilio GABBA, *Riflessioni storiografiche sul mondo antico*, Côme, Edizioni New Press, 2007 (Biblioteca di Athenaeum, 51), 24 × 17 cm, 263 p., 35,00 €.

Ce volume réunit un ensemble d'études consacrées par Emilio Gabba à des questions d'historiographie (historiographie antique et historiographie moderne relative à l'Antiquité). Il fait suite au recueil d'études *Cultura classica e storiografia moderna*, publié par le même auteur en 1995 (Bologne, Società Editrice Il Mulino). L'ouvrage comporte vingt-neuf contributions, parues entre 1979 et 2003 et présentées dans un ordre chronologique et critique : Faits de la nature, histoire des hommes – Présentation et écriture de l'histoire – Réflexions autour de l'idée de *Polis* – Opinion publique et intellectuels dans le monde antique – Aux origines de l'histoire grecque – Encore sur les origines de Rome – Réflexions sur les *Iambes à Nicomède* – Quelques considérations sur une identité nationale de l'Italie romaine – Rome et l'opinion grecque aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. – L'Italie des municipes : prémisses historiques, politiques et culturels de l'histoire italienne – Les principes éthiques dans la cohabitation sociale selon Polybe – Pour l'interprétation politique du *De Officiis* de Cicéron – Relecture des *Res gestae divi Augusti* – Réflexions sur le chap. 13 des *Res gestae divi Augusti* – Nicolas-Antoine Boulanger : despotismes et liberté républicaine dans la pensée de Franco Venturi – L'héritage classique dans la pensée de John Adams – A. H. L. Heeren, politique et commerce : quelques réflexions – Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières – Architecture et imprimerie – Aspects de l'historiographie d'Ettore Pais – *Hannibal's Legacy*. Trente après – Relecture de «Der italische Bund» de Julius Beloch – Aspects de l'historiographie d'Arnaldo Momigliano – Arnaldo Momigliano : paix et liberté dans le monde antique – La révolution romaine – Lecture de Fergus Millar : considérations historiques – Nouvelles réflexions sur l'Italie à la fin de l'Antiquité – La culture à Pavie dans les années 1773-1805 – Aspects de la vie universitaire à Pavie à la fin du XIX^e siècle. Le volume, qui ne comporte ni index, ni complément bibliographique, répond aux mêmes intentions que l'ouvrage précédent : réfléchir sur des questions politiques et culturelles qui sont toujours d'actualité et ouvrir ainsi de nouvelles perspectives de recherche.

Martine CHASSIGNET.

Cédric BRÉLAZ et Pierre DUCREY, *Sécurité collective et ordre public dans les sociétés anciennes*. Entretiens préparés par C. Br. et P. D. et présidés par P. D., Vandœuvres – Genève, 20-24 août 2007, Genève, Fondation Hardt et Droz, 2008 (Entretiens sur l'Antiquité classique, 54), 23 × 15,5 cm, x-340 p., 60,72 €, ISBN 978-2-600-00754-2.

Le sujet choisi pour cette 54^e série des Entretiens de la Fondation Hardt est «en phase» avec les préoccupations actuelles, ainsi que le souligne P. Ducrey dans l'introduction et la conclusion du livre. Il fait tout autant partie des préoccupations des hommes de l'Antiquité, et les sept contributions réunies dans le volume montrent bien que les cités grecques, tout comme les autorités romaines, se sont constamment souciées de la sécurité collective et de l'ordre public. Elles montrent également que si les cités grecques et l'État romain ont tous

deux été soucieux de limiter les dangers liés à la violence et à l'insécurité et d'assurer l'ordre, les réponses apportées n'ont pas été les mêmes, puisqu'il convient de s'adapter à ce contre quoi on lutte. — H. Van Wees, 'Stasis, *Destroyer of Men*'. *Mass, Elite, Political Violence and Security in Archaic Greece* (p. 1-48), souligne l'importance de la peur du conflit social interne dans les sociétés grecques archaïques. Ces conflits civils ne sont pas endémiques, ils ne concernent pas seulement l'élite, mais l'ensemble de la société, comme la *stasis* à l'époque classique. Et c'est pour éviter ces conflits, pour contenir la violence que des lois ont été élaborées et des pouvoirs et des droits donnés aux plus faibles, à ceux qui ne faisaient pas partie de l'élite. W. Riess, *Private Violence and State Control. The Prosecution of Homicide and its Symbolic Meanings in Fourth-Century BC Athens* (p. 49-101) étudie les différents cas connus d'homicide à Athènes entre 422 et 322 et la réaction des proches de la victime à l'intérieur du système judiciaire, ce qui lui permet de mesurer la place accordée à l'autodéfense dans la procédure pénale. Selon que l'on choisit la procédure de la *dikè phonou* (huit cas), que seul un membre de la famille peut utiliser, ou de l'*apagogè* (cinq cas), l'affaire reste privée (tout est laissé à l'initiative personnelle, l'État n'intervient que dans le processus judiciaire) ou le meurtrier est considéré comme un ennemi de la démocratie et l'affaire concerne l'ensemble de la cité. L'État établit ainsi une différence entre ce qui relève de la sécurité personnelle et ce qui touche à la communauté civique. A. Chaniotis, *Policing the Hellenistic Countryside : Realities and Ideologies* (p. 103-153), insiste sur l'importance du territoire (source de revenus et de nourriture) pour les cités grecques à l'époque hellénistique. C'est pourquoi il convient de le protéger. Mais cette protection permet également aux autorités de la ville d'imposer leur contrôle et leurs normes à un territoire qui n'accepte pas toujours cette mainmise. L'auteur passe en revue les différentes menaces qui peuvent peser sur le territoire et les différents moyens mis en œuvre pour les contrer. C. Brélaz, *L'adieu aux armes : la défense de la cité grecque dans l'Empire romain pacifié* (p. 155-204), démontre que malgré la *pax Romana* et le monopole romain de la guerre, la culture militaire est toujours présente dans les cités grecques (le thème de la guerre et la figure du guerrier sont omniprésents) et que la guerre n'est pas une abstraction, même si elle est fantasmée ou consiste le plus souvent à lutter contre les brigands ou le Barbare. A. Lintott, *How High a Priority did Public Order and Public Security have under the Republic ?* (p. 205-226), étudie la façon dont les Romains ont tenté, à la fin de l'époque républicaine, de supprimer certaines formes de violence, en recourant soit à la loi soit à des magistrats comme les tribuns de la plèbe, et ce afin de parvenir à un niveau acceptable de violence privée. Tous ces efforts n'ont véritablement abouti qu'à partir de l'époque augustéenne. R. MacMullen, *The Problem of Fanaticism* (p. 227-260), souligne la particularité du fanatisme religieux, phénomène irrationnel, et montre combien il est difficile pour les autorités de lutter contre lui. Y. Rivière, *L'Italie, les îles et le continent : recherches sur l'exil et l'administration du territoire impérial (I^{er}-III^e siècles)* (p. 261-310), analyse les différentes procédures de bannissement des opposants à l'époque impériale et la condition juridique et sociale des bannis. S'il y a une part d'improvisation dans les diverses mesures prises par les autorités, il n'y en a pas moins aussi un souci de rationalisation et une recherche de l'efficacité. — Les situations et les époques envisagées au cours de ces Entretiens sont très diverses, et les discussions qui ont suivi chacune des interventions montrent qu'il y a encore beaucoup à dire sur les sujets abordés : certaines analyses mériteraient d'être approfondies ou nuancées. Mais les différentes communications montrent bien l'intérêt et la richesse du thème choisi, et ce n'est pas le moindre de leurs mérites.

Catherine WOLFF.

Pierre SAUZEAU et Thierry VAN COMPERNOLLE, *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire. Actes du colloque international du SEMA. Montpellier, 20 et 22 mars 2003*. Études rassemblées par P. S. & Th. V. C., Montpellier, Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2007, 24 × 16 cm, 691 p., fig., ISBN 978-2-84269-799-0.

L'objectif énoncé par les organisateurs du colloque international du SEMA tenu à Montpellier en mars 2003, dont les actes sont rassemblés dans la parution du CERCAM, était, pour reprendre l'expression de Pierre Sauzeau, de «faire parler les armes». Quel rôle en effet jouèrent les armes dans l'histoire des hommes ? Cette somme de près de 700 pages, qui comprend une bibliographie extrêmement fournie de 50 pages, les résumés français et anglais des communications et un index sélectif «des armes, de leurs fonctions, de leurs inventeurs, producteurs et utilisateurs», constitue une étude originale et nouvelle qui va bien au-delà des études classiques sur les armes, leur utilisation et leur place dans la tactique militaire. Certes, les aspects techniques des armes sont largement décrits, mais la place est avant tout donnée à l'étude du vocabulaire qui les désigne, à leur symbolique, au lien intime qui les lie aux civilisations qui les ont créées et employées, à leur place et à leur utilisation dans des contextes historiques précis. Les armes sont ainsi étudiées en tant qu'outils, mais également comme objets de culture, tandis que leur symbolique sociale et religieuse est ici privilégiée : à partir du point de vue de l'ethnologue, c'est bien l'étude des sociétés antiques dont il est question, ceci sur un large spectre géographique, culturel et chronologique, puisque les interventions couvrent toute l'aire méditerranéenne et indo-européenne, sur une période allant de l'Égypte ancienne à la fin de l'Antiquité. De même, à la richesse et à la diversité des thèmes s'ajoute le grand nombre de citations dans le texte original et de traductions proposées par la grande majorité des auteurs. L'ouvrage comporte cinq parties, qui ne nous apparaissent cependant pas toujours justifiées, tant les axes transversaux d'étude peuvent réunir des communications pourtant éloignées les unes des autres dans la classification choisie. — La première partie de l'ouvrage (p. 11) concerne en préambule le vocabulaire spécifique et les symboliques de l'armement antique. Les communications, très diverses dans les thèmes traités, ont en commun l'approche linguistique de l'armement, développent des analyses lexicales et sémantiques et étudient les registres métaphoriques et métonymiques des armes dans l'Antiquité. — P. Sauzeau détaille les significations du vocabulaire technique des armes des peuples indo-européens, qui s'empruntent mutuellement, lors de contacts pacifiques ou belliqueux, les armes et leur dénomination. Il montre combien l'arme est avant tout un signe identitaire et la représentation que l'on se fait d'un peuple étranger. La puissance symbolique de l'arme dans les associations poétiques, particulièrement chez Homère, est étudiée. Le casque, objet de prestige et d'ostentation est à ce titre exemplaire, tandis que l'éclat des armes met en évidence le héros et la protection divine ou magique dont il bénéficie. — Toujours dans l'épopée homérique, P. Wathélet examine certaines formules, souvent très anciennes et liées à des figures héroïques : pour Hector ou Ajax, la sémantique des noms et les épithètes qui leur sont attachées dénotent des héros très anciens, et l'analyse de leur armement témoigne de leur évolution. — Dans une démarche similaire, J.-F. Thomas étudie la sémantique latine des armes offensives et défensives. Tandis que la monosémie caractérise les armes étrangères, individuellement désignées, la majorité du vocabulaire s'applique à plusieurs objets. De même voit-on un «transfert métaphorique» d'un certain nombre de termes de domaines étrangers à la vie militaire à celui de l'armement. Une étude précise du terme «*arma*», dont l'emploi est fréquent et varié dans le genre de l'épopée, est ainsi menée. — La dernière intervention de cette première partie sort du monde gréco-romain pour se consacrer à l'étude par Ph. Le Moigne d'une figure récurrente de l'*Apocalypse* de Jean, celle de «l'épée sortant de la bouche». Ses cinq occurrences ne sont pas identiques les unes aux autres et constituent une progression concertée au terme de laquelle l'épée entre en action. Sont étudiées les sources vétérótamentaires à l'origine de cette image, dans lesquelles le personnage est le substitut de la parole divine, de même que la littérature intertestamentaire et néotestamentaire. Avec l'étude de la «*romphaia*», épée de l'Alpha et de l'Oméga, il est démontré que cette image, tout en restant une création libre, est un pendant de la Genèse. — Par leur étude des boucliers et des images qu'ils véhiculent, C. Jubier-Galinier et A.-F. Laurens inaugurent la deuxième

partie des actes (p. 105), consacrée au lien entre armement et civilisation. L'intervention est particulièrement orientée sur l'étude de la partie supérieure de l'*olpè* de Chigi, dont la scène représentée est souvent identifiée à la phalange hoplitique, mais qui pose des problèmes d'interprétation. S'appuyant sur d'autres scènes de combat d'une série de vases attribués au même peintre, l'étude montre bien que les armes, tout particulièrement les boucliers et leur épiséme, inscrivent le destin de celui qui les porte, car l'image dépasse la simple représentation d'un champ de bataille et comprend une dimension psychologique : l'arme, sorte de «double» du guerrier, met en exergue son *arété*. — Toujours dans la sphère grecque, l'étude menée par D. Frère et L. Hugot analyse l'image et l'imaginaire du rituel au combat en Étrurie archaïque. Les nombreux vases grecs découverts en Étrurie, fabriqués en série et importés en masse, banalisent et exaltent l'hoplite, à la fois héros homérique et digne citoyen, image qui ne se retrouve pourtant guère dans l'imagerie étrusque, qui, bien que s'inspirant de ce modèle, lui préfère la figure du chef charismatique. Au VI^e s., les images de soldats de type grec sont souvent transformées ou bien placées dans des contextes différents, montrant que les artisans étrusques s'approprient et transforment le vocabulaire iconographique grec à leur convenance. — Les armes celtes trouvent leur étude dans la communication de T. Lejars, en premier lieu l'épée, arme emblématique des Celtes. Les historiens de l'Antiquité en ont fait l'image du barbare, accompagnée de nombreux préjugés idéologiques et lieux communs sur les Celtes. À travers les données archéologiques, l'auteur fournit une étude exhaustive des caractéristiques morphologiques et techniques des armes celtes, avec l'objectif de comprendre leur évolution et les innovations qu'elles ont connues. Il met ainsi en évidence la spécificité de l'armement celtique et son haut degré de technicité, et dégage les raisons de son succès auprès d'une grande partie des élites guerrières de l'Europe moyenne – dont l'homogénéité culturelle durant cinq siècles est confirmée –, et son adoption généralisée par les populations non celtiques depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'à la mer Noire encore à l'époque romaine. — Les deux communications suivantes relèvent de la sphère romaine. — À partir de la panoplie virgilienne d'Énée, G. Devallet définit l'emploi et la valeur prêtés aux armes, en les comparant aux témoignages des historiens et spécialistes de la «chose militaire». Les armes d'Énée, armes divines, portent le destin du héros et de Rome, à la manière des vases du peintre de Chigi. Sont établies une typologie et une hiérarchie rigoureuses des armes dans l'épopée romaine, distinguant armes individuelles et collectives, offensives et défensives, de combat rapproché ou de jet. Est ainsi démontrée la valeur symbolique de l'arme, qui oppose des types d'armement chargés de signification. — De son côté, C. Hamdoun s'attache à la réalité et à la symbolique de l'armement africain. À partir de sources iconographiques et littéraires, et de gravures rupestres, dont de nombreuses photographies suivent la communication, l'auteur définit les caractéristiques du cavalier maure, de sa monture, son rôle et son armement – dont le javelot, véritable arme identitaire du Maure dans la poésie épique et la numismatique – particulièrement adaptés aux formes de combat spécifiques qui lui étaient attribuées. On insiste sur la remarquable permanence des armes et des tactiques de la cavalerie maure depuis la Protohistoire jusqu'à l'invasion arabe, et sur l'emploi par l'armée romaine de ces corps ethniques, devenus des unités permanentes et régulières affectées à la défense du *limes*. — Le choix d'une troisième partie, «armes et armures» (p. 213), à nouveau très variée de par les points développés et les périodes couvertes, ne nous a pas paru fondé : ses thèmes peuvent souvent être rattachés aux autres chapitres des actes. — Ainsi, le rôle des armes d'Achille et leur intimité avec le héros dans la narration homérique, objets de l'étude de F. Létoublon, sont très proches de celle de C. Jubier-Galinier et A.-F. Laurens, voire même de celle de P. Wathelet. Son bouclier, sculpté par Héphaïstos, possède lui aussi une forte valeur emblématique et symbolique comme « arme-image ». Il en est de même des formules spécifiques attachées à la lance en frêne du Pélion, celle-là même qui tue Hector, de son caractère exceptionnel et magique – peu étudié jusqu'à présent – et de sa mise en scène, très dramatisée,

dans l'aristie du héros, qui le distinguent des autres héros de l'épopée homérique. — Autre arme extraordinaire, le bouclier d'Aristoménès, étudié par J.-C. Vincent dans la *Périégèse* de Pausanias. À nouveau, l'histoire du bouclier se confond avec celle de son propriétaire, «le meilleur des Hellènes», sorte de nouvel Achille investi d'une mission quasi divine ; il est le symbole de la puissance invincible du «héros» et du «guerrier-faive» accomplissant des exploits et vivant une expérience initiatique. Le bouclier réapparaît miraculeusement au IV^e s. comme instrument de propagande au profit d'Épaminondas, véritable talisman permettant la victoire à qui la possède par son pouvoir magique et divin. — Les autres interventions sont très proches des études sur la technicité et la symbolique des armes placées dans la deuxième partie de l'ouvrage. Plusieurs traitent des poncifs récurrents liés à certaines armes. — A. Moreau s'attache ainsi à la symbolique du char dans l'œuvre d'Eschyle : circonscrit dans l'Antiquité grecque au transport du guerrier sur le champ de bataille et associé à ce qui n'est pas grec, il n'est pas une arme, comme chez les Égyptiens ou chez les Perses. Des images très négatives lui sont associées : Eschyle choisit des termes aux consonances dures pour évoquer un instrument jugé bruyant, terrifiant et associé à la mort, à la violence et au chaos. De même, les deux communications sur la fronde montrent l'évolution de l'image de l'arme dans une société. — S. H. Aufrère présente dix documents relatifs à cette arme méconnue des Égyptiens qui lui préfèrent l'arc, la lance, la hache ou le poignard. Arme traditionnelle des peuples sémites et nomades, elle finit pourtant par être utilisée par eux aux côtés des archers. — Prolongeant cette étude, celle de P. Ducrey et de C. Brélaz a recherché les occurrences d'utilisation de la fronde en Grèce ancienne, depuis le Néolithique jusqu'à la période hellénistique. L'image de cette arme dans la mentalité grecque est rappelée : elle est dangereuse et exagérément efficace, mais avant tout méprisée et objet de préjugés depuis l'épopée homérique. Les auteurs présentent une vision nouvelle et convaincante du combat, démontrant que, dès le VIII^e s., des bataillons spécialisés de frondeurs appuient la phalange hoplitique. Si cette arme demeure marginale, mal considérée et rarement mentionnée par les sources, l'hypothèse formulée est que les frondeurs n'étaient pas forcément des étrangers ou des mercenaires, mais pouvaient être des citoyens athéniens des classes modestes, comme l'étaient les archers ou les rameurs de la flotte, voire même des hoplites qui n'étaient pas encore totalement équipés. Dans cette vision osée du combat grec, la fronde aurait été l'arme d'appoint des hoplites athéniens. — Les deux communications du chapitre relatives à la sphère romaine reviennent sur l'aspect symbolique des armes. — Les cataphractaires composant la cavalerie lourde du IV^e s. et la mode de l'*ekphrasis* à cette époque sont l'objet de l'étude de P.-L. Malosse, qui montre que, loin de produire une littérature redondante et monolithique sur les armes et les méthodes de combat de ces soldats, les sources anciennes sont très créatives et choisissent librement les déclinaisons du *topos* qu'elles souhaitent privilégier. Bien que rhétoriques, elles apportent de nombreuses informations techniques et tactiques. Les textes de référence sont classés en fin de communication. — Semblablement, l'étude par P. Fleury des machines de guerre dans la littérature latine montre qu'elles constituent une véritable métaphore de la puissance, à travers trois caractéristiques : leur invincibilité, leur marque de supériorité et de civilisation par rapport aux barbares, et leur caractère «extra-ordinaire». Outils de la victoire, elles sont également nées de la ruse et de l'ingéniosité des hommes. — La symbolique d'armes singulières, intimement liées à des personnages historiques ou épiques, constitue également le thème de trois autres communications. — Ainsi le poignard de Brutus, objet de l'étude de P.-M. Martin : responsable de blessures sanglantes, il est l'arme tyrannique par excellence, celle avec laquelle sont perpétrés les meurtres au nom de la liberté républicaine depuis Lucius Brutus. Les Romains se différencient alors des Grecs, pour lesquels l'arme noble et tyrannicide est l'épée. — À partir du récit connu d'Hérodien de l'assassinat de Géta par Caracalla, J.-Cl. Grenier, qui s'appuie sur une bibliographie détaillée et commentée, exploite deux anecdotes négligées sur le devenir du glaive fratricide. La dédicace de l'arme à Sarapis est ici analysée

comme un geste politique et sacrilège de Caracalla, légitimant le crime en présentant le glaive comme instrument de la volonté divine. — Enfin, J.-M. Renaud établit une chronologie symbolique des armes portées par le héros mythique Orion, depuis la massue en bronze, objet marqué par le divin de l'épopée homérique, jusqu'à l'arc d'or, modèle du chasseur solitaire d'une tradition plus tardive et l'épée ou le glaive plus récents encore. Il donne ainsi un sens civilisateur au héros à travers l'évolution de son armement : du héros «primordial» proche de la sauvagerie, il devient constellation guidant les hommes. — Enfin, dans une sphère politico-religieuse bien spécifique, M. Casevitz propose une étude des armes de David et Goliath dans la Septante, à travers une analyse lexicale et sémantique proche des premières communications des actes. Le vocabulaire utilisé pour la désignation des armes de Goliath, très composite, correspond au cosmopolitisme de l'Alexandrie du III^e s. av. J.-C. : se trouvent ainsi mêlés des termes d'origines grecque, macédonienne, gauloise ou encore perse, comme la lance des Galates qui fait directement référence à l'invasion contemporaine des Gaulois. — La deuxième intervention au colloque de S. H. Aufrère aurait pu opportunément être rattachée à la quatrième partie consacrée aux armes sacrées et divines (p. 431) : il s'agit en effet d'une étude érudite des dieux combattants et génies armés dans les temples égyptiens d'époque tardive, divinités terrifiantes et gardiennes de l'Égypte cosmique et réelle, munies d'une panoplie très diversifiée d'armes de poing et de jet assujettissant l'ennemi. Il est mis en évidence que ce monde divin très armé correspond en réalité aux guerres et invasions que connaît l'Égypte et que les armes des dieux sont le reflet des armes humaines. L'arc, arme noble, est le plus souvent visible sur les représentations, tandis que l'épée, non employée en Égypte, en est absente. Les trois communications rassemblées ensuite nous apparaissent dans le prolongement de la précédente. — Un temple égyptien livre à nouveau des connaissances sur un autre type d'arme, sacré et divin : à partir de la paroi orientale du mur d'enceinte du temple d'Edfou, F. Labrique analyse le rôle du harpon avec lequel est tué le serpent Apophis. Ce fétiche d'Edfou est l'arme de la lutte primordiale qui préserve le cosmos, mais aussi la manifestation d'Horus et l'objet du culte. — L'étude de D. Paléothodoros sur les armes dionysiaques renoue avec la civilisation grecque : à travers des représentations figurées sont distinguées les armes ordinaires pourvues d'emblèmes dionysiaques des objets rituels de l'imagerie dionysiaque athénienne, véritables messages symboliques, tels le motif de l'épisme silénique fréquent dans le répertoire athénien jusqu'en 450 av. J.-C., ou le thiasé dans le contexte de la Gigantomachie. Au V^e s., la représentation de Dionysos évolue vers la troupe de satyres et de ménades combattant à ses côtés en hoplites ou fantassins légers : elle correspond au passage à Athènes de la tyrannie à la démocratie. — La communication suivante peut être mise en relation avec celle de P. Sauzeau sur les emprunts mutuels entre peuples indo-européens : B. Sergent établit un parallèle détaillé et saisissant entre la divinité germanique Thorr et le héros grec Thésée. Les traits de ressemblance sont nombreux quant à l'aspect physique des deux personnages, à leurs méthodes de combat, aux êtres qu'ils terrassent, à leurs armes et attributs, aux animaux qui leur sont associés : bien que certaines correspondances soient parfois ténues, la quasi-totalité des mythes de Thésée se retrouve dans la mythologie de Thorr. Il ne s'agit pas ici d'un emprunt d'une mythologie à l'autre, mais d'un héritage commun : si chaque mythe traite différemment des idées analogues, l'origine est commune et remonte à un très lointain passé. — La cinquième et dernière partie du colloque (p. 519) est consacrée aux armes et aux armées. — J.-Ch. Couvenhes réétudie la question de la fourniture d'armes aux citoyens athéniens des IV^e et III^e s. av. J.-C. et révisé l'opinion commune de l'armement civique aux frais du citoyen athénien à l'époque classique. L'hypothèse que la cité se défend en fournissant des armes à ses citoyens est renouvelée. Au regard de l'évolution du recrutement dans l'armée civique et de la spécialisation progressive des soldats, l'auteur recherche les rares attestations formelles d'armes par la cité, les informations fournies par les arsenaux et les dépôts votifs d'armes dans les sanctuaires, et suppose que les citoyens

ont perçu de l'argent de la cité pour constituer leur armement et que celle-ci procédait régulièrement à l'inventaire de la panoplie de ses citoyens. — L'étude suivante de D. Briquel réexamine le lieu commun de l'imitation par les Romains de l'armement des peuples auxquels ils durent se mesurer, en particulier dans le cas du camp romain. Il démontre que le schéma mental présentant les Romains comme de simples imitateurs en matière militaire, très présent dans les textes, est en réalité largement artificiel et paradoxal. L'auteur réhabilite la primauté romaine en matière de castrametation et remarque justement que le débat sur les emprunts militaires des Romains est en réalité un débat grec à l'époque où Rome est une puissance nouvelle. — J. Ducat étudie l'arme des enfants spartiates à partir de l'étonnante série épigraphique des fouilles du sanctuaire d'Orthia à Sparte. Il analyse la nature des objets représentés sur les stèles dédiées par les enfants vainqueurs des concours, et s'attache particulièrement à l'identification du caractère des faucilles. Il ne s'agirait pas d'armes utilisées par les enfants dans les combats des concours ; la faucille devait en effet jouer un rôle important dans la vie quotidienne des enfants spartiates : elle était un outil, mais aussi une arme, objet spécifique aux enfants, qui confirme la brutalité et la violence de l'éducation spartiate, mais qui doit également être associée aux mythes et aux exploits qui lui sont liés. — Quant à elle, la communication de G. Cordiano s'attache au rôle central du cheval à Cyrène au v^e s. av. J.-C. Cette particularité tient tout d'abord au rôle du cheval dans l'éducation des jeunes Cyrénéens, différente de celle des autres éphèbes grecs. Par l'analyse épigraphique de listes d'éphèbes, l'auteur démontre qu'il devait y avoir à Cyrène un corps d'élite d'éphèbes à cheval. Parallèlement sont mises en évidence les répercussions qu'une telle formation avait dans le domaine social et politique de Cyrène. — La dernière communication du colloque est celle de Th. Van Compernelle sur la place de l'arme dans la cité depuis sa naissance jusqu'à l'époque hellénistique. L'auteur met ainsi en évidence l'évolution de la position physique et symbolique de l'arme dans la cité, d'abord au centre des duels homériques et moyen de gloire individuelle, puis entrant peu à peu dans la sphère collective en relation avec la solidarité inhérente à la révolution hoplitique. Parallèlement à cette évolution sociale apparaissent les lois de la guerre fixant les conditions de combat. Une nouvelle étape, reflétée chez Euripide dans le débat sur le choix entre les armes hoplitiques et l'arc objet de mépris, est le fait de Périclès durant la Guerre du Péloponnèse. L'évolution trouve son aboutissement avec Alexandre, pour lequel la lance, arme offensive et instrument de la conquête, remplace le bouclier. — L'intérêt et l'apport de cet ouvrage collectif sont considérables : les actes du colloque de Montpellier montrent les aspects nombreux et originaux que peut revêtir l'étude de l'armement dans l'Antiquité, lorsqu'elle s'écarte des seuls aspects techniques habituellement traités. Sont proposées des études transversales et des interprétations nombreuses et novatrices de l'image et de l'utilisation des armes dans l'Antiquité, tandis que le registre varié du vocabulaire de l'armement et les nombreuses symboliques qui lui sont attachées lui confèrent un jour très différent. Les Actes du Colloque de Montpellier constituent sans nul doute un ouvrage de référence.

Anne MORIN.

José Antonio FERNÁNDEZ DELGADO, Francisca PORDOMINGO et Antonio STRAMAGLIA, *Escuela y Literatura en Grecia Antigua. Actas del Simposio Internacional. Universidad de Salamanca, 17-19 Noviembre de 2004*. J. Ant. F. D., Fr. P., Ant. Str. (eds.), Cassino, Edizione dell'Università degli Studi di Cassino, 2007 (Collana scientifica, 17), 24 × 18 cm, 750 p., 35 pl., 58 €, ISBN 978-88-8317-042-3.

32 contributions, résultat d'une collaboration internationale (mais la plupart des communications sont en espagnol), née du désir de voir nos disciplines se maintenir. Les A. ont souvent publié antérieurement sur le sujet qu'ils traitent, chaque fois accompagné d'une bibliographie. L'abondance de la matière, sans classement thématique, pourrait dérouter le lecteur ; ce serait regrettable, car la matière est riche et variée. Plusieurs contributions concernent les opinions pédagogiques d'un auteur ou son étude dans les classes : Ménandre,

Antiphon, Aristophane, Platon, Homère, Aratos, Plutarque, Lucien, Triphiodore et Thémistios. Une aire géographique plus particulière : Égypte hellénistique, *gymnasia* d'Athènes au I^{er} s. PCN, monde grec sous l'Empire romain (d'après les inscriptions : rudiments dans les zones rurales ; rayonnement des spectacles *mousicoi*). Des sujets particuliers : l'enseignement de la géographie et de l'histoire (cette dernière, à travers des scholies *tardives*, p. 43 sq.) ; la formation de l'architecte ; les devinettes (sur papyrus, tablettes et ostraca) ; la fable et l'enseignement moral ; les harangues militaires dans la formation rhétorique ; l'exercice sur la lamentation chez Claude Élien. Les *progymnasmata*, véritable socle de l'enseignement de la rhétorique, sont étudiés : chez Philostrate ; ceux qu'on attribue à Libanios ; l'*ethopoïa* de la femme ; leur recours à la culture littéraire et leur influence sur la littérature ; la *thesis* ; des éloges (transmis par des papyrus). D'autres aspects, enfin : l'apport du P. Berol. inv. 9917 (vers 300 PCN) à la connaissance de l'enseignement du *grammaticos* ; le lecteur commun et le niveau d'instruction ; ce que l'on appelle parfois la bande dessinée (inscription accompagnant des personnages peints) ; les pratiques scolaires d'après des inscriptions hellénistiques, avec l'émergence de l'idée d'une école publique obligatoire (on se contentera toujours de bienfaiteurs).
Bernard STENUIT.

Dinamiche di sviluppo della città nell'Etruria meridionale. Veio, Caere, Tarquinia, Vulci. Atti del XXIII Convegno di studi etruschi ed italici. Roma. Veio. Cerveteri/Pyrgi. Tarquinia. Tuscania. Vulci. Viterbo 1-6 ottobre 2001, Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2005 (Atti di Convegno, 23), 27 × 19 cm, 475 p. en 2 vol., fig., cartes, 860,00 €, ISBN 88-8147-377-1.

Comme le rappelle G. Camporeale dans l'introduction, l'Étrurie méridionale distinguée de l'Étrurie grandducale de Toscane à partir de 1846 (parution de *L'antica Etruria marittima compresa nella dizione Pontificia* de Luigi Canina) a joué un rôle essentiel dans l'histoire de l'Italie pré-romaine, mais aussi dans celle de la Méditerranée. Bénéficiant de ses ressources minières, elle fut un relais entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale, particulièrement les côtes provençales et languedociennes. Ses ports étaient fréquentés par les Phéniciens, les Phocéens, les Carthaginois, et les Grecs. Les fouilles nombreuses et intenses de ces dernières années imposaient de faire le point et de confronter les opinions et les données. Le projet était ambitieux tant le sujet est vaste et complexe. Par Étrurie méridionale il faut comprendre le territoire limité à l'Est par le Tibre et au Nord par les cours de la Fiora et de la Paglia dans lequel se sont développées les grandes cités de Véies, Cerveteri, Tarquinia et Vulci. Si cette région se distingue de l'Étrurie septentrionale du point de vue géologique et morphologique (différences dans les paysages), il n'y a par contre aucune distinction culturelle. Les sources littéraires épigraphiques et archéologiques attestent une unité de l'Étrurie, du *nomen etruscum*, inséré dans l'Italie et la zone méditerranéenne avec comme réalité politique celle de la *Cité*. L'activité archéologique intense, dont les communications présentées au cours des six journées du Convegno offrent un excellent aperçu, concerne aussi bien le terrain que la recherche dans les musées et l'exploitation des données nouvelles recueillies. Il ne m'est évidemment pas possible dans le cadre de cette recension de signaler toutes ces communications aux sujets très variés (plus de 60 intervenants) : une énumération rapide et non exhaustive des thèmes abordés montrera la richesse et l'importance pour les études étrusques de cette rencontre internationale. Outre les rapports de fouilles concernant différents sites, (les explorations de La Castellina del Marangone (commune de Santa Marinella) et de Sovana sont particulièrement intéressantes), des intervenants ont porté leur intérêt sur le processus de formation de la cité qui remonte à l'âge du bronze et sur les relations que les cités ont pu entretenir avec les campagnes. D'autres questions furent abordées : celle des contacts des cités avec d'autres régions de l'Italie étudiés grâce aux importations et exportations, celle toujours délicate des limites de territoire ou encore celle des activités édilitaires en relation avec l'organisation

politique. Les rituels funéraires ont à plusieurs reprises été au centre des préoccupations (à Tarquinia, à Vulci etc). Deux éléments me semblent devoir être soulignés : d'une part la recherche, sans abandonner les nécropoles, se porte de plus en plus sur les centres urbains très longtemps négligés et, d'autre part, l'Étrurie méridionale a connu une dynamique de développement remarquable qui s'étale sur plusieurs siècles ; il est de plus en plus évident en effet que la civilisation étrusque historique est le fruit d'une évolution qui a débuté à l'époque préhistorique, dès l'âge du bronze. Il était déjà acquis que la période villanovienne ou âge du fer – x^e au VIII^e s.), était l'antichambre de la civilisation étrusque. Aujourd'hui des éléments de transition entre le bronze, fin du 2^e millénaire, et l'âge du fer apparaissent plus clairement. Toutes ces observations qu'il faudra naturellement approfondir par l'archéologie, confortent l'idée que la civilisation étrusque est bien autochtone et non « importée » d'Orient, qu'en d'autres termes, elle s'est constituée sur le sol de la péninsule grâce à des facteurs favorables (ressources minières, contacts avec la Méditerranée orientale et dynamisme interne).

Pol DEFOSSÉ.

Dominique FRÈRE et Anne MORIN, *De la Méditerranée vers l'Atlantique. Aspects des relations entre la Méditerranée et la Gaule centrale et occidentale (VIII^e-II^e siècles av. J.C.)*.

Sous la direction de D. Fr. avec la collaboration d'A. M., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 (Archéologie et culture), 28 × 22 cm, 158 p., 90 fig., cartes, 24 €, ISBN 2-7535-0190-4.

Sont réunies dans cet ouvrage de synthèse une série d'études concernant les voies d'échanges continentales reliant la Méditerranée et l'Atlantique. Jusqu'il y a peu, on devait faire un aveu de carence : les importations de type méditerranéen durant une grande partie de l'âge du fer étaient avant le II^e siècle av. J.-C. peu nombreuses et sujettes à caution en Gaule du Centre et de l'Ouest. Cette constatation trouvait une confirmation dans le fait que la production de céramique locale de type grec était présente et diffusée seulement dans la vallée du Rhône jusqu'au sud de l'Ardèche et de la Drôme. On le sait, ces faits étaient en nette opposition avec la richesse des découvertes faites sur le littoral méridional gaulois et l'axe rhodanien d'objets gréco-étrusques importés ainsi qu'à la présence d'ateliers locaux proposant une céramique locale d'imitation méditerranéenne. On pouvait donc se demander si le Massif central n'avait pas constitué un obstacle géographique, jusqu'au II^e siècle du moins, aux relations commerciales entre le monde méditerranéen et l'Ouest de la Gaule. Cette vision, grâce à une exploration archéologique plus intense, doit aujourd'hui être beaucoup plus nuancée. Ainsi on a pu mettre au jour des amphores dans le Massif central et des fragments de céramiques grecques ainsi que des objets étrusques sur plusieurs sites atlantiques jusqu'en Bretagne (île d'Ouessant). Ces découvertes attestent donc bien l'existence d'axes commerciaux insoupçonnés qui méritaient une remise sur le métier de la problématique des relations culturelles entre ces régions. L'ouvrage publié par le Centre de recherches sur les civilisations antiques de l'Université Blaise-Pascal à Clermont-Ferrand, organisateur du colloque tenu en novembre 1999 sur ce thème, comprend trois sections : la première *Entre mondes celtique et méditerranéen* est consacrée aux influences des civilisations méditerranéennes sur l'art celtique (contributions de : J. Gran-Aymerich, *Les sources méditerranéennes de l'art celtique, VI^e-V^e siècles*, p. 19-56 – J. Gomez De Soto, *L'art laténien du V^e et du IV^e siècle av. J.-C. en Gaule de l'Ouest : monde nord-alpin et/ou Méditerranée ? Actualités de l'art celtique d'Occident*, p. 57-65 – K. Gruel, *Les prototypes des monnaies gauloises : les raisons de leur choix*, p. 67-74). La deuxième section envisage les *Axes de circulations, les voies d'échanges, frontières culturelles* (J.-R. Jannot, *L'axe ligérien, voie de contacts entre Méditerranée et Gaule de l'Ouest ?*, p. 77-83 – D. Goury, *Les céramiques tournées grecques de Gaule méridionale : caractérisation et limites septentrionales*, p. 85-92 – M. Provost, *Les relations entre Arvernes et Arécomiques dans l'Antiquité*, p. 93-114). Dans la troisième section trois articles concernent les *Importations* (P.-Y. Milcent, *Examen*

critique des importations méditerranéennes en Gaule centrale et occidentale : les attributions douteuses, erronées ou falsifiées, p. 117-133 – AA.VV., *À propos des importations étrusques de la moyenne vallée du Rhône aux marches de l'Auvergne*, p. 135-139 – M. E. Loughton, *The Importation of Republican Amphorae to the Arverni*, p. 141-152). Il y eut donc une relative continuité dans les relations commerciales depuis le premier âge du fer et la fin de la période laténienne où sont attestées des importations d'amphores italiennes vinaires échangées contre du minerai. Ces voies commerciales continentales, reliant la Méditerranée et l'Atlantique, ont pu être complémentaires des routes maritimes qui longeaient la côte atlantique et qui ne sont attestées que par quelques textes (puissance maritime des Vénètes contrôlant le commerce de l'étain entre la Grande-Bretagne et le Nord de l'Espagne).
Pol DEFOSSE.

Ann-Cathrin HARDERS, *Suavissima Soror. Untersuchungen zu den Bruder-Schwester-Beziehungen in der römischen Republik*, Munich, C. H. Beck, 2008 (Vestigia 60), 24 × 16,5 cm, VIII-344 p., 13 fig., 70,00 €, ISBN 978-3-406-57777-2.

Issue d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Freiburg (Allemagne) en 2006, distinguée par le prix de la fondation «Humanismus heute» (Baden-Württemberg), cette étude livre les résultats d'une enquête bienvenue sur les relations fraternelles à l'époque républicaine, principalement entre le III^e et le I^{er} siècle avant J.-C. La démarche intègre les derniers acquis des recherches sur le système de parenté à Rome ainsi que sur la dimension «genrée» de la société antique. Le titre *Suavissima soror* nous rappelle combien la fonction des femmes, et tout particulièrement des sœurs, dans la société romaine, a longtemps été occultée dans les travaux des historiens. Les raisons de cet oubli ne tiennent pas uniquement à la nature de sources, mais à des questions méthodologiques. L'a. adopte ici une démarche anthropologique en déplaçant vers le rôle discret, mais crucial, des femmes, les questionnements sur le pouvoir des *gentes*, centrés jusqu'ici sur le fonctionnement des institutions et l'identité des magistrats. — Dans l'introduction, l'a. pose sa problématique qui s'articule autour de deux thèses. Elle entend tout d'abord démontrer que les relations frères-sœurs obéissent à des règles normatives, placées sous le signe de la *pietas*, comme l'ensemble des relations familiales. La femme mariée, membre de deux groupes de parenté en tant qu'épouse et mère, occupe une position stratégique importante. Lien privilégié entre deux familles, agnatique (par filiation patrilinéaire) et cognatique (par filiation bilinéaire, paternelle et maternelle), elle est au cœur des jeux de pouvoir des élites et sert à construire les réseaux d'influence des grandes familles de Rome. — L'ouvrage comporte trois volets. Le premier pose les fondements théoriques de l'étude sur le rôle social des relations collatérales frères-soeurs. La notion d'«atome de parenté» développée par C. Levi-Strauss, et réaménagée par M. Bettini, s'applique ici avec pertinence aux stratégies d'alliance par mariage (*adfinitas*) qui président au choix des partenaires. À l'aide de nombreux exemples, l'a. démontre que la recherche d'une intégration sociale prime sur le renforcement des coalitions politiques (ch. II et III). — Une deuxième section examine différents discours sur les relations frères-sœurs. L'a. contraste les étymologies de juristes et antiquaires (M. Antistius Labeo, M. Verrius Flaccus), les sources littéraires (les comédies de Plaute, les discours de Cicéron), et les textes de lois qui ne reconnaissent pas la double fonction des femmes comme épouse et sœur, et n'envisagent que leurs relations de type agnatique ; les stratégies d'intégration sociale par filiation cognatique passent inaperçues dans un droit dominé par le discours agnatique (ch. IV-V). — La troisième partie (ch. VI-XIV) consiste en une série d'études de cas tirés de l'aristocratie romaine. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'a. a sélectionné les exemples les plus représentatifs en partant de l'histoire légendaire de Horatius et Horatia qui édicte, en négatif, des normes de comportement. Horatia est tuée par son frère car en se fiançant à un Curiaque, elle a trahi la fidélité à un idéal politique qui se place au-dessus des relations personnelles. Les principaux couples frères-soeurs sont tirés de *gentes*

célèbres (Cornelia, Aemilia et Sempronia) auxquels s'ajoutent des cas bien documentés : L. Livius Drusus et Livia, M. Porcius Cato en tant que frère, et beau-frère, Servilia et ses frères, les Gracques, M. Iunius Brutus et ses soeurs, P. Clodius Pulcher et sa soeur, T. Pomponius Atticus et Pomponia, Octavien et Octavie. Ce dernier exemple illustre la manière dont une figure de femme a pu servir la propagande impériale. Octavie a régulièrement répondu au rôle que la société attendait d'elle. Épouse et sœur loyale, elle accepte deux mariages de convenance au nom des intérêts de la *res publica*, avec C. Claudius Marcellus, puis, à sa mort, avec M. Antoine dont elle divorce le moment venu. Mère accomplie de cinq enfants, elle donne aussi l'image d'une *matrona docta* en dédiant un portique, auquel s'ajoutait une bibliothèque, dans les environs de théâtre de Marcellus. Elle permet à Octave de se poser en protecteur modèle de la *pietas* familiale ; en bon *avunculus*, il défend l'honneur de sa sœur, bafoué par Antoine, et se préoccupe des enfants issus de son mariage. Octavie inaugure aussi la dynastie des sœurs d'empereurs dont la position est parfois problématique, puisque leur prestige offre une alternative dynastique aussi bien à l'empereur qu'à l'opposition. Un dernier chapitre (XV) résume les principaux résultats de l'enquête. — Cette contribution importante à l'histoire de la famille romaine ouvre de nouvelles perspectives de recherches sur le rôle stratégique des femmes comme facteur de cohésion sociale. Elle est complétée par une riche bibliographie, un index des personnes et un index thématique. De nombreux schémas et arbres généalogiques facilitent la compréhension de relations familiales parfois très complexes.

Véronique DASEN.

Umberto LAFFI, *Colonie e municipi nello stato romano*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007 (Storia e Letteratura. Raccolta di Studi e Testi, 239), 24 × 17 cm, 279 p., 1 fig., 2 cartes, 38 €, ISBN 978-88-8498-350-3.

Ce volume réunit onze études publiées entre 2001 et 2006 dans des publications en général peu répandues hors de l'Italie. Elles sont précédées d'une préface dans laquelle l'A. présente brièvement ces études. Le livre est organisé autour de trois thèmes en trois sections intitulées respectivement *Studi di carattere generale* (p. 13-125), *Colonie* (p. 127-186) et *Municipi* (p. 187-244). La première contribution (p. 15-38), *La colonizzazione romana nell'età della repubblica* est une vraie perle. Il s'agit du texte d'un exposé tenu en mars 2002 devant un public composé non seulement de spécialistes en la matière mais aussi d'étudiants et d'enseignants du cycle secondaire peu au courant des institutions du monde antique. U. Laffi y fait preuve non seulement de sa maîtrise de la matière mais aussi d'une faculté peu commune de haute vulgarisation. Rarement j'ai lu un texte dans lequel un sujet somme toute assez complexe, était exposé d'une façon aussi claire, concise et bien structurée. Nous y retrouvons en quelques pages tout l'essentiel et rien que l'essentiel sur la question et ce texte constitue la meilleure initiation à la matière et devrait être lecture obligatoire pour tout étudiant en histoire romaine. Cet exposé plus général est suivi de quatre études consacrées à des sujets plus spécialisés témoignant de l'érudition de l'A. Dans la deuxième contribution (p. 37-47) l'A. examine en détail l'évolution de la colonisation romaine au cours du deuxième siècle av. J.-C. Il y démontre de façon détaillée et convaincante comment le contexte historique a amené les Romains à innover et en quoi ces innovations consistaient. Cet exposé est suivi d'une bibliographie essentielle sur le sujet. Contrairement à ce que son titre pourrait faire croire, le troisième article, intitulé *La struttura costituzionale nei municipi e nelle colonie romane* (p. 49-79) ne fournit pas un exposé systématique des institutions mais est consacré à quatre problèmes particuliers, à savoir : les compétences juridiques des magistrats municipaux avant la guerre sociale, la diversité de la titulature des magistrats responsables de la justice dans les colonies et municipes, les organes municipaux dans les *municipia* avant qu'ils n'aient reçu leur *lex municipalis* et enfin les compétences électorales du peuple et des décurions sous le Principat. Dans *L'organizzazione dell'Italia sotto Augusto e la creazione delle regiones* (p. 81-117), U. Laffi décrit l'administration de

l'Italie sous Auguste et essaie de préciser dans quelle mesure l'empereur intervenait dans les affaires locales. Il établit qu'il ne faut pas considérer ces interventions comme des attentées à l'autonomie locale. Quant à la division de l'Italie en onze régions l'A. y voit – et à juste titre – avant tout une mesure à fin statistique servant à l'organisation pratique du *census* mais qui valorisait aussi les traditions ethniques, historiques et culturelles de l'Italie. La première section se termine par une brève étude (p. 119-125) consacrée à l'interprétation de Plin., *N.H.* III, 46. — Dans la deuxième section l'A. revient dans un premier article (p. 129-148) sur les règles énoncées par A. Degrassi concernant la titulature des magistrats supérieurs dans les colonies romaines et plus spécialement sur la présence du titre de *IIIvir I.D.* dans quelques colonies romaines en Italie. Dans l'article suivant U. Laffi démontre que l'interprétation courante du sens de *Gemella* ou *Gemina* que portent quelques colonies ne résiste pas à la critique et établit qu'il s'agit en fait de colonies constituées de deux noyaux tout en concédant que certaines questions restent encore sans réponse, notamment pourquoi certaines colonies doubles ont reçu cette dénomination et d'autres pas. La deuxième section est clôturée par une étude dans laquelle U. Laffi défend l'idée qu'Alexandria Troas doit être considérée comme une fondation augustéenne. On arrive ainsi à la troisième section comportant, outre une notice concernant le *fragmentum Atestinum* (p. 190-191) et un compte rendu (p. 234-244), fort élogieux, du livre de G. Mancini, *Cives Romani. Municipales Latini*, un commentaire détaillé, accompagné d'une traduction italienne, de la *Lex municipii Tarentini*. Dans ce commentaire (p. 191-231) U. Laffi fait, une fois de plus preuve de sa maîtrise de ce sujet qui fait que ce commentaire sera désormais incontournable pour quiconque s'occupera des institutions locales dans l'empire romain. — De nombreux indices détaillés (p. 245-279) dressés de façon exemplaire accompagnent l'ouvrage et le rendent encore plus utile et accessible. Tout au long de ce livre, que ce soit dans les études détaillées ou dans les synthèses, U. Laffi allie la largeur des informations, l'acribie dans l'analyse des textes et la prudence dans les conclusions qu'il en tire. La seule observation critique que nous nous permettons concerne l'échelle trop petite des deux cartes. Robert DUTHOY.

José Manuel ROLDÁN, *Césares, Julio César, Augusto, Tiberio, Calígula, Claudio y Nerón. La primera dinastía de la Roma Imperial*, Madrid, La esfera de los libros, 2008, 17,5 × 25 cm., 483 p., figs., ISBN 976-84-9734-721-1.

El profesor J. M. Roldán, profesor de Historia Antigua de la Universidad Complutense de Madrid, es bien conocido por sus varios libros de *Historia de la República Romana*, Madrid, 1980, y *El Imperialismo Romano. Roma y la conquista del Mundo Mediterráneo (264-133 a. C.)*, Madrid, 1994. El libro que se reseña se dedica a historiar la vida y actuación en el gobierno de los emperadores julio-claudios, partiendo de César. Es un volumen dirigido al público culto, pero que, dada su categoría científica, pueden perfectamente leer y consultar los historiadores especializados en la materia. El libro está escrito en un estilo ágil, se lee con agrado y no se cae de las manos. No lleva notas, sino una selecta bibliografía, bien relacionada y fundamental, de cada emperador. El autor sigue un orden cronológico en la vida de cada emperador, y dedica apartados a los aspectos más significativos de la actualización de cada emperador. Hace un resumen después de haber descrito las vicisitudes de su vida. Se fija en la nueva administración imperial en Augusto, en su política religiosa y en su obra. — En el caso de Tiberio se detiene en su actitud con respecto al Imperio, y en los últimos años de su vida. En Calígula, en su obra de gobierno. En Claudio, en su actividad en el Imperio y en su legislación, justicia y política religiosa, y en Nerón, en la reforma monetaria y en la política provincial. Cierra el libro un epílogo donde se describe el final de la dinastía, la crisis de poder y el año de los cuatro emperadores. En cada emperador se detiene en aspectos o en personajes que son claves en el gobierno, como es el caso de César, en la conquista de la Galia y en la dictadura. Presta el autor especial atención a la formación de los futuros emperadores, que puede explicar su futura actuación en el go-

bierno, como en los casos de César en sus años a la sombra de Pompeyo y de Craso. Tiberio, en sus relaciones con Augusto antes de la asunción al principado. De Calígula, en sus relaciones con Tiberio. De Claudio, en sus años de marginación, y de Nerón, en su educación. Se detiene en la actuación de determinados personajes que influyeron en el gobierno de los emperadores, como Seyano en Tiberio, Mesalina y Agripina en Claudio, y Popea en Nerón. — J. M. Roldán demuestra un manejo exhaustivo de las fuentes : Suetonio, Tácito y Dion Casio, que son las tres fundamentales, pero también de otras que son importantes en determinados emperadores, como Cicerón para César ; el historiador Josefo para todo lo referente a los judíos, como con Calígula y Séneca para Claudio y Nerón. Igualmente son importantes : Apiano, Aurelio Victor, César, Diodoro Sículo, Filón de Alejandría, Juvenal, Lucano, Marcial, Nicolás de Damasco, Orosio, Petronio, Plinio el Viejo, Plutarco, Salustio, Trogo Pompeyo, Valerio Máximo, Veleyo Patérculo y Zósimo. Ningún autor que pueda aportar datos se escapa al manejo del autor. — El autor sigue minuciosamente las fuentes, las comenta, las valora y corrige con frecuencia. Utiliza la epigrafía como fuente principal en determinadas ocasiones, como la gran inscripción de Ancira, las *Res Gestae*, grabada en las paredes de un templo, en la que Augusto cuenta su actuación a lo largo de los años de su gobierno. El autor hace arrancar la administración imperial de la actuación de Augusto, y no de César como es tradicional, siguiendo a Mommsen. J. Remesal, hoy, ha demostrado que la tesis de J. M. Roldán es la verdadera. Termina la detallada biografía de cada emperador con una síntesis de su personalidad y de su actividad y peculiaridad en el gobierno. — En César, señala como cualidades fundamentales su calidad de escritor y sus dotes de estratega. Cree que le faltó capacidad para intuir y elaborar nuevos cauces a los ordenamientos tradicionales de la constitución, por ello quedó atrapado en el marco republicano. De Augusto recuerda su sabiduría en mezclar la audacia con la prudencia y lograr un difícil equilibrio entre una vida pública, caracterizada por su magnitud, y la vida privada, caracterizada por la sencillez y la frugalidad. El fundamento del poder era una monarquía militar enmascarada. El poder fue conquistado por la fuerza de las armas y se apoyaba en la exclusiva facultad de disposición del *princeps* sobre el ejército. Augusto era, sencillamente, el soberano. El poder de Augusto era prácticamente ilimitado. En la mente de Augusto, se transmitía a un heredero de su familia. Augusto se incluyó en el senado respetando los fundamentos tradicionales de la República, e interpretándose a sí mismo como restaurador de la libertad. Los años del gobierno de Tiberio se caracterizaron por un período de terror y de confiscaciones. Admite el autor que la tradición fue abiertamente contraria al emperador, pero acepta que siempre dirigió el Imperio con mano firme, tanto en los asuntos interiores de gobierno, como en la política exterior. No cree verdaderos los excesos sexuales que cuentan las fuentes de su retiro en Capri. Separa al hombre del administrador. En su vida privada fue un fracasado. Su acción al frente del Imperio fue, generalmente, positiva. Fue un excelente general. Los problemas del Imperio prefirió resolverlos por la vía pacífica y diplomática. Tácito, a pesar de su inquina contra Tiberio entre líneas, no ha podido silenciar sus rasgos positivos : espíritu de trabajo, fidelidad, sentido de la justicia, clemencia y moderación, entre otros. Pocas medidas concretas en la administración pueden adscribirse a su iniciativa, y las conocidas no tienen excesivo interés. En Calígula se pueden recordar algunas medidas diplomáticas. Contra la política seguida por Tiberio en el Oriente de abolir los estados clientes en las fronteras del Eufrates, Calígula distribuyó reinos. Algunas determinaciones tuvieron fuertes consecuencias para el Imperio, como la destitución de Mitrídates de Armenia y la condena a muerte de Ptolomeo de Mauritania. El programa político de Calígula parece demostrar una extraordinaria inmadurez de juicio político. Sus actos políticos no son la consecuencia de un programa elaborado de madurez política. Claudio desarrolló una obra legislativa abundante. Demostró el emperador interés por la justicia. Mantuvo difíciles relaciones con el senado y centralizó la administración. Mostró especial interés en el mundo provincial. Imprimió al principado un nuevo giro que la alejaba del régimen cre-

ado por Augusto, para seguir la senda de un declarado despotismo, lo que le llevó a chocar con la vieja aristocracia senatorial. Con Nerón desapareció el último representante de la dinastía julio-claudia. Hoy día se asiste a una revalorización de Nerón. En su gobierno hay que distinguir dos épocas diferenciadas: los cinco primeros años y el resto. En el arte : arquitectura, retrato y pintura, fueron unos de gran calidad artística. En Hispania, la época de Nerón, debido a la acción de dos excelentes gobernadores, Galba y Otón, fueron buenos. Sin embargo, J. M. Roldán no parece favorable a Nerón en el conjunto de su gobierno. — El autor llega a estas conclusiones del gobierno de cada emperador, apoyado en el continuo diálogo con las fuentes antiguas sobre la actuación de los emperadores, procurando sacar el juicio más objetivo. También dialoga con los grandes intérpretes actuales de la vida de los emperadores, a los que cita continuamente en casos concretos. En general, el juicio es objetivo y *Los Césares* se leen con sumo placer. José Maria BLÁZQUEZ.

Michael SOMMER, *Die Arminiuschlacht. Spurensuche im Teutoburger Wald*, Stuttgart, A. Kröner, 2009 (Kröners Taschenbuch, 506), 19 × 12,5 cm, 190 p., 14 fig., 4 cartes, 12,90 €, ISBN 978-3-520-50601-6.

This short book has plainly been produced to coincide with the 2000th anniversary of the *clades Variana* in 9 AD. The first section, illustrated by pictures of two modern monuments in Germany and Minnesota, traces the posthumous fame of Arminius or Hermann the German. Then follows a sketch of Varus' career and of the empire under Augustus with special reference to the latter's German policy. Next comes a detailed examination of our literary sources. A mild flirtation with the theories of Hayden White (79-80) brings small result and we may wonder too if Dio's account (85ff) really has elements of a topos. Given the long history of the Roman empire we might expect some of the battles fought over similar terrain to have like fortunes. Arminius himself naturally receives a good deal of attention and Weber's concept of a 'charismatic leader' (p. 104-109) proves helpful to our understanding. The book closes with a discussion of the archaeological evidence with especial attention to the putative site of the battle-field at Kalkriese and the difficulties it poses for the modern scholar. A pleasing feature of this work is its combination of scholarship and accessibility. The book is fully documented with references to ancient sources and modern literature but yet manages to present the material in a manner which will be intelligible to a wide audience. Highly recommended. Arthur KEAVENEY.

Alessia BONADEO et Elisa ROMANO, *Dialogando con il passato. Permanenze e innovazioni nella cultura latina di età flavia*. A cura di Al. B. e El. R., Florence, Le Monnier, 2007 (Lingue e Letterature), 24 × 17 cm, x-254 p., fig., 21,00 €, ISBN 978-88-00-20665-5.

Il volume raccoglie la pubblicazione della maggior parte delle relazioni (le altre hanno visto e vedranno pubblicazioni in altra sede) presentate in occasione dell'incontro di studio, dallo stesso titolo, tenutosi presso l'Università di Pavia il 20 e 21 ottobre 2006 all'interno di un programma nazionale di ricerca sull'età flavia e la sua identità culturale. L'obiettivo complessivo dei contributi è appunto, come affermano le curatrici del volume nella Premessa introduttiva, quello di tracciare un "profilo composito e talora ambiguo di un'epoca che vede la sostanziale compresenza di tratti di continuità e discontinuità rispetto al passato", nella reciproca ed alterna sovrapposizione di un "neoclassicismo flavio", che appare come un "generale ritorno ad Augusto" ed alle tradizioni del passato anche repubblicano (Cicerone e Virgilio), e di una continuità rispetto al più recente passato giulio-claudio ispirata dall'ultimo Domiziano (la ripresa di un certo espressionismo lucaneo), insieme con un atteggiamento ugualmente duplice nei confronti della tradizione culturale greca (tra reazione agli eccessi filellenici neroniani e ripresa della sintesi di tradizioni greche e romane tipica dell'età augustea). — Il primo contributo, di R. R. Nauta, affronta la questione della co-

scienza storico-letteraria che emerge da alcuni testi di Marziale (anche in relazione con un'ecloga di Calpurnio e con la *Laus Pisonis*), con la conclusione che l'atteggiamento dei poeti verso la storicità ed il passato non è lo stesso degli storiografi: la loro memoria del passato letterario non assume le forme tipiche della "storia". M. Fucecchi volge lo sguardo sull'interesse degli epici flavii per cronologia e genealogie mitico-storiche di ambito pretoriano, individuando ed evidenziando in esse anticipazioni e nessi con il futuro mitologico-letterario: le osservazioni basate sui personaggi di Nestore e Tideo in Valerio Flacco, di Ispipile e Anfiarao in Stazio e di Orfeo in Silio Italico (e dei Dioscuri), portano ad evidenziare relazioni tali per cui i poeti sembrano dialogare, commentarsi ed emularsi reciprocamente, giungendo anche a 'correzioni' e discussioni di 'varianti'. L'attenzione si sposta poi sull'architettura e sull'arte con i contributi di S. Maggi e F. Slavazzi: il primo considera il processo di monumentalizzazione che vivono Roma e le province con il progresso del culto imperiale promosso dai Flavii, testimoniato da nuovi edifici religiosi e di pubblica utilità nell'ottica di una nuova urbanistica di rappresentanza, mentre il secondo prende in esame i programmi scultorei delle residenze imperiali, soprattutto del periodo domiziano, improntati ad un evidente classicismo stilistico e culturale. Al contributo di Caterina Raggi, che ridimensiona l'immagine del poeta satirico come 'isolato' in rapporto al suo destinatario, esaminando i versi di Persio nel loro costruire e presupporre un "lettore responsabile" che viene chiamato a condividere con l'autore "il compito gravoso dell'analisi individuale e del perfezionamento morale in un mondo impazzito", segue la relazione di S. Ronchi il quale procede ad un inquadramento della figura di Probo nella temperie culturale del I secolo d. C., da cui emerge il profilo di un intellettuale che, pur anticipando il gusto arcaizzante del II secolo, rimane lontano dagli estremismi di Frontone, e che allo studio degli autori arcaici mostra di unire l'interesse per Cicerone, Sallustio, Terenzio, Virgilio ed ancora per Orazio e, forse, Lucrezio. Il successivo contributo di S. Corsi illustra il valore di alcuni trattati pedagogici del XV secolo (di Pier Paolo Vergerio, Enea Silvio Piccolomini e Battista Guarino) in cui si delinea una sorta di "(ri)scoperta" dell'infanzia sulla traccia di concetti espressi da Quintiliano come quello della sollecitudine nell'affidare l'insegnamento ai migliori precettori (ed il confronto porta a far emergere la superiorità argomentativa e stilistica del testo classico). Ancora su Quintiliano si sofferma C. M. Calcante, mostrando come l'arcaismo lessicale venga inteso nel testo quintiliano come categoria problematica di cui si tende a limitare l'uso nella lingua dell'oratoria che deve ispirarsi ai modelli del secolo precedente, primo fra tutti Cicerone (nella convinzione che la letteratura arcaica possiede *ingenium* ma non *ars*). Chiara Bianconi torna a concentrare l'attenzione su Marziale, oltre che su Seneca (*De beneficiis*), affrontando la questione del linguaggio dell'amicizia e del potere che emerge dai testi dei due autori per mostrare come i rapporti di potere influenzano e condizionano l'espressione letteraria. Il testo di Stazio, *silv.* 2,7,118 s., insieme con passi di Marziale e Plinio il Vecchio, è al centro del contributo di Rita Degl'Innocenti Pierini in cui viene evidenziato il formarsi in età flavia di una "mitologia negativa" di Nerone (in rapporto al suo stile di vita, al suo mostrarsi quale *imperator scaenicus* e alla sua degradazione tirannica), anche in rapporto al riuso di modelli letterari attinti a Seneca e Lucano. Anche Alessia Bonadeo si sofferma sulla stessa opera staziana per mettere in luce le dinamiche di approccio ai classici che emergono dal resoconto (*silv.* 5,3) relativo al progetto che stava alla base dell'insegnamento impartito dal padre: l'obiettivo era non la pedissequa imitazione ma l'emulazione e la competizione. Ancora di Marziale discute Silvia Mattiacci per far emergere come certe riprese ed esasperazioni del gusto neoterico-catulliano (gusto letterario languido ed involuto, tematiche sentimentali ed esotiche, sperimentalismo metrico), presenti nella produzione poetica minore della prima età imperiale, restino estranee alla sua arte (pur con "presenze" catulliane). Nuovamente relativo a Marziale è il contributo conclusivo di A. Canobbio, il quale affronta la tematica delle modalità comunicative presenti nei finali dei libri del poeta in relazione

alle quali emerge una duplice tipologia : un finale metaletterario, o ‘estro-verso’, teso a coinvolgere il lettore, ed un finale tematico e onorifico, o ‘intro-verso’, che accompagna l’avvicinamento del poeta all’imperatore ; tale tipologia si fonde poi nel XII libro in cui vengono contaminate le due diverse modalità. — Ogni contributo è seguito da un’utile e spesso ampia bibliografia, ed il volume si chiude con due indici : uno degli autori antichi e dei passi citati o discussi ed uno degli autori moderni citati. Si può in conclusione affermare che l’opera si pone, nelle sue varie e molteplici argomentazioni, non solo come momento di bilancio della ricerca, ma anche come stimolo per nuove indagini su una tematica assai dibattuta e ricca di interesse oltre che suscettibile di svariate possibilità di approfondimento.

Mario LAULETTA.

Kostas BURASELIS, Θεία δωρεά. *Das göttlich-kaiserliche Geschenk. Studien zur Politik der Severer und zur Constitutio Antoniniana*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2007 (Akten der Gesellschaft für griechische und hellenistische Rechtsgeschichte, 18), 23 × 15,5 cm, XII-181 p., 39,20 €, ISBN 978-3-7001-3725-2.

Il volume di Kostas Buraselis (B.) è di fatto la seconda edizione, in lingua tedesca, di una monografia dedicata alla *Constitutio Antoniniana* (C. A.) primieramente pubblicata ad Atene nel 1989. L’autore dichiara subito lo scopo della nuova edizione : rendere noto il lavoro, già ben accolto dalla critica, a un pubblico più vasto di quello che raggiunse l’opera originariamente pubblicata in neogreco, e farlo inserendo e discutendo alcune recenti acquisizioni documentarie. Il libro è introdotto da una parte di carattere metodologico e storiografico sulla C. A., e è strutturato in una successione di saggi non sistematici sull’ideologia e la prassi di governo dei Severi, sui contenuti dell’estensione della cittadinanza come prodotto della loro politica e sulle conseguenze giuridiche, fiscali, psicologiche dell’editto di Caracalla. B. discute inizialmente il problema della datazione, senza tuttavia arrivare a prendere una posizione netta su quando sia stato emesso (è a suo avviso impossibile dimostrare che l’editto risalgga al 212 o al 213), passando poi all’analisi di *P. Giessen 40* e delle altre fonti relative al provvedimento, accentuando il “peso specifico” delle quali sono poi state tratte le diversificate e controverse interpretazioni dei moderni, da quella che enfatizza le spinte fiscali a quella fondata sulle motivazioni religiose. Fra gli studi presentati ne troviamo uno, assai originale, dedicato al ruolo svolto da Galeno nell’ambito del “circolo” di Giulia Domna con efficace investigazione delle tracce di ideologia monarchica severiana e di politica sociale severiana che affiorano dai suoi scritti medici (p. 14-24). Poi B. affronta alcuni aspetti relativi alla legittimazione del potere dei Severi, sia in rapporto alla patria africana sia per il ruolo avuto dalla *imitatio Alexandri* di Caracalla (p. 24-36). Da qui presto si riconfluisce lungo il tracciato principale del volume, ossia la C. A. e un suggestivo raffronto è fatto con un discorso di Alessandro in Curzio Rufo 10, 3, 13-14, ove il sovrano macedone elogia l’unità euroasiatica con la chiusa *Eiusdem iuris esse debent, qui sub eodem rege victuri sunt*. A proposito, anche, di universalismo culturale e religioso, di fratellanza fra popoli, B. valorizza (p. 36-47) il ruolo che andava svolgendo al tempo di Caracalla il cristianesimo, come movimento ormai ad ampia diffusione che incontrava, come è ben noto, anche alcune simpatie negli ambienti di corte, simpatie più note – il *lazarium* celeberrimo di Alessandro Severo prevedeva fra gli altri la figura del Cristo : *Historia Augusta, Alex. 29, 2* – e un po’ meno note – l’atteggiamento rispettoso verso i cristiani che avrebbe avuto Settimio Severo secondo Tertulliano (*Ad Scapulam* 4, 5-6). Alle tendenze religiose di età severiana, caratterizzate da una silenziosa crescita del monoteismo, in qualche modo corrispondeva (per Settimio Severo e Caracalla) una politica sociale innovativa : *Aequitas spectanda. Egalisierungstendenzen in der Regierungspolitik der Severer* è il titolo che dice già molto di un altro capitolo (p. 47-66). I principali ambiti di intervento di tale politica sociale sono accuratamente riesaminati da B., in particolare : la crescita del ruolo dei soldati e il trattamento di riguardo ad essi riservato, facendosi della carriera militare un

canale privilegiato di mobilità ascendente ; il rafforzamento dell'ordine equestre, in primo luogo proprio grazie al maggior peso riservatogli con comandi militari e anche con supplenze procuratorie di governorati di province già senatorie, secondo un modello destinato a una buona fortuna nel corso del III secolo. Il sostegno dato a questi gruppi – soldati, *equites* – va certo spiegato anche con il fatto che sin dall'inizio avevano sostenuto l'ascesa di Settimio Severo. Altre linee della politica severiana si muovevano in modo chiaro, secondo B., verso un livellamento degli status e inevitabilmente in una azione antitradizionalista e di diminuzione delle garanzie nei confronti del Senato e delle fasce più elevate. Una stretta connessione è individuata tra queste linee programmatiche, le attività dei giuristi a corte e alcuni passi del *Digesto* dai quali affiora con forza l'idea dell'*aequitas* (nozione che qui ritorna al centro dell'indagine) come *ratio* fondamentale del diritto e anche come valore etico riconosciuto. Un'altra ampia ricerca (la più lunga della prima parte, p. 67-87) è incentrata su un editto di Caracalla del 216 conservatoci da un'iscrizione di *Banasa* in Mauretania (*AE* 1948, 109, cfr. *PSI* VI 683, nel volume di B. p. 74-77) nel quale è contenuta una remissione d'imposta a beneficio di provinciali, probabilmente mauretani ; per questa discussione sussiste il limite pratico dell'assenza del testo latino che rende le citazioni con i relativi commenti a singole linee peggio fruibili. Le ultime due sezioni comprendono un breve riepilogo dei problemi discussi nei capitoli precedenti e una lunga parte sulle conseguenze della C. A. Qui la prospettiva adottata è duplice : da un lato, lo studio degli effettivi esiti sul piano dell'allargamento del numero dei *cives*, attraverso una mappatura (che mette a frutto e amplia i risultati di alcuni lavori prosopografici già esistenti, come quelli di Spawforth per Sparta e di Holtheide per la provincia d'Asia) sulle aree di diffusione del gentilizio *Aurelii*, con riflessioni sui cambiamenti identitarii e dei rapporti sociali tra vecchi e nuovi cittadini (p. 95-120) ; è qui che si utilizza la serie di epigrafi di III e inizio IV secolo del nuovo dossier di Leukopetra e che si pone il problema centrale della rappresentatività delle testimonianze sugli *Aurelii*, per i quali – spesso “Personen niederer Herkunft” – occorre presupporre una notevole difficoltà a lasciare traccia epigrafica di sé (cfr. spec. pp 118-119 spec.) ; dall'altro lato, lo studio dei cambiamenti giuridici – p.es. rapporto tra cittadinanza e status di *honestior* e di *humilior*, o coesistenza tra diritto romano e *iura* locali –, fiscali e psicologici successivi alla C. A. e del loro impatto sul tessuto sociale romano (si veda spec. p. 132 ss.). — Il lavoro di B. è pregevole. Le analisi, basate per lo più su problemi e testi rappresentativi, sono attente e originali; solo raramente la “spezzatura” degli *Studien* può dare in effetti una sensazione di frammentarietà, più spesso essa confluisce adeguatamente nell'alveo principale del discorso. Il contributo d'assieme è prezioso, per la storia sociale, giuridica, ideologica dei primi due regnanti severiani. L'apparato di indici finale avrebbe forse potuto essere più ampio, ciò che avrebbe garantito una migliore consultabilità dell'opera. Le aggiunte bibliografiche rispetto alla prima edizione sono selezionate con parsimonia eccessiva.

Giovanni Alberto CECCONI.

Fara NASTI, *L'attività normativa di Severo Alessandro. I. Politica di governo. Riforme amministrative e giudiziarie*, Naples, Satura, 2006 (Pubblicazioni del Dipartimento di Diritto romano e Storia della scienza romanistica dell'Università degli Studi di Napoli “Federico II”, 21), 24 × 17 cm, xiv-270 p., 22 €, ISBN 88-7607-021-4.

Il regno di Alessandro Severo ha rivestito un'importanza fondamentale nell'evoluzione dell'Impero romano, sia perché egli concluse una dinastia che ha fortemente contribuito al cambiamento della società e delle istituzioni romane ed ha introdotto in maniera determinante l'elemento provinciale nella gestione del potere, sia perché la sua morte diede inizio a quella grave crisi che caratterizzò il seguito del III secolo e che ebbe effetti determinanti sul futuro dell'Impero, tanto che lo studio di quel periodo resta fondamentale per poter comprendere la successiva evoluzione dell'età tardoantica. Ciò nonostante, il regno di Alessandro resta assai controverso, per effetto dei limiti delle fonti ed, in particolare, delle ben

note discussioni circa l'attendibilità della *Historia Augusta*, che resta pur sempre la fonte letteraria più dettagliata sul suo regno ed, in particolare, sulla sua azione legislativa. Giunge quindi opportuno lo studio della N., che procede soprattutto sulla base dell'analisi delle fonti giuridiche, cercando comunque di delineare, al di là dei singoli aspetti della legislazione, anche i caratteri generali e l'ispirazione dell'azione normativa di Alessandro. — Nel primo capitolo, in effetti, la N. offre un'introduzione generale al tema, insistendo particolarmente sull'ispirazione moderata dell'azione di Alessandro che, in netta contrapposizione con gli eccessi dei suoi predecessori Caracalla ed Elagabalo, si richiamava ai principi ispiratori della politica degli Antonini (p. 8-11); questa tendenza moderata è avvertibile già in un aspetto esteriore, quale il limite che l'imperatore si impose nell'assumere il consolato (p. 11-14), e dovette avere effetti assai positivi soprattutto riguardo all'atteggiamento del senato e, più in generale, delle classi elevate. Di questo atteggiamento la N. trova conferma nel giudizio sostanzialmente positivo degli storici più vicini nel tempo e della stessa *Historia Augusta*, di cui ella considera in maniera abbastanza positiva l'attendibilità (p. 16), e dello stesso Erodiano, che comunque manifesta una notevole indipendenza dalla tradizione filosenatoria. Nell'introdurre poi l'azione legislativa di Alessandro, la N. sottolinea da un lato soprattutto lo sforzo programmatico per mettere in rilievo la difesa della legalità e della morale, ma anche la clemenza dell'imperatore (p. 21), dall'altro l'influenza determinante degli illustri giuristi del tempo, primi fra tutti Modestino e Paolo. — Il secondo capitolo è dedicato all'analisi della legislazione di Alessandro in tema di *appellatio*, un tema essenziale per definire l'orientamento di questo imperatore, mirante a evidenziare, anche in funzione propagandistica, la propria disponibilità verso le richieste di giustizia provenienti dai sudditi: dopo un'introduzione generale sull'argomento, in rapporto all'evoluzione della legislazione e della prassi anteriore, la N. (p. 41 ss.) accentra il proprio interesse sulla lettera di Alessandro al *koinón* dei Greci di Bitinia, illustrando in particolare, in rapporto ad un rescritto di Marco Aurelio e Lucio Vero in proposito (p. 48-52), la novità della posizione di Alessandro e proponendo quindi (p. 52-70) nuove integrazioni al testo della sua lettera. Conclude il capitolo un'appendice (p. 89-107), in cui la N. propone un'analisi dei frammenti di Emilio Mauro ed una valutazione della sua opera *de appellationibus*. — Nel terzo capitolo, la N. esamina lo sviluppo del *crimen maiestatis*, in rapporto con il *crimen falsi*, mettendo in luce la ben diversa posizione di Alessandro rispetto ai suoi predecessori, in particolare Caracalla, nell'applicazione di questo strumento legale, sempre temibile. L'ultimo capitolo, infine, tratta ampiamente dell'opera di Alessandro nel campo della politica edilizia e della *cura Urbis*, con una significativa attenzione anche verso i dati archeologici e, soprattutto, epigrafici, che fanno risaltare l'opera di Alessandro come completamento di una vigorosa azione in materia, portata avanti con coerenza dalla sua dinastia, a partire soprattutto da Settimio Severo. La N. (p. 165) ne sottolinea giustamente anche gli intenti propagandistici, evidenti già dalla preferenza accordata ai luoghi di spettacolo ed alle terme, e quelli ideologici, mediante il ripristino dei luoghi di culto tradizionali romani, in evidente contrapposizione alle iniziative di Elagabalo a favore dei culti orientali. Ella esamina l'azione di Alessandro anche nelle province, per poi passare all'analisi dei provvedimenti normativi, volti a tutelare l'edilizia pubblica, sottolineando in particolare il progressivo estendersi, da Settimio ad Alessandro Severo, delle disposizioni miranti a facilitare la costruzione di opere pubbliche ed a rimuovere i vincoli ad essa. — Il libro costituisce, in conclusione, un interessante studio della legislazione di Alessandro, limitato per il momento ad alcuni aspetti, pur di particolare interesse, ma che offre anche una visione generale della personalità di questo imperatore, dei suoi ideali e dell'ambiente di giuristi che lo circondava e lo coadiuvava. Sarà quindi interessante seguire la prosecuzione di questa ricerca, promessa dalla N., che potrà portare ancor maggiori contributi alla comprensione di un periodo e di un personaggio centrali per la storia dell'Impero romano.

Gabriele MARASCO.

Leonhard BURCKHARDT, Klaus SEYBOLD et Jürgen VON UNGERN-STERNBERG, *Gesetzgebung in antiken Gesellschaften. Israel, Griechenland, Rom*. Herausgegeben von L. B., Kl. S., J. v. Ung.-St., Berlin - New York, W. de Gruyter, 2007 (Beiträge zur Altertumskunde, 247), 24 × 16 cm, xiv-246 p., € 88, 00, ISBN 978-3-11-019482-1.

Aus einem Forschungsprojekt der Universität Basel (*Rechtsentwicklung und Gesetzgebung im mediterranen Bereich der Antike – interkulturelle Beziehungen zwischen dem vorderen Orient, Griechenland und dem frühen Rom*) entstand 2007 der hier vorzustellende Sammelband. Zehn namhafte Autoren beschäftigen sich einerseits mit der allgemeinen Vergleichbarkeit der Gesetzgebung in Israel, Griechenland und Rom, andererseits speziell mit der Asylgesetzgebung. — Leonhard Burckhardt, *Elemente der Vergleichbarkeit von Gesetzgebung: Deuteronom, Gortyn XII-Tafelgesetze. Eine Skizze* (p. 1-65) : In wieweit kann man Gemeinsamkeiten und Unterschiede zwischen Deuteronom, Codex von Gortyn und Zwölf Tafelgesetz erkennen ? Die Frage, ob die Gesetzcorpora unabhängig voneinander entstanden sind, oder sie sich gegenseitig befruchteten, kann leider nicht beantwortet werden : Beziehungen zwischen Rom und Griechenland sind wahrscheinlich, Kontakte zwischen Juden und dem frühen Griechenland sind unmöglich, da die Juden erst im 4. Jh.v.Chr. in der griechischen Überlieferung auftauchen. Ob die Phönizier Vermittler gewesen waren, kann nicht bewiesen werden. — Hans-Peter Mathys, *Zum Vergleich von Gesetzkodizes : Einige allgemeine Überlegungen* (p. 67-76) : Aus Platzgründen kann auf diesen Beitrag, welcher sich mit den juristischen Kontakten zwischen Israeliten und benachbarten Völkern beschäftigt, nur kurz hingewiesen werden. — Gerhard Thür, *Elemente der Vergleichbarkeit von Gesetzgebung. Bemerkungen zur Großen Gesetzesinschrift von Gortyn* (p. 77-85) : Ist ein Vergleich zwischen dem Deuteronomium, den Zwölf Tafeln und der Großen Gesetzesinschrift von Gortyn überhaupt zulässig ? Auf der rechtlichen Grundlage der Großen Gesetzesinschrift von Gortyn bzw. anhand zweier „willkürlich“ (p. 77) ausgewählter Themen versucht Thür diese Frage zu beantworten. Zuerst beschäftigt sich der Autor mit dem Eigentumsstreit (p. 78-81). Das zweite Beispiel (p. 81-85) betrifft die Richter (*dikastai*), wobei Thür annimmt, dass die *kosmoi*, die Höchstmagistrate in Gortyn, „im Rahmen ihrer sachlichen Zuständigkeit *dikastai* genannt“ (p. 83) wurden. Anders als das Deuteronomium oder die Zwölf Tafeln scheint die Inschrift „weniger an das Volk (...), gerichtet gewesen zu sein, sondern an die Amtsträger“ (84). Diese Vermutung wird von der Beobachtung gestärkt, dass dieser Gesetzestext weder an Tempelwänden noch auf der Agora, sondern auf der Innenseite eines Rundbaues, der möglicherweise dazu diente, Recht zu sprechen, hing. — Detlef Liebs, *Die Zwölf Tafeln im Vergleich mit griechischen und israelitischen Kodifikationen* (p. 87-101) : *propter loci inopiam* sei auf diesen Beitrag nur kurz hingewiesen, der auf mehreren Ebenen die Zwölf Tafeln, die Große Inschrift von Gortyn und das Deuteronomium miteinander vergleicht. — Klaus Seybold & Jürgen von Ungern-Sternberg, *Josia und Solon. Zwei Reformer* (p. 103-161) : Dieses Kapitel beschäftigt sich mit einem noch nicht in der Forschung gewagten systematischen Vergleich der solonischen und der sog. josianischen Reform. Die Untersuchung zeigt, dass es bisher keine greifbaren Indizien für einen direkten Kontakt beider Reformwerke gibt. Relativ gut vergleichbar sind aber Aspekte wie die Entlastung der Verskuldeten, die Unterscheidung zwischen Mord und Todschatz, sowie der Rückgriff auf die Tradition. — Kurt Raaflaub, *Josias und Solons Reformen : Der Vergleich in der Gegenprobe* (p. 163-191) : Wie Raaflaub bemerkt, waren bei den Reformen die Unterschiede viel größer und wichtiger als die Übereinstimmungen. In Juda werden die Priesterschaft und die einzelnen Propheten von Gott legitimiert, die Athener bilden hingegen eine Polis auf der Basis des Rates und der Volksversammlung. Es darf auch nicht vergessen werden, dass in Griechenland die Gemeinde das zentrale Element war, wobei sie sowohl politische als auch rechtliche Entscheidungen treffen konnte. In Israel jedoch trennte man Gesetz und politische Entscheidungen, wobei das durch Gott legitimierte Gesetz menschlichem und bürgerlichem Zugriff entzogen wurde. — Christine Dietrich, *Asylgesetzgebung*

in antiken Gesellschaften (p. 193-219) : „Was bedeutet Asyl in antiken Gesellschaften?“ Kern des Beitrags ist ein Vergleich der Asyl-Institution im jüdischen und griechischen Kulturraum. Exemplarisch erläutert die Autorin neben einigen Unterschieden auffallende Gemeinsamkeiten : So kann ein Verfolgter vorübergehend in einem Heiligtum Zuflucht suchen. Dabei muss eindeutig zwischen Mörder und Totschläger unterschieden werden : Der eine hat kein Recht auf Asyl, der andere wohl. Sobald Asyl gewährt ist, darf der *supplex* vom Altar nicht weggerissen werden. Selbstverständlich setzt diese Institution der Antike die Ehrfurcht vor dem Heiligen voraus. — Udo Rütterswörden, *Erwägungen zum Asyl in Dt 19* (p. 221-231) : Ein Rückblick auf die wichtigste Literatur zum Asyl im Deuteronomium bildet den Kern dieses Aufsatzes, der aus Platzgründen hier nur kurz erwähnt werden kann. — Angelos Chaniotis, *Die Entwicklung der griechischen Asylie : Ritualdynamik und die Grenzen des Rechtsvergleichs* (p. 233-246) : Angelos Chaniotis bietet einen Vergleich der Asylie hauptsächlich im griechischen Kulturraum. Dabei werden vorerst die Termini Hikesie und Asylon/ Asylie voneinander sehr deutlich unterschieden : Der erste ist ein Ritual, der zweite beschreibt den Zustand von Menschen oder Orten. Chaniotis zeigt, dass es im vorhellenistischen Griechenland keine spezielle Gesetzgebung zur Asylie gegeben hat. Schutzsuchende konnten Zuflucht in Heiligtümern finden : Dies bedeutet freilich nicht, dass dem Flehenden Schutz durch die Gottheit gewährt wurde, sondern, dass dieser sich unter der Zuständigkeit des jeweiligen Gottes befand. Ein Vergleich mit Israel ist deswegen schwierig, da in Israel der König „Schirmherr“ der Asylie war, und nicht wie in Griechenland die Götter. — Das Buch zeichnet sich durch wissenschaftliche Exaktheit und willkommene Knappheit aus. Der Leser, auch wenn in antiken Rechtsfragen eher unerfahren, ist nie mit der labyrinthartigen Problematik und Sprache des antiken Rechts auf sich allein gestellt, und kein Autor begeht den (leider häufigen) Fehler, die Intelligenz seiner Ideen hinter der Komplexität seiner Wörter zu verbergen. Dieses Werk ist ein sehr erfreuliches Instrument für all diejenigen, die ihr Wissen über vergleichende Rechtsfragen der Antike erweitern oder festigen möchten.

Luca GUIDO.

P. CARMIGNANI, M. COURRÉNT, T. ÉLOI et J. THOMAS, *Le corps dans les cultures méditerranéennes. Actes du colloque des 30-31 mars et 1^{er} avril 2006 à l'Université de Perpignan/Via Domitia (UPVD)*. Textes réunis par P. C., M. C., T. Él. et J. Th., Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2007 (Études), 24 × 16 cm, 350 p., 8 fig., 30,00 €, ISBN 978-2-35412-006-1.

Le titre de cette rencontre, *Le corps dans les cultures méditerranéennes*, est ambitieux et s'inscrit dans une «exploration des cinq sens» de l'homme méditerranéen (différentes rencontres avaient ainsi précédé celle-ci : *Saveurs, senteurs ; Le goût de la Méditerranée* et *Rythmes et Lumières de la Méditerranée*). Or si certains articles ont vraiment à cœur de traiter les différents termes du sujet, bien d'autres ne démontrent pas qu'il y ait eu une manière proprement méditerranéenne de vivre ou de représenter le corps. C'est finalement par des points de vue variés, assez peu liés entre eux, que ce thème est donc abordé. La première partie traite de la *Méditerranée antique*, au travers d'articles consacrés au corps physique et social des Romains et des Grecs, mais aussi à la manière dont ils ne cessent d'utiliser le corps pour penser l'univers. La deuxième partie explore les regards contemporains d'artistes ou d'anthropologues sur le corps. La première partie, à laquelle on s'intéressera seulement ici, analyse les regards scientifiques sur le corps (M. Bretin-Chabrol, *Le sexe des plantes. Analogie et catégories du genre chez les agronomes latins* ; M. Armisen-Marchetti, *Corps de la terre dans la littérature scientifique latine : la circulation des fluides* ; M. Courrént, *De l'humidité au soleil : le corps des peuples dans la littérature gréco-latine*), le regard des poètes (Ph. Mudry, *Fonctions de la blessure épique* ; J. Thomas, *Corps humilié et corps de transfiguration dans l'Énéide* ; L. Cristante, *Et Venerem caelesti corpore uincis ... : le corps élégiaque* ; P.-A. Deproost, *Le corps d'Adam et Ève dans la littérature latine chré-*

tienne) ou les descriptions du corps social (J. Boulogne, *Se couvrir ou se découvrir la tête. La gestuelle des Romains vue par Plutarque dans les Étiologies romaines, 10, 11, 13 et 14* ; A. Deremetz, *Les métaphores du corps dans la littérature latine* ; T. Éloi, *Horreur et délice de la bouche à Rome*). On regrette à ce propos que les titres annoncés dans la table des matières ne correspondent pas toujours aux titres des articles du volume. — La réflexion sur le discours scientifique s'intéresse moins au corps lui-même qu'au corps comme métaphore d'autres réalités : ainsi la terre ou les plantes sont décrites par les philosophes et scientifiques de l'Antiquité comme de véritables constitutions corporelles d'après le principe d'une «identité de fonctionnement entre le cosmos et le corps humain, entre le macrocosme et le microcosme» (M. Armisen-Marchetti, p. 32). Cette idée, présente chez Aristote ou dans le corpus hippocratique, se retrouve chez les auteurs latins, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, dans le *De natura deorum* de Cicéron ou encore chez Ovide et Lucrèce : pour eux, la terre a des veines, elle respire, elle sue, elle boit. Ce raisonnement scientifique par analogie peut s'étendre à bien d'autres branches : Pline l'Ancien, par exemple, à la suite de Théophraste, utilise l'analogie des genres humains pour classer les végétaux (M. Bretin-Chabrol) et pour décrire leur reproduction, dont ils ignoraient au fond les principes de fécondation (la greffe est ainsi décrite comme une reproduction sexuée). Le corps est aussi utilisé comme moyen métaphorique de penser la réalité à propos du discours et du langage : A. Deremetz évoque ainsi la corporéité des idées platoniciennes et l'assimilation du *logos*, dans la poésie grecque et latine, à un *zoon* (je serais pour ma part plus prudente en utilisant philosophes et poètes, et en distinguant ce qui relève d'une métaphysique de ce qui n'est qu'une figure rhétorique). Le lien entre macrocosme et microcosme se lit enfin dans la géographie des populations, la constitution corporelle des êtres humains étant liée au climat et à l'espace géographique où il se situe (pour cet article de M. Courrént, on regrettera seulement que la traduction utilisée du *De natura deorum* de Cicéron soit celle de Ch. Appuhn, parue dans la collection *Classiques Garnier*, qui est fautive par endroit). D'autres aspects des attitudes et représentations romaines du corps sont explorés par J. Boulogne et par T. Éloi, qui analysent les gestes des Romains, vus par le Grec Plutarque, et certains pans de leur sexualité. Les articles plus liés au regard des poètes offrent des contributions intéressantes sur des sujets divers. Ph. Mudry et J. Thomas apportent une réflexion convergente sur les corps blessés de l'imaginaire virgilien. L. Cristante montre que le corps de la femme aimée dans la poésie élégiaque est «un corps-image» (p. 90, l'expression est de Ph. Heuzé), une mosaïque d'images par le jeu des métaphores. Enfin, P.-A. Deproost offre une incursion fort intéressante en terre chrétienne, en analysant la question de l'image divine des hommes. La doctrine chrétienne, en postulant l'incarnation de la divinité, a, en la matière, changé le rapport de l'homme à son corps et a transformé sa signification ontologique et métaphysique, ce que disait aussi G. Stroumsa dans *La Fin du Sacrifice. Les mutations religieuses de l'Antiquité tardive*, Paris, 2005. — Ce recueil vient donc enrichir une réflexion contemporaine sur les manières de penser le corps à Rome ou de se servir de son image pour représenter le macrocosme. D'autres titres récents et nombreux – car le thème du corps passionne aujourd'hui les chercheurs – compléteront utilement cette réflexion. Ainsi, à côté de l'ouvrage dirigé par Ph. Moreau, *Corps romains*, Grenoble, J. Millon, 2002 (et cité par J. Thomas p. 68), on pourrait ajouter, pour une approche sociale et anthropologique des corps romains, les ouvrages importants de V. Neri, *La bellezza del corpo nella società tardoantica. Rappresentazioni visive e valutazioni estetiche tra cultura classica e cristianesimo*, Bologna, 2004 ; de P. Cordier, *Nudités romaines. Un problème d'histoire et d'anthropologie*, Paris, 2005, ainsi que des ouvrages collectifs comme l'*Histoire du corps*, 3 vol., Paris, 2005 (sous la direction de A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello) ; *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes (*Cahiers d'histoire du corps* 1), 2006 (sous la direction de Fr. Prost et J. Wilgaux) ; *L'expression des corps : gestes, attitudes, regards dans l'iconographie antique*, Rennes (*Cahiers d'histoire du corps* 2), 2006 (sous la direction de L. Bodiou, D. Frère, V. Mehl).

Christel FREU.

Perrine GALAND-HALLYN, Carlos LÉVY et Wim VERBAAL, *Le plaisir dans l'Antiquité et à la Renaissance*. Études réunies par P. G.-H., C. L. et W. V., Turnhout, Brepols, 2008 (Latinitates, 1), 24 × 16, 5 cm, 452 p., 2 fig., 85,00 €, ISBN 978-2-503-52863-2.

Rien n'est plus fugace, en ce bas monde, que le plaisir, et rien ne semble plus difficile à définir. Pour désigner une personne qui s'adonne au plaisir, avec plus ou moins de modération, la langue française possède plusieurs mots, dont *épicurien*, *hédoniste*, *sybarite*. Le point commun à ces vocables est qu'ils renvoient au monde antique ; tout se passant comme si, une fois pour toutes, Athènes et Rome avaient dit ce qu'il convenait de dire sur la question. On ne saurait pourtant minorer l'influence du christianisme et, lorsque d'aucuns veulent promouvoir une philosophe moderne du plaisir, en remontant à la source antique, ils le font systématiquement contre l'Église et sa morale, qui passent pour les grands contempteurs de tous les plaisirs, comme si Dieu voulait le malheur des hommes. Il serait toutefois faux – bien qu'on le fasse souvent – d'opposer une Antiquité ivre de plaisirs à un monde chrétien avide de mortification. Tous les Grecs ne furent pas de ces *Graeculi* efféminés dont se moquèrent les Latins de la grande époque. Quant à l'*Vrbs*, si l'on a en tête des tableaux représentant les Romains du Bas-Empire (qui fascinèrent le XIX^e siècle), vautrés sur leurs couches, absorbant les mets les plus extravagants, entourés d'esclaves accortes, on connaît aussi les exemples ou les écrits de Caton, Scipion, Sénèque, sans parler de cette théorie d'hommes durs qui fit de la bourgade du Latium la maîtresse du monde : car ce n'est pas en restant couché à picorer des langues de flamands roses que l'on bâtit un empire. La notion de plaisir semble susciter un certain intérêt chez les spécialistes de l'Antiquité. En 2007, Laurence Boulègue et Carlos Lévy avaient publié les actes d'un colloque organisé à Lille en juin 2004 : *Hédonismes. Penser et dire le plaisir dans l'Antiquité et à la Renaissance* (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007). Voici un nouvel ouvrage consacré à la question, où l'on retrouve du reste la signature de Carlos Lévy. L'originalité relative de ce livre (puisque le précédent le faisait aussi) est de considérer la Renaissance comme un prolongement de l'Antiquité, ce qui est à la fois exact et fallacieux : Pétrarque ou Montaigne furent aussi de grands auteurs chrétiens. Le Moyen Âge est oublié, contrairement au cahier des charges de la collection où paraît ce volume, et cette absence ne laisse pas d'être regrettable. Il ne faudrait pas croire que le Moyen Âge n'ait envisagé le plaisir qu'en termes de condamnation, que les humbles copistes anonymes qui ont permis aux textes antiques de parvenir jusqu'à la Renaissance (où ils furent « redécouverts » à son de trompe) aient copié sans lire ni comprendre ce qu'ils copiaient. Il eût par exemple été envisageable de consacrer une contribution au thème du plaisir dans la poésie latine des *vagantes*. Au-delà de ces questions de périodisation historique, on gardera à l'esprit qu'en latin, le « plaisir » était une notion complexe : *voluptas*, *dulcedo*, *gaudium*, *delectatio*, *oblectatio* ne sont nullement interchangeables. Ces réserves étant formulées, on lira *sans déplaisir* ce volume, divisé en quatre sections : « Les lieux du plaisir » (forêts, théâtre, villégiature, bains), « Plaisir et sensualité », « Plaisir et autorité » (car Rome ne fut pas le lieu d'une saturnale permanente et de nombreux freins bridaient la recherche de la volupté). La quatrième partie est consacrée à une œuvre, le *De Senectute* de Cicéron, méditation noble, profonde, inégalée, sur le passage du Temps, la fuite de ce que nous fûmes et la dignité de l'homme à la fois blanchi, épuisé et bonifié par les ans ; une œuvre à relire dans notre civilisation californienne obsédée par la jeunesse et qui se demande si le grand âge vaut la peine d'être vécu.

Gilles BANDERIER.

J. R. MORGAN et Meriel JONES, *Philosophical Presences in the Ancient Novel*, J. R. M., M. J. (eds.), Groningue, Barkhuis & University Library, 2007 (Ancient Narrative, Supplement, 10), 25 × 18 cm, xii-282 p., 84,80 €, ISBN 978-90-77922-37-8.

Les romans antiques ne sont pas réputés pour leur message philosophique. Et pourtant, cet ouvrage rassemble de fort intéressantes contributions consacrées à ce thème dans le

cadre du Centre de recherches KUKNOS sur la littérature narrative ancienne, lors de la IV^e Conférence Celtique, à l'Université de Wales, à l'automne 2006. L'introduction précise qu'il s'agit de cerner la manière d'interpréter les allusions à un intertexte philosophique en distinguant deux niveaux d'approche principaux, celui du simple reflet d'un système philosophique et celui du témoignage porté par un personnage représentatif d'une école. En préalable, Michael Trapp s'arrête sur les significations fluctuantes du terme de philosophie, selon les époques et les écrivains, Alcinoüs, Sénèque ou Lucien, leur point commun étant le poids d'une autorité, intellectuelle et morale, par delà de multiples différences de systèmes, à condition de ne pas oublier, sous Néron par exemple, le fort pouvoir d'opposition que représente aussi la philosophie. J. R. Morgan l'analyse dans les romans grecs où le portrait du philosophe ne se laisse pas facilement dessiner. Par exemple, dans le roman de Chariton, Démétrius, identifié comme philosophe, Pythagore chez Antoine Diogène, sont des personnages ambigus et ambivalents : il y a comme une disjonction entre la profession de philosophe et un acteur secondaire uniquement impliqué dans une relation érotique idéalisée. Des conflits émotionnels et de la psychologie platonicienne, Ian Repath retient qu'Achille Tatius, Héliodore et Chariton, mais aussi Plutarque et Lucien, ont subi l'influence de la théorie platonicienne de l'âme. Koen De Temmerman débusque les concepts aristotéliens et théophrastiens dans les mêmes romans. Meriel Jones s'attarde plus spécialement sur les notions d'*andreia* et de genre chez Chariton et Héliodore pour constater qu'*andreia* recouvre chez eux l'habileté au combat et la maîtrise de soi qu'apporte une éducation philosophique. Ken Dowden discerne dans le conte des deux chiens et du Phénix de nouvelles manières d'être philosophe, qui accordent la suprématie à la vraie sagesse et qui donnent sens à la lutte morale des hommes de bien. L'influence de la philosophie sur l'art narratif occupe les exposés suivants. Les échos stoïciens chez Xénophon d'Éphèse, captés par Konstantin Doulamis, indiquent que la règle stoïcienne de la simplicité du style, respectée dans le roman, doit immanquablement avoir un impact sur la compréhension de l'œuvre et de son auteur. *Le Philopseudes* inspire une intéressante réflexion sur «l'amour de la sagesse et l'amour du mensonge» ; après avoir répertorié les échos cyniques, Daniel Ogdan suggère de les interpréter à un troisième niveau narratif, c'est-à-dire comme énoncés par un auteur désincarné, travaillant en connivence partielle avec Tychiade. De la Mimésis dans l'éducation sentimentale de Daphnis et Chloé, Fritz-Gregor Herrmann retient l'importance de l'art de la «représentation» comme élément essentiel de l'exploration du thème. Karen Ni Mhealaigh détecte dans le roman d'Achille Tatius un intertexte littéraire et philosophique directement inspiré du *Phèdre* de Platon. Elle observe judicieusement que la tension entre oralité et écriture alimente la réflexion du lecteur sur la manière de lire une fiction. De son côté Ahuvia Kahane reprend le problème souvent débattu des rapports, dans les *Métamorphoses* d'Apulée, entre le vrai et le vraisemblable pour réintroduire la notion de vrai dans la compréhension du texte d'Apulée. Tous ces exposés, dûment argumentés, viennent enrichir l'important fond des recherches sur le roman antique en mettant en valeur son contexte idéologique et en montrant combien celui-ci est tributaire d'une éducation, mais aussi de réactions contemporaines.

Nicole FICK.

Philippe BLAUDEAU, *Exil et relégation. Les tribulations du sage et du saint durant l'antiquité romaine et chrétienne (I^{er}-VI^e s. ap. J.-C.). Actes du colloque organisé par le Centre Jean-Charles Picard. Université de Paris XII-Val de Marne (17-18 juin 2005)*, édités par Ph. Bl., Paris, De Boccard, 2008 (De l'archéologie à l'histoire), 24 × 16 cm, 380 p., 2 fig., 30,00 €, ISBN 978-2-7018-0238-1.

Cet ouvrage rassemble quatorze études réparties sur trois thèmes : I) *Voies juridiques et pratiques politiques*, II) *Le sage à l'épreuve de l'exil* et III) *L'homme de foi à l'épreuve de l'exil*. L'introduction, de Ph. Blauveau, souligne l'actualité du thème de l'exil, aussi bien dans le fonctionnement de notre société que dans ses préoccupations sociologiques. —

E. Flamment, s'appuyant sur une bibliographie très étendue, fait du voyage d'exil aux 2^{ème} et 1^{er} s. av. J.-C. la réplique symétrique, «au miroir», du voyage officiel d'un gouverneur par ex. (anonymat, solitude, obscurité de la nuit, «ensauvagement» de l'exilé...). — On trouvera, ouvrant la première partie, un véritable traité (plus de 50 pages), sous la signature de Y. Rivière : «*L'interdictio aqua et igni*» et la «*deportatio*» sous le *Haut-Empire romain (étude juridique et lexicale)*. Y sont abordées la *poena capitalis*, la *deminutio capitis*, la *publicatio bonorum*... On appréciera la clarté, la solidité de l'exposé et son caractère exhaustif. Le texte est enrichi de notes nombreuses, de références très convaincantes, d'un historique des lois soirement analysées, de définitions et d'indications sur les Latins juniens, les «pérégrins déditices», la possibilité de tester... — R. Delmaire, après avoir souligné la progressivité des peines (exil, relégation, déportation avec aggravations spécifiques), enrichit son étude *Exil, relégation, déportation dans la législation du Bas-Empire*, d'un tableau dont les trois colonnes classent les lois enfreintes, les délits et les peines qui y correspondent. La lecture de ce tableau est, à elle seule, très instructive. Il souligne le fait que l'ancienne *interdictio aqua et igni* n'est plus mentionnée sous l'Empire. La déportation, et c'est la différence avec l'exil et la relégation, fait perdre la citoyenneté romaine. De nouvelles formes de *relegatio*, apparaissent (sacerdoce imposé ou enfermement dans un monastère). — L'enquête de J. L. Voisin, *Mourir en exil sous les Julio-Claudiens : mort volontaire ou assassinat*, offre quelques rares exemples d'authentiques suicides d'exilés : Nero Iulius Caesar, Vipsania Agrippina (Agrippine l'aînée), C. Carrinas Secundus (l'auteur se flatte à juste titre d'être le seul à mentionner ce dernier), Lollia Paulina, Rufrius Crispinus montrent par leur exemple que l'exil a changé de nature juridique : c'était sous la République, un moyen d'échapper à un jugement ; il est devenu sous l'Empire une sanction, punissant le plus souvent un «complot contre l'État» ! Certains «suicides» sont en réalité de purs assassinats (Claudia Octavia, Iunius Silanus Torquatus). D'autre part le suicide reste le privilège des grands personnages. L'étude du cas de Helvidius Priscus permet *a contrario*, par ses contradictions paradoxales, de percevoir certaines motivations de ces meurtres déguisés en suicides. — P. van Nuffelen, (dont l'intitulé fait un clin d'oeil à un film connu) *Arius, Athanasie et les autres : dimensions juridiques et politiques du retour d'exil au IV^e siècle*, s'attache à définir, à propos de plusieurs évêques, les aspects juridiques et les aspects politiques du retour d'exil : c'est à cette occasion que se laisse le mieux percevoir la portée politique d'une telle sanction. Une fois définie la différence entre exil volontaire et simple fuite (différence qui influe sur les modalités du retour), l'auteur se demande s'il y a une relation constante entre la sanction impériale, qui ne relève que de l'empereur, et une condamnation ecclésiastique. Sont analysés dans cette optique les cas de Basile d'Ancyre, Libère de Rome, Felix II, Pierre II d'Alexandrie, Arius, Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée. L'article se clôt sur 3 appendices (exil de Libère de Rome ; Julien, *Epistula 110* et *Chronicon Edessenum A*, 689). — L'étude de M.-F. Baslez, *Autour du « Contre Flaccus de Philon d'Alexandrie : relégation insulaire et repentance*, inaugure la 2^{ème} partie. L'île où est relégué Flaccus (Andros) apparaît à la fois comme lieu d'isolement-sanction et lieu propice au repentir, ambiguïté qui remonte à un passé culturel lointain. L'homme qui est enfermé «s'ensauvage» (il devient l'«homme-bête» biblique ; sa personnalité se dégrade, il sombre dans la folie, victime de ses cauchemars, de son désespoir. Le persécuteur, ainsi rattrapé par la justice de Dieu, peut expier ses crimes en subissant en quelque sorte un «châtiment réflexif» : «le crime revient sur le coupable». — M. Guérin-Beauvois, *Le lieu de l'exil chez Sénèque : entre expérience personnelle et interprétation philosophique*, mène son enquête sur l'œuvre entier de Sénèque : théâtre, essais philosophiques, poèmes et consolations, *Questions naturelles*. Le lieu d'exil est un lieu de souffrance physique et morale ; la Corse en est l'archétype. — M. A. Zagdoun, *L'exil dans la vie et l'œuvre de Dion de Pruse*, s'interroge : faut-il voir en ce personnage «un sophiste repentant qui aurait abandonné la sophistique durant son exil pour devenir philosophe» ? L'auteur rappelle les circonstances de cet exil, souligne

à juste titre l'influence de Diogène le Cynique ; évoque avec raison le *topos* de l'engagement philosophique sous l'influence de l'exil. On s'étonnera toutefois que ce «grand voyageur» ait été *relegatus in perpetuum*, ce qui suppose un séjour dans un lieu bien défini, et on n'apprécie guère le néologisme «postexilique» dont on peut certainement se passer. — La troisième partie commence avec l'étude de Y. M. Blanchard, *Exil et déploiement d'une théologie, le cas d'Hilaire de Poitiers*. S'appuyant sur le livre X du *de Trinitate*, l'auteur nous introduit dans les polémiques de cette époque où s'affrontent de façon partisane et irrationnelle des contradicteurs passionnés. Le paradoxe soutenu par Hilaire est celui-ci : la saine doctrine, prêchée par un pasteur exilé, est exilée elle-même, mais l'évêque garde un lien avec son Église grâce à la correspondance qu'il entretient avec ses fidèles : se crée ainsi le genre épistolaire des «lettres d'exil». Et c'est une philosophie de l'exil qui s'exprime là. — H. Ménard, *L'exil, enjeu de la sainteté : réflexions sur la construction de la figure de l'évêque en Italie dans la seconde moitié du IV^{ème} siècle ap. J.-C.*, reprend la définition de la sainteté formulée par Ch. Pietri : sont saints le martyr, l'ascète, le moine auxquels elle ajoute l'évêque en exil. La sentence d'exil n'est prononcée que par le pouvoir impérial, en période de crise, pour faire face à des violences. C'est parfois l'évêque qui demande au pouvoir d'intervenir et de rendre une telle sentence, car l'évêque n'a pas le pouvoir de décider cette sanction qui est pénale. Et c'est l'empereur seul qui peut annuler la sentence. S'offre à l'évêque exilé, s'il l'accepte, la voie de la sainteté, à cause des brimades et sévices, du dénuement qu'il doit subir et qui sont aussi le lot du martyr. Cet article, H. Ménard le complète d'un tableau où figurent la chronologie, les événements, les sources : on y constate que les affrontements doctrinaux faisaient parfois beaucoup de victimes (130 en un jour ; 160 tel autre jour). — E. Wirbelauer, *Comment exiler un pape ?*, s'attache aux problèmes spécifiques de l'époque constantinienne ; progressivement l'évêque de Rome est reconnu comme la plus haute autorité de l'épiscopat. La justice de l'État n'intervient pas dans les affaires religieuses, mais elle a un rôle à jouer dans les affaires civiles où est impliqué un chrétien (ou un excommunié). Quand les évêques exigeaient de Constantin un jugement, substituant aux pouvoirs de leurs pairs le pouvoir impérial, ils respectaient en fait l'antique usage de s'en remettre à la justice impériale pour juger un homme qui n'était plus protégé par son statut d'évêque. L'auteur commente une liste d'évêques romains exilés, tirée du *Chronographe* et présentée sous la forme d'un tableau ; il analyse l'affrontement d'Ursinus et de Damase... — Ph. Blaudeau, *Quand les papes parlent d'exil : l'affirmation d'une conception pontificale de la peine d'éloignement durant la controverse chalcédonienne (449-523)*, consacre une trentaine de pages très denses à ce sujet. Les relations entre l'exil et l'hérésie, l'exil et la condamnation *de maiestate*, permettent de définir une conception juridique «audacieuse» de l'exil. Le relevé des «vides», la hiérarchisation des «pleins» dans la géographie des lieux d'exil révèle une conception spatiale de l'exil. — F. Prévot et V. Gauge, *Évêques gaulois à l'épreuve de l'exil aux V^{ème} et VI^{ème} siècles*, montrent que les évêques gaulois étaient exilés surtout pour des raisons politiques, parce que le roi craignait qu'ils ne s'entendissent avec leurs adversaires. — V. Gauge commente les sources hagiographiques, et particulièrement *la vie de l'évêque Ferreolus*, dont elle donne le texte et la traduction à la fin de l'article. — Enfin, L. Perrone, *Pierre l'Idère ou l'exil comme pèlerinage et combat pour la foi*, peint la figure originale de ce Pierre l'Idère, seigneur géorgien, otage à Constantinople, qui choisit de se faire pèlerin et va en pèlerinage aux lieux Saints, aboutit à Alexandrie. — Cet ensemble de conférences, minutieuses et richement documentées, étudie avec soin l'évolution des rôles que s'attribuent l'empereur et la papauté, pouvoir temporel et spirituel. Les notes, du plus grand intérêt, foisonnent. On suggérera quelques corrections (196, 21 ; 200, 28 ; 201, 6 ; 213, 18 ; attentifs / frappent / enregistrée 289 ; ressortit à 291 ; auraient n. 137 p. 298 ; quelle que 299 ; à plusieurs égards 354 ; *ascendancel* descendance, 356).

Bernadette LIOU-GILLE.

Jackie PIGEAUD, *Melancholia. Le malaise de l'individu*, Paris, Payot, 2008 (Manuels Payot), 19,5 × 12 cm, 270 p., 1 fig., 18,00 €, ISBN 978-2-228-90176-5.

Ce livre est bien plus qu'une histoire de la mélancolie, interprétée par les Grecs comme une stratégie de vie entre philosophie et médecine : c'est une réflexion très personnelle et intime sur l'attitude de l'individu face à lui-même, ses limitations, ses espoirs et ses insuffisances. L'ouvrage n'est donc nullement une introduction scientifique ou scolaire à ce domaine de la pensée ancienne, à mi-chemin entre le ressenti philosophique et l'analyse médicale, mais bien une suite d'associations libres autour de ce grand thème très actuel qu'est la mélancolie et qui est traité ici dans une optique que l'on pourrait qualifier de psychologie historique. La mélancolie est d'ailleurs définie entre autres comme « le deuil impossible de soi-même, c'est-à-dire du vivant qui s'imagine mort et plein du deuil de soi-même » (p. 13) et interprétée comme un phénomène universel, intraculturel et omniprésent, difficile à analyser et à comprendre à travers ses symptômes uniquement, mais devant être vécu pour être approché. Ainsi, la structure du livre est assez libre et est plutôt constituée d'une série d'observations gravitant autour de certains complexes d'idées que d'un système argumentateur systématique. — L'introduction (p. 5-26), partant de la célèbre stèle funéraire de Démocleïdès, représentation emblématique d'un jeune hoplite contemplant du haut de son navire de guerre les eaux dans lesquelles il allait sombrer, fournit un premier tour d'horizon du sujet et précise les objectifs de l'auteur, c.à.d. faire comprendre en quoi la mélancolie lie l'homme d'aujourd'hui à son passé gréco-romain, l'antiquité étant définie comme « notre inconscient culturel » (p. 18). L'approche scientifique du problème se veut donc rigoureusement pluridisciplinaire et associative à la fois, reliant sans cesse l'Antiquité classique à l'histoire de la pensée occidentale. — Le premier chapitre, *L'ombre de Démocrite* (p. 27-66), puise dans les riches associations culturelles liées au rôle important qu'avait pour Robert Burton (*Anatomy of Melancholy*, 1621) la mélancolie dans l'œuvre fragmentaire de Démocrite et de sa correspondance apocryphe avec Hippocrate. — Le deuxième chapitre, *De la tranquillité* (p. 67-118), investigate sur le revers ou plutôt sur le correspondant de la mélancolie, c.à.d. sur l'espoir d'accéder à l'*euthymie*, l'équilibre harmonieux de l'esprit, assurant seule la tranquillité du corps et la paix des sens. C'est aussi dans ce contexte que l'auteur se consacre à « Das Unbehagen in der Kultur » de Freud et à la question de savoir si ce malaise est typique pour le stade qu'avait atteint la civilisation occidentale du 19^e siècle ou s'il avait déjà été ressenti par d'autres âges, comme le suggère p.ex. l'idéalisation de l'état de « barbarie » chez Lucrèce (V, 953-966). Pour l'auteur, une clef à cette question se situerait dans la lecture des *Bacchantes* d'Euripide, menant à son comble la contradiction entre la folie divine – paradoxalement la seule attitude « sensée » face à l'épiphanie de Dionysos – et le rejet de l'extraordinaire par l'attitude rationnelle des mécréants – encourant la vengeance divine pour punir l'impiété –, et créant ainsi une aporie tragique réconciliant le spectateur avec notre destin en montrant son inévitabilité et justifiant notre sentiment de mélancolie. — Le troisième chapitre, *Les problèmes du tragique dans la tragédie grecque* (p. 119-154), approfondit les problèmes posés par l'analyse des *Bacchantes* et se consacre à la compréhension du tragique même. — Le quatrième chapitre, *Le sentiment de soi-même* (p. 155-190), analyse la relation entre la mélancolie et la naissance du sentiment de l'individualité, les deux semblant étroitement corrélés. Ainsi, l'émergence du *gnôthi seautón* serait impensable sans la mise en question de l'individu souffrant d'un malaise indéfinissable et l'incitant à l'introspection permanente – une quête aussi interminable que fructueuse, car donnant p.ex. naissance à l'anatomie, précisant la géographie de notre intérieur à la recherche d'un mal mélancolique, de plus en plus difficile à cerner au fur et à mesure que semblent s'accroître nos connaissances médicales. — Le cinquième chapitre, *La voix intérieure* (p. 191-213), est consacré au domaine oraculaire, interprété par l'auteur comme une manifestation palpable de l'inconscient antique et émanant du domaine mélancolique ; la Sibylle, retirée dans une grotte, loin des hommes, vivant chastement, et

étant inspirée par une folie provenant de la divinité, étant le stéréotype même du personnage mélancolique. — Le sixième et dernier chapitre, *Quelques réflexions sur le rêve antique* (p. 214-232), suit le fil des pensées dans le domaine des Sibylles et Pythies en explorant les spécificités du rêve antique, se consacrant surtout au rêve érotique et aux corrélations entre les ouvrages antiques et la « Traumdeutung » de Freud. — *La Conclusion* (p. 233-268) n'est pas un résumé, mais un chapitre bien à part, dissertant de la relation difficile entre antiquité et époque contemporaine, et analysant avec verve et justesse la séparation de plus en plus artificielle entre ces disciplines : « Combien en ai-je vu, en ai-je lu de ces gens qui croient découvrir la lune ? C'est aussi vrai pour les philologues classiques que pour les modernes, qui ne connaissent plus grand-chose à l'Antiquité. Les uns établissent une généalogie avec raison et justesse, souvent. Mais ils ne savent pas qu'en faire. Les autres croient qu'ils ont trouvé confirmation dans l'Antiquité d'une intuition originale, sans savoir que ce qu'ils ont découvert est une tarte à la crème des auteurs anciens. Des deux côtés, cela ne peut subsister ainsi. » (p. 239). Ainsi, l'auteur termine son ouvrage avec un appel à plus d'imagination de la part des antiquistes tout comme de celle des modernistes : « Une histoire de l'imaginaire culturel doit pratiquer ce va-et-vient dans lequel on ne comprend rien. Le Moderne éclaire l'Antique. Le Contemporain pose des questions à l'Antique, même s'il ne le connaît pas. [...] Il faut revenir à une poétique. C'est le sens à donner à nos études. Bannir la philologie abstraite et froide ; réintroduire de l'empathie [...]. » (p. 263). — Concluons notre bref compte rendu par un hommage à la vaste érudition de l'auteur et à son courage d'aborder et de mettre en lien les domaines les plus divers de l'histoire culturelle. On l'aura deviné : il s'agit d'un livre que l'on peut ouvrir à chaque page pour en suivre la pensée pendant quelques minutes, quelques chapitres, et qui requiert de solides bases en littérature ancienne, en histoire de la médecine et en psychologie moderne, mais qui n'est pas destiné à être lu d'un bout à l'autre afin de donner une introduction générale au sujet ou de « prouver » une thèse quelconque. Une critique détaillée serait donc mal placée, bien que l'on puisse argumenter longuement sur la lecture très souvent trop diachronique des textes anciens, sur la supposition d'une identité millénaire entre les différents ressentis émanant, selon l'auteur, tous de « la » mélancolie, sur le bien-fondé de l'identification du « Unbehagen » freudien avec la mélancolie, d'un certain manque de précision psychanalytique dans le traitement de la mélancolie et de ses diverses raisons, etc. Mais une telle critique ferait oublier l'essentiel et passerait à côté de l'objectif de l'ouvrage, pleinement atteint : fournir de l'inspiration, provoquer volontairement, ouvrir le dialogue, donner à penser, et prouver ainsi une fois de plus la richesse du *discursus* entre Antiquité classique et culture occidentale, dont l'interruption de plus en plus menaçante risquerait de nous couper de nos racines et de faire faner notre propre société.

David ENGELS.

Roger D. WOODARD, *The Cambridge Companion to Greek Mythology*. Edited by R. D. W., Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 23 × 15,5 cm, xvi-536 p., 25 fig. h.t., 18,99 £, ISBN 978-0-521-60726-1.

Le monde gréco-romain antique est bien représenté dans *The Cambridge Companion to*. Ainsi, la collection s'est intéressée à Homère et à la République romaine en 2004, à la satire romaine, à l'époque de Justinien et à celle d'Auguste en 2005, à Hérodote, au monde hellénistique, au droit grec ancien et à l'époque de Constantin en 2006, à Horace et à la *République* de Platon en 2007, et on annonce pour 2008 un volume sur le roman grec et latin. Le présent livre, sorti en 2007, concerne la mythologie grecque, en ce compris Ovide, dont l'œuvre est considérée comme proposant une adaptation romaine de cette dernière. — Seize contributions, censées faire le tour de cet énorme sujet, s'organisent un peu artificiellement en trois parties principales. Comme il est difficile, dans le cadre d'un bref compte rendu, de commenter en détail chaque article, nous nous bornerons à une présentation rapide, suffisante toutefois, croyons-nous, pour éclairer le lecteur sur le contenu. La première partie

(p. 15-254 : *Sources and Interpretations*) regroupe sept articles : *Lyric and Greek Myth* (p. 19-51, G. Nagy), *Homer and Greek Myth* (p. 52-82, G. Nagy), *Hesiod and Greek Myth* (p. 83-165, R. D. Woodard), *Tragedy and Greek Myth* (p. 166-189, R. Buxton), *Myth in Aristophanes* (p. 190-209, A. Bowie), *Plato Philomythos* (p. 210-236, D. Clay) et *Hellenistic Mythographers* (p. 237-254, C. Higbie). La deuxième partie présente les manifestations du mythe grec (p. 255-381 : *Response, Integration, Representation*) avec cinq articles : *Greek Myth and Greek Religion* (p. 259-285, C. Calame), *Myth and Greek Art : Creating a Visual Language* (p. 286-304, J. Neils), *Mythic Landscapes of Greece* (p. 305-330, A. Cohen), *Politics and Greek Myth* (p. 331-354, J. M. Hall) et *Ovid and Greek Myth* (p. 355-381, A. J. Boyle). La troisième et dernière partie est consacrée à la *Reception* (p. 383-452), avec quatre articles : *Women and Greek Myth* (p. 387-406, V. Zajko) ; *Let Us Make Gods in Our Image : Greek Myth in Medieval and Renaissance Literature* (p. 407-424, H. D. Brumble) ; *'Hail, Muse ! et cetera' : Greek Myth in English and American Literature* (p. 425-452, S. Annes Brown) et *Greek Myth on the Screen* (p. 453-479, M. M. Winkler). — Près de 30 pages de bibliographie (p. 481-510), plus de 20 pages d'index (p. 511-536), 25 reproductions de peintures sur vases, de sculptures et de scènes de films, et des suggestions de *Further Reading* à la fin de chaque contribution complètent un volume, qui ne pouvait évidemment pas faire le tour complet du sujet, mais où beaucoup de lecteurs trouveront de quoi enrichir leur information et alimenter leur éventuel souhait d'approfondissement. Jacques POUCKET.

Francesca PRESCENDI, *Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2007 (PAwB, 19), 24 × 17 cm, 284 p., 59,00 €, ISBN978-3-515-08888-6.

C'est une enquête originale que présente F. Prescendi : elle s'attache non pas à la recherche des origines des rites du sacrifice romain, mais aux interprétations que les «antiquaires» de Rome en ont eux-mêmes données. L'objectif est de faire apparaître le travail continu d'interprétation et de réinterprétation qu'à connu la religion romaine et, partant, le fait que celle-ci est demeurée vivante jusque sous l'Empire. Ainsi, lorsque Varron fait dériver les *Agonalia* de la formule *agone* ? («vais-je agir ?») prononcée par le sacrificiant, il commet assurément une erreur historique, mais il donne une utile information sur la perception du rite à son époque. F. Prescendi place son enquête, pour ce qui est du sens religieux de la pratique rituelle, dans le sillage de M. Detienne («Le mythe de l'olivier») et de J. Scheid («Quand faire, c'est croire»). — Elle organise son enquête en trois étapes. Dans une première, *Décrire le sacrifice*, elle rappelle les différentes phases du sacrifice et cite et commente les textes les plus importants de la littérature latine les rapportant. Dans une deuxième, *Les exégèses des gestes et des ingrédients du rituel*, elle étudie les interprétations romaines des phases successives du sacrifice. Ainsi, pour l'encens offert aux dieux, après un historique de l'usage de cette essence et le rappel de l'hypothèse de M. Detienne lui assignant le rôle de faire passer le message des hommes aux dieux, elle cite et commente les deux passages de *Adversus gentes* d'Arnobé relatant les croyances des païens à ce propos : ils disent l'un (VII, 27) que l'encens exalte et accroît la dignité des dieux, l'autre (VII, 28) qu'il flatte l'odorat des divinités. Puis elle suit l'idée que l'encens était réservé aux dieux dans plusieurs textes d'Ovide. — Dans une troisième étape, *Mythes et interprétations du sacrifice*, l'auteur traite quelques grandes questions exprimées à Rome en termes mythiques : *la substitution du sacrifice humain, origine du sacrifice sanglant, sacrifice et exécution capitale*. — Ainsi, dans le chapitre *Origine du sacrifice sanglant*, l'auteur analyse le mythe ovidien, présent dans les *Fastes* et dans les *Métamorphoses*, racontant que, dans les temps les plus anciens, l'humanité ne connaissait que des offrandes simples, principalement de végétaux, et que l'apparition des sacrifices sanglants a constitué une rupture de cet état primitif. L'auteur approfondit ensuite une remarque faite par le poète sur la différence entre *uictima* et *hostia*, étudie les emplois et les définitions de ces termes, notamment chez des

«antiquaires» romains, et, s'appuyant sur des études modernes, propose une signification des mythes ovidiens. — Ainsi donc, on le constate, les seuls écrits des «antiquaires» romains qui nous sont parvenus sont trop peu nombreux pour qu'ils aient pu constituer une base suffisante pour l'étude des conceptions romaines du sacrifice : ils constituent un maigre corpus et F. Prescendi est obligée, pour les rendre explicites, de faire appel à beaucoup d'autres textes latins et à beaucoup d'études modernes. Mais sa grande culture bibliographique lui permet de le faire et on lui en sait gré. Tous ceux qui s'intéressent à la religion de Rome et à l'histoire religieuse d'une manière générale liront donc avec profit ce livre.

Gérard FREYBURGER.

Günther SCHÖRNER et Darja ŠTERBENC ERKER, *Medien religiöser Kommunikation im Imperium Romanum*, G. Sch. und D. St. E. (Hg.), Stuttgart, Fr. Steiner, 2008 (Potsdamer Alttertumswissenschaftliche Beiträge, 24), 24 × 17 cm, 148 p., 40,00 €, ISBN 978-3-515-09188-6.

Les moyens de communication de données religieuses au temps de l'Empire romain ont fait l'objet d'un colloque qui s'est tenu à Eisenach du 26 au 28 juin 2006 dans le cadre du programme «Religion de l'Empire romain et religion des provinces». Trois contributions du volume recensé ont trait à la littérature utilisée comme moyen de communication, tandis que quatre autres concernent des documents archéologiques de nature iconographique ou architecturale. L'antique genre littéraire de *disputatio* fait l'objet d'une étude de H. Cancik (p. 15-25). Partant de la controverse entre Tertullien et un prosélyte juif, mise en forme dans l'*Adversus Iudaeos*, l'Auteur aborde le dialogue *Octavius* de Minucius Felix censé reproduire le débat mené par l'avocat chrétien Octavius avec le païen Caecilius Natalis de Cirta (Constantine), peut-être identique au Caecilius Natalis des inscriptions latines de cette ville, datées vers 210-217 (*CIL VIII*, 6996 ; 7094-7098). La discussion se déroule à l'avantage d'Octavius, mais elle se termine par une note de scepticisme philosophique. Le dialogue de Cicéron, *De natura deorum*, met en scène trois Romains, personnages historiques du 1^{er} siècle av.n.è. : un épicurien, un stoïcien et un sceptique de l'Académie, qui discutent de questions philosophico-théologiques avec toute la liberté désirable. Le plus ancien débat de nature interreligieuse, attesté par des sources rabbiniques, eut lieu à Rome, vers l'an 95 de n.è. Il opposa quatre représentants éminents du judaïsme à des «philosophes» romains, apparemment épicuriens, et à un certain «général Agrippa». Cancik se réfère ensuite aux débats religieux qui auraient eu lieu à la Cour des Sassanides au 5^e ou 6^e siècle. D'après le texte préservé dans le *Cod. Paris. Graec. 1084*, ils auraient opposé Hellènes, Mages, Juifs, Judéo-Chrétiens et Chrétiens concernant un oracle grec annonçant la naissance d'Alexandre, que les Chrétiens avaient interprété dans le sens d'une prophétie prédisant la naissance merveilleuse de Jésus. Aphroditianos, chargé par le roi de présider aux débats, accorda la palme de victoire aux Chrétiens, mais parvint à sauvegarder la paix et la tolérance mutuelle dans le royaume. Le genre littéraire de *disputatio*, utilisé aussi par Justin dans son *Dialogue avec Tryphon*, mériterait une étude plus approfondie qui rechercherait aussi ses origines, peut-être dans les plaidoyers des tribunaux, et le comparerait aux débats halakhiques des sages du judaïsme rabbinique. — Faits et gestes mémorables ou antiques us et coutumes peuvent fournir la matière d'un message religieux, comme le montre D. Šterbenc Erker (p. 27-51). C'est ainsi que la science et la littérature des Grecs ont été utilisées à Rome, tout comme les exemples de l'ancienne histoire romaine. L'Auteur attire l'attention sur la poésie élégiaque d'Ovide et renvoie aux *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnase (1^{er} siècle av.n.è.). Un exemple mis spécialement en relief concerne la législation d'Auguste sur l'adultère au regard de l'archaïque forme du mariage romain par *confarreatio*, dont le rituel est décrit dans les *Institutiones* I, 112 de Gaius. — En analysant la description du tableau de l'Héraclès Ogmios des Celtes dans les *Prolaliai* de Lucien de Samosate (*Hercule* 1-7), W. Spickermann tâche de montrer comment une fiction littéraire peut servir à transmettre

une information de nature religieuse (p. 53-63). Si une divinité du nom d'Ogmios est bien attestée par deux *defixionum tabellae* du 2^e siècle de n.è., retrouvées à Bregenz (Autriche) sur le Lac de Constance, la description de l'image divine chez Lucien s'inspirerait en revanche du *Tableau de Cébès* 1-2, dialogue philosophique du 1^{er} siècle de n.è., dont certains passages ont été rapprochés aussi du *Pasteur* d'Hermas, datant du 2^e siècle de n.è. tout comme l'œuvre de Lucien de Samosate. Malgré le caractère, jugé fictif, de la peinture censée représenter l'Héraclès Ogmios, Spickermann n'exclut pas la possibilité d'une visite réelle de Lucien à Hiérapolis, décrite par Lucien dans *De dea Syria*, dont Spickermann semble accepter l'authenticité avec la majorité de chercheurs (p. 54 ; cf. J. L. Lightfoot, *Lucian : On the Syrian Goddess*, Oxford 2003, p. 184-208). On peut se demander si la fresque de l'Héraclès Ogmios n'a pas existé réellement, comme d'autres chercheurs le pensent, le nom d'Héraclès et ses attributs n'étant au fond que des étiquettes appliquées à une divinité celtique. Taranis, par exemple, le dieu tonnant à la roue, fut bien appelé Jupiter. — G. F. Chiai présente plusieurs inscriptions grecques et quelques sculptures d'Asie Mineure qui transmettent des informations d'ordre religieux intéressant la communauté ou l'individu (p. 67-91). G. Schöner montre ensuite le rôle de l'iconographie religieuse à la lumière de stèles d'Afrique du Nord se rapportant spécialement au culte de Saturne (p. 93-108). L'Auteur ne semble pourtant pas connaître l'étude complémentaire de M. Le Glay, *Nouveaux documents, nouveaux points de vue sur Saturne africain*, parue dans *Carthago* (Studia Phoenicia VI), Leuven, 1988, p. 187-237. — La fonction médiatique des éléments iconographiques et des objets de style égyptien d'époque romaine est illustrée par U. Mania (p. 109-122). Il s'intéresse notamment aux cariatides de Pergame, dont traite aussi sa dissertation, actuellement sous presse (*Die Rote Halle in Pergamon*). Enfin, D. Steuernagel se tourne vers Didyme, dont il présente le temple et l'oracle d'Apollon à l'époque impériale romaine sous l'angle particulier de sa signification médiatique (p. 123-140). — Toutes les contributions de cet intéressant petit volume sont accompagnées d'une riche bibliographie, voire d'illustrations dans le cas des articles archéologiques. Des index de sujets traités et de textes cités en augmentent l'utilité (p. 141-148). Il convient de féliciter les auteurs et les deux éditeurs de ces actes, G. Schörner et D. Šterbenc Erker, pour la qualité et la rapidité du travail accompli.

Edward LIPIŃSKI.

Jean CHÉLINI, *Le calendrier chrétien. Cadre de notre identité culturelle*. Nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Picard, 2007, 24,5 × 13 cm, 144 p., 19,00 €, ISBN 978-2-7084-0789-3.

Ce livre, aux dimensions modestes et de lecture facile, s'adresse au « grand public », ce qui n'exclut pas la possibilité, pour l'historien, d'y puiser d'utiles renseignements. Il prend place dans les écrits de l'auteur visant à dresser un certain inventaire de « l'héritage chrétien » des pays européens. Que le calendrier de la vie civile, de la société sécularisée et laïcisée de la France soit un héritage de l'histoire et que cette histoire soit largement liée à la vie de l'Église chrétienne, depuis vingt siècles est un fait incontestable. — Avant l'ère chrétienne, les Romains possédaient leur calendrier qui ne resta pas sans influence sur celui de l'Église. La notion même « d'ère chrétienne », commençant à la naissance du Christ, ne fut largement adoptée qu'au cours du x^e siècle. — Les dates de Noël et de Pâques furent fixées par l'Église en fonction de ses propres préoccupations, mais également avec quelques références à des calendriers existant auparavant, tant celui des célébrations de la Rome païenne que celui des fêtes juives. Le 25 décembre, jour du solstice d'hiver, les Romains honoraient l'anniversaire de la naissance du dieu Soleil. La fête de Noël, à laquelle est associé le temps de l'Avent, n'est expressément mentionnée à cette date que vers le milieu du iv^e siècle, même si l'on sait qu'elle était déjà célébrée auparavant. Rites et coutumes entourant Noël ont évolué. Les crèches constituent un phénomène relativement récent. Si l'on a parfois fait de saint François « l'ancêtre de la crèche », ce ne fut cependant qu'au xvi^e siècle

qu'elles prirent une certaine importance. — Les chrétiens, soucieux de ce démarquer des juifs, discutèrent longuement avant de s'accorder sur la manière dont il convenait de calculer la date de Pâques, fête de la Résurrection, fondement de la foi chrétienne. Le concile de Nicée de 325 fixa Pâques au dimanche qui suit la pleine lune après l'équinoxe de printemps. Quant au Carême, c'est seulement en 384 que l'on trouve la première mention d'un temps spécifique de jeûne et de pénitence publique. — Outre Noël et Pâques, l'auteur étudie, à travers l'histoire, les grandes fêtes du calendrier chrétien, par exemple la Toussaint, longtemps fixée au 13 mai avant d'être célébrée le 1^{er} novembre et à laquelle on en vint à associer le 2 novembre, « jour des morts ». — Le culte des Saints commença dès l'Antiquité, avec celui des martyrs. L'Église se préoccupa de « contrôler » la sainteté afin de guider les dévotions populaires. Si l'auteur indique qu'un concile tenu en 993 voulut réserver au pape les causes de canonisation, il ajoute – et c'est essentiel – que ce fut seulement au xvi^e siècle, voire au xvii^e, que l'autorité pontificale put se substituer effectivement aux évêques dans ce domaine. La procédure fut précisée par le cardinal Prosper Lambertini, le futur Benoît XIV, dans les années 1734-1738. — En 1582, ce furent essentiellement des préoccupations scientifiques qui guidèrent le pape Grégoire XIII dans l'établissement du calendrier grégorien. De fait, on était jusqu'alors resté fidèle à ce que, seize siècles auparavant, César avait établi ; mais ce dernier avait prévu une année trop longue de onze minutes ce qui avait fini par entraîner un décalage d'une dizaine de jours à l'époque de la Renaissance. — Le livre évoque encore quelques périodes particulièrement marquantes dans les mentalités des populations de l'Occident, comme l'an mil où toutes les catastrophes devaient se produire, ou le Grand Jubilé de l'an 2000 qui fut vécu comme un temps tout à la fois de pénitence et d'espérance. La plupart des « temps liturgiques », ou des rituels de sacrement, se modifièrent considérablement au cours de l'histoire. — En retenant l'apport historique de ce petit volume et sans entrer dans la polémique évoquée en conclusion sur l'opportunité du maintien d'un strict repos dominical dans la vie sociale et économique du xxi^e siècle, l'un des mérites de ce livre est de rendre accessible à un large public les principaux aspects de cette riche histoire au cours de laquelle le calendrier liturgique et fêtes de l'Église catholique se précisent. Les coutumes anciennes, parfois héritées de la Rome païenne ou du judaïsme, ont, pendant les premiers siècles, progressivement façonné cette histoire ; cette histoire s'est construite très progressivement, mais le fait même que le mouvement ait été lent et progressif l'insère peut-être plus profondément dans l'histoire tant religieuse que culturelle de l'Occident chrétien.

Brigitte BASDEVANT-GAUDEMET.

Jean GAUDEMET (†), *Formation du droit canonique et gouvernement de l'Église de l'Antiquité à l'âge classique*. Recueil d'articles de J. G. (†), Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 (Société, droit et Religion en Europe), 24 × 16,5 cm, 446 p., 30 €, ISBN 978-2-86820-367-0.

Sont regroupés vingt articles parus entre 1983 et 2003 sur une évolution capitale de l'Église et qui ne figurent pas dans les recueils de 1980 et 1998. I : Sources et formation du droit. L'influence du droit romain sur la patristique latine, moins étudiée que l'influence inverse. La tradition, et plus spécialement la littérature pseudo-apostolique (*Didachè*, *Pasteur d'Hermias*, *Tradition apostolique* d'Hippolyte, *Didascalie*) a une place dans les textes canoniques, réelle dès Tertullien (*cum deficit lex*) et très apparente dans des canons de concile. La place de la Bible dans les canons conciliaires n'est pas toujours opportune (par maladresse ou prétention), est variable selon la région, l'époque ou l'objet, et compliquée ; c'est ainsi que les actes du concile d'Éphèse (431) ne citent pas la Bible, très présente cependant dans les documents de ce concile, comme les lettres. La Bible dans les Décrétales (prescriptions pontificales) et des statuts ecclésiastiques (y compris dans les Faux Isidorien juxtaposant textes authentiques et apocryphes) ; le Décret de Gratien (env. 1140), somme du droit canonique médiéval, est nourri des collections précédentes ; ses références scrip-

turaires ne sont pas simple ornement, mais c'est le pontife de Rome qui reste l'arbitre du droit. Droit romain et droit canonique restent distincts jusqu'au milieu du IX^e s. ; la méfiance à l'égard du premier persistera : illustration par la *Collectio canonum* du card. Deusdedit (fin XI^e s.). L'apport de Grégoire le Grand, ancien fonctionnaire romain, au droit canonique est loin d'être négligeable. L'élaboration, achevée au XIV^e s. et pour six siècles, du droit canonique en Occident. Le droit canon en France, des origines (concile d'Arles de 314 ?) à 1789. II : Gouvernement de l'Église. L'usage chrétien de *pontifex* et de ses qualificatifs (*summus* préféré à *maximus*). L'attitude réservée du Code Théodosien envers l'épiscopat, sauf en cas d'hérésie. La désignation pontificale au moment de la lutte violente entre Symmaque et Laurent. Avec les derniers articles, on quitte l'Antiquité : la primauté pontificale sous l'influence de papes comme Grégoire VII ; le siège de la papauté remis en question par la Cour d'Avignon ; l'épiscopat médiéval, surtout en France, avec une attention aux synodes et à des aspects très actuels : pour l'évêque, moyen essentiel de contact avec le clergé, pour échanger, instruire, conseiller, gouverner (?) Ce recueil d'articles est bien structuré (malgré d'inévitables répétitions), la table des matières est détaillée, l'exposé est clair et approfondi.

Bernard STENUIT.

Mario CAPPOZZO, *Il cristianesimo nel medio Egitto*, Todi, Tau, 2007 (Studi sull'Antico Egitto, 1), 25 × 18 cm, xxii-255 p., 41 pl., 2 cartes, 90,00 €, ISBN 978-88-6244-010-3.

Une nouvelle collection, *Studi sull'Antico Egitto*, a vu récemment le jour, qui se propose de publier des monographies sur la culture égyptienne ancienne, comme l'explique la directrice Alessia Amenta, conservateur au département des antiquités orientales des musées du Vatican. Chose curieuse, mais dont les coptologues se réjouiront, le premier volume traite de l'Égypte chrétienne. — L'A. part ici sur les traces du christianisme dans les zones de Minia et d'Assiout. Ce projet est le résultat de cours donnés à *La Sapienza*, à Rome, durant l'année académique 2006-2007. Et c'est un excellent volume pour les étudiants ; construit en deux parties, l'étude de textes et celle de vestiges archéologiques, il fournit un bon résumé de l'histoire du monachisme d'une partie de la Moyenne Égypte, et ouvre des voies pour des recherches ultérieures. — Se servant d'un choix de sources grecques, latines, coptes, arabes et éthiopiennes, l'A. dresse, dans la première partie (p. 1-95), un très rapide tableau historique depuis la christianisation de l'Égypte jusqu'à sa redécouverte par l'expédition scientifique qui accompagna Bonaparte. — Dans le second chapitre (p. 97-145), il présente les monuments chrétiens depuis Beni Hasan jusqu'à Deir Hermina (au nord d'Achmim). Une vingtaine de sites sont ainsi passés en revue, illustrés très souvent d'un plan de l'édifice principal. Un regret : l'A. n'a pas jugé bon de renvoyer, pour chacun d'eux, aux articles de la *Coptic Encyclopedia* où tous figurent (cf. *Dayr* dans *EC*, 1991, p. 695-885 ; p. 1523 pour Mankabad et p. 2130 pour Sheikh Said). Les notes sont d'ailleurs le point faible de ce volume : trop rares à mon sens, elles manquent de cohérence (renvoi tantôt au titre abrégé, tantôt avec la mention imprécise de «*op. cit.*»). — L'A. conclut (p. 147-150) en insistant, à juste titre, sur l'importance religieuse mais aussi économique de la région. Les fouilles en cours, par exemple à Baouit, apporteront certainement de nouvelles informations. — Une quarantaine de planches en couleurs, souvent des photographies de l'A., offrent un bon aperçu des édifices et de quelques exemples de décors peints et sculptés. Elles sont suivies d'un choix bibliographique (p. 195-206), d'un glossaire (p. 207-211) et d'un tableau chronologique (p. 213-215). Viennent, enfin, une fort utile biographie des principaux personnages cités (p. 217-228), des *indices* (noms, lieux et illustrations, p. 231-244) et deux appendices, l'un sur les Conciles (p. 247-250), l'autre sur le calendrier copte (p. 251-255). — L'ouvrage apporte donc un bon survol du christianisme autour de deux sites de Moyenne Égypte, Minieh et Assiout. Depuis la publication, en 2000, du doctorat sur *Les anciens monastères coptes de Moyenne Égypte (du Gebel-el-Teir à Kôm-Ishgaou) d'après*

l'Archéologie et l'Hagiographie que Jean Doresse avait soutenu le 16 mai 1970, à Paris, le sujet n'avait plus été traité de façon synthétique. — On me permettra de corriger deux inexactitudes dans la préface d'A. Amenta : lorsqu'elle évoque (p. x) ce doctorat, dont le plan était analogue à celui de M. Cappelletto, elle parle d'œuvre posthume et de sites nouveaux. Jean Doresse est décédé en mai 2007 ; il était bien vivant lors de cette édition, à laquelle il a d'ailleurs participé (p. xxxvii-lxii et 709-724). S'il est exact que des fouilles ont été menées postérieurement, en des lieux qu'il mentionne, les éditeurs avaient tenu à actualiser son travail par des gloses et une bibliographie complémentaire qui s'arrête en 2000 ; le père Philippe Luisier avait réalisé un travail considérable pour unifier et présenter ces compléments ; de fait, M. C. cite moins d'une dizaine de titres postérieurs. — Un souhait : que des chercheurs reprennent la mise au point actuelle que publie M. Cappelletto de concert avec le travail de J. Doresse, qui donnait une vision souvent plus complète car faisant état de lieux dégradés ou disparus depuis. On disposera alors, en ajoutant les informations parfois inédites du père Martin, d'un inventaire des plus complets des vestiges de Moyenne Égypte.
Marguerite RASSART-DEBERGH.

Jörg RÜPKE, *Römische Priester in der Antike. Ein biographisches Lexikon*. Unter Mitarbeit von Anne GLOCK, Stuttgart, Fr. Steiner, 2007, 24 × 17 cm, 256 p., 34,00 €, ISBN 978-3-515-09086-5.

En 2005 J. Rüpke publiait *Fasti sacerdotum. Prosopographie der stadtrömischen Priesterschaften römischer, griechischer, orientalischer und jüdisch-christlicher Kulte bis 499 n. Chr.* Cette prosopographie en trois volumes est devenue – et à juste titre – un ouvrage de référence indispensable qui a trouvé sa place dans toute bibliothèque scientifique. Elle compte environ 4000 notices biographiques et prosopographiques. À peine deux années plus tard le même savant publie maintenant un lexique dans lequel il a rassemblé une sélection comportant quelques 800 de ces notices publiées auparavant dans son *Fasti Sacerdotum*. Les critères qui ont présidé à cette sélection sont énumérés explicitement dans la préface (p. 6). Ont été retenus les *pontifices maximi*, les *Vestales maximae*, les prêtres qui ont atteint le consulat ainsi que tous ceux connus d'avoir produit des textes littéraires ou juridiques. On ne trouve toutefois pas toujours ces derniers sous le gentilice par lequel on les désigne le plus souvent. Qui cherchera le juriste Papirius sous le lemme M. Aurelius Papirius Dionysius ou Salvius Iulianus sous le lemme L. Octavius Cornelius P. Salvius P. Iulianus Aemilianus ? — En toute honnêteté je dois avouer que même avec la meilleure volonté du monde, je n'arrive pas à déceler la nécessité et l'utilité de ce nouvel ouvrage. Car il va de soi que tout chercheur en quête d'informations sur les *sacerdotes* recourra aux *Fasti Sacerdotum* et n'éprouvera aucun besoin de consulter ensuite ce nouvel ouvrage. Et pour cause puisqu'il n'y découvrirait rien qu'il n'ait déjà trouvé dans les *Fasti Sacerdotum*. L'A. assure, il est vrai, qu'il a tenu compte dans la mesure du possible des sources et recherches publiées depuis la parution des *Fasti Sacerdotum* mais cela ne justifie pas, à mon avis, la publication de ce nouveau livre. D'autant plus que – pour autant que je voie – ces *addenda* et *corrigenda* ne sont pas spécialement signalés.
Robert DUTHOY.

Françoise LAVOCAT, Pierre KAPITANIAC et Marianne CLOSSON, *Fictions du diable. Démonologie et littérature de saint Augustin à Léo Taxil*. Ouvrage dirigé par Fr. L., P. K. et M. Cl., Genève, Droz, 2007 (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 81), 22,5 × 15,5 cm, 342 p., 1 fig., 47,06 €, ISBN 978-2-600-01135-8.

L'ouvrage dirigé par F. Lavocat, P. Kapitaniac et M. Closson nous introduit dans une enquête passionnante sur les métamorphoses en littérature des tribulations les plus extravagantes de la démonologie, de l'Antiquité au xix^e siècle. L'avant-propos cible clairement l'objectif : il s'agit de capter l'enjeu du discours démonologique dans son rapport à la lit-

térature et, dans un double mouvement, de cerner le rôle décapant de la littérature à l'égard de ce discours. Des échanges entre littérature et traités démonologiques se dégagent en outre la contribution de la démonologie à l'histoire de la pensée. — A.-I. Bouton-Touboul rappelle les bases de la question en reprenant les textes et les positions d'Augustin. On regrettera le manque de références au *De Deo Socratis* d'Apulée et à la notion de *numen*, si essentielle pour comprendre la démonologie antique. Avec N. Jacques-Lefèvre se dessinent les différentes stratégies narratives selon que les récits émanent d'un dominicain, d'un juge ou d'un médecin. — Le grand écart entre les points de vue est illustré par *L'Arcadie diabolique* de F. Lavocat avec l'opposition Wier-Bodin ; les références mythologiques de Virgile et surtout *l'Âne d'Or* d'Apulée sont pris au pied de la lettre par les réalistes tandis que les illusionnistes n'y voient qu'illusions poétiques. Mais s'articule ici le nœud de ce qui sera le problème des *xvi^e* et *xvii^e* siècles : puisque les pratiques magiques ne sont pas niées, mais imputées au diable, selon Augustin, les poètes ne seraient-ils pas compromis avec le diable ? — Le débat est lancé et saisi au bond par F. Aït-Touati et A. Blanckaert qui traitent du «démon de la littérature» en offrant une démonstration claire sur un sujet des plus confus et obscurs. En examinant les usages et surtout le rôle des textes démonologiques dans la constitution de nouvelles catégories du savoir, elles constatent que la littérature est considérée comme ineptie, puis, par renversement, comme caution de vérité. Dans l'opposition entre Wier d'un côté, Le Loyer, De Lancre et Bodin de l'autre, elles distinguent surnaturel, naturel et démoniaque, ce qui en littérature amène à la différenciation entre récit véridique et récit fictionnel, les divergences d'interprétation de *l'Âne* d'Apulée et le commentaire d'Augustin dans la *Cité de Dieu* XVIII en étant les meilleurs exemples. Une fois encore, par renversement, apparaît une autre stratégie qui consiste à confirmer la véracité de la référence littéraire par sa conformité avec des témoignages contemporains. — Th. Maus de Rolley suit les chevauchées nocturnes des sorcières dans sa *Part du Diable* où il oppose, lui aussi, Wier et les défenseurs du crime sabbatique, pour mettre en valeur la thèse de Wier selon laquelle l'imagination est un trésor – références à Jamblique – et une force, car elle assure le relais entre les sens et l'intellect. Dans le même esprit, T. Chesters débat de la vulnérabilité ou de l'invulnérabilité des esprits aux épées ou autres armes, topos de la démonologie du *xvi^e* siècle hérité du Byzantin platonisant Michel Psellos et de son *De operatione daemonum*, paru en 1497. — Quelques contributions se cantonnent dans un champ plus strictement littéraire. *Une démonologie à l'usage des féliques* de L. Niayesh délimite les frontières entre le merveilleux et l'histoire à propos de *Beware the Cat*. F. Lecercle s'intéresse aux pièces de théâtre qui mettent en scène l'apparition d'un mort et plus spécialement à la Pythonisse d'Endor (I *Rois/Samuel* XXVII) qui aurait, selon de nombreux démonologues, des fondements bibliques, mais l'auteur démonte les montages fictionnels réalisés à partir des textes gréco-latins pour finir par rappeler la tragédie parodique de Voltaire, *Saül, tragédie de l'écriture sainte*, où l'histoire de Saül et de David est utilisée comme « une virulente machine de guerre contre le fanatisme et contre la barbarie judaïque » ; au terme d'une analyse judicieuse, la démonologie apparaît comme une tentative pour clarifier des questions sensibles tandis que le théâtre joue « sur les zones d'ombre », préfère les modalités indirectes qui cultivent l'ambivalence. Pierre Kapitaniak s'applique au même problème dans l'Angleterre jacobéenne dont l'engouement pour les spectres, témoins l'histoire de Paula Barbiana et le traité de Reginald Scot, *The Discoverie of Witchcraft*, se nourrissait – de façon bien étrange – des traductions de Sénèque des années 1560 ; il oppose ainsi la visée esthétique des dramaturges aux tenants de la démonologie, catholiques ou protestants, pour qui les spectres sont des démons et rejoignent les œuvres de Satan. Dans *Le discours démonologique : un propos entremêlé*, P. Demougin cerne les spécificités du discours démonologique qui fait parler les textes avec violence et ambiguïté et sert ainsi de terreau à la littérature. — On passe ensuite, avec M. Martin, à l'époque de la Ligue et au rôle de la Sorbonne dans le développement des troubles, en particulier dans l'affaire des chandeliers,

mais aussi à la riposte de la *Démonologie de Sorbonne la nouvelle* qui ridiculise les décrets de Sorbonne. La pensée libertine du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle occupe S. Houdard qui, dans *Du spectacle de la possession à la scène intérieure et mystique*, observe que la notion de spectacle offre un cadre commun aux partisans de la démonologie comme à ses détracteurs, jusqu'à en faire, avec Michel de Certeau et sa *Possession de Loudun*, le pivot qui fera de la possession une affaire de langage : « le théâtre de la possession est pour les libertins une fable à deux acteurs et à deux corps ; il est, chez les spirituels, le spectacle mystérieux de l'âme et de l'Esprit trinitaire ». S. Clark reprend les mises en garde de Montaigne et de Descartes à l'égard des sens et des capacités de la raison pour suivre les préventions qui, d'Aristote à Sextus Empiricus en passant par Artémidore d'Éphèse, ont pesé sur l'interprétation des songes au point de générer le doute sur la notion de la réalité elle-même. — L'ouvrage se clôt sur la contribution de J. Céard, *Démoneries du XVI^e siècle et diableries du XIX^e*. L'étude se concentre essentiellement sur le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. La démonologie y devient démonomanie, c'est dire si le propos est décapant. Il dénonce le goût du fait singulier qui se plie à toutes les manipulations dénoncées par l'auteur du *Dictionnaire*, cependant que J. Céard constate que la trame romanesque empruntée par ces mêmes manipulations a largement participé à l'efficacité du texte. — Ainsi en va-t-il de la matière littéraire et de sa capacité à digérer les invraisemblances les plus immorales pour donner à rêver à des lecteurs. Les analyses contenues dans cet ouvrage répondent pleinement à cette annonce.

Nicole FICK.

John Peter OLESON, *The Oxford Handbook of Engineering and Technology in the Classical World*. Edited by P. Ol., Oxford, Oxford University Press, 2008, 25,5 × 18 cm, xviii-865 p., fig, 82 £, ISBN 978-0-19-518731-1.

Ce ne sont pas moins de 31 experts du monde entier qui ont été sollicités pour, chacun dans son domaine, faire le point, donner une vue critique et analytique de nos connaissances en ce qui concerne les techniques dans l'Antiquité. Les sources sont surtout archéologiques, mais il ne faudrait pas négliger les inscriptions, les informations des auteurs, parfois difficiles à interpréter, parmi lesquelles figurent des traductions arabes de travaux grecs disparus ou les papyrus mis au jour en Égypte. L'ouvrage qui comprend 8 sections, chacune divisée en plusieurs chapitres s'ouvre sur un état des lieux de nos sources écrites, iconographiques et l'historiographie. Dans la seconde section, une part importante de l'ouvrage (p. 93-222), plusieurs auteurs se sont penchés sur la question de la production des matières premières (métaux et matériaux de construction) ou celle des sources d'énergie (charbon de bois, pétrole, force animale, énergies hydraulique et éolienne). L'agriculture (le *uallus* décrit par Palladius (*Agr.*, VII, 2, 2-4) et Plinius (*N.H.*, 18, 30, § 296) aurait mérité, me semble-t-il, une mention), fut également une activité primordiale dans le monde antique avec l'élevage, la chasse, la pêche. La section suivante traite des machines utilisées pour la construction des édifices, les machines hydrauliques, les engins de guerre, les presses. Le chapitre *Secondary Processes and Manufacturing* est un des plus intéressants (p. 369-547) : y sont présentés les procédés de production des produits alimentaires, le travail des métaux, du bois, l'artisanat textile, la production de céramique et du verre. Une question posée dans ce chapitre est celle de la production sur une large échelle de produits manufacturés en vue de l'exportation et celle de la notion de division du travail. La section V concerne les moyens de transport terrestre (routes et véhicules) et maritimes (construction des navires, les ports). Dans le chapitre intitulé avec une pointe d'humour noir *Technologies of Death*, il est question de la guerre, des tactiques militaires, de l'armement et des techniques de fortification. La section VII concerne tout ce qui a trait à l'esprit, à la culture : l'écriture, la littérature, les mesures du temps, du chemin parcouru (hodomètre), les unités de capacité, de poids, la numismatique. Enfin dans un ultime chapitre est évoquée l'ethno-archéologie et ce qu'elle peut apporter à la connaissance de la technologie antique. Ce très rapide aperçu permet de mesurer le grand

intérêt du manuel. Le sujet étant très vaste, tous les aspects des techniques antiques n'ont bien entendu pas pu être abordés (par exemple n'ont pas été évoqués le travail de l'ivoire, la vannerie ou les techniques picturales, un sujet étudié depuis quelques temps ; cf. S. Descamps-Lequime, *Peinture et couleurs dans le monde grec antique*, Milan-Paris, 2007 et *Couleurs et matières dans l'antiquité. Textes, techniques et pratiques*. Études réunies par A. Rouveret, S. Dubel et V. Naas, Paris, 2006). Cette remarque n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage. Très richement illustré (nombreux schémas et documents iconographiques), il constitue un outil incontournable pour une première approche à propos d'une question technique. Outre une abondante bibliographie qui clôture chacun des chapitres, notons aussi la présence d'un copieux index qui en facilite la consultation. Pol DEFOSSE.

Irene BRATTI, *Forma Urbis Perusiae*, Città di Castello, Edimond, 2007 (Auleste. Studi di Archeologia di Perugia e dell'Umbria antica, 1), 28 × 21 cm, 271 p., 4 pl. dépl., 40,00 €, ISBN 88-500-0329-3.

Le projet Auleste vise dans un esprit de collaboration entre l'Université et la Province de Pérouse à faire connaître le patrimoine culturel de la région. Ce volume, le premier d'une série, est préfacé par l'archéologue Mario Torelli professeur à l'Université de Pérouse. De manière émouvante, ce dernier concède que l'entreprise aurait dû être menée à l'aube de sa carrière et non au moment où il atteint l'âge de la retraite. À ce jour, en effet, aucune monographie scientifique n'a été publiée concernant cette cité pourtant au riche passé. Et cependant, comme le rappelle M. Torelli (cf. le premier chapitre *Storia degli studi*, p. 7-23), les choses avaient bien débuté : Pérouse au XIX^e siècle avait pu bénéficier des travaux de Vermiglioli, le premier titulaire d'une chaire d'archéologie en Italie, de Fabretti, de Conestabile, elle avait pu compter sur le dynamisme d'un Mario Guardabassi, d'un U. Calzoni et de bien d'autres. À cette époque, elle n'avait rien à envier, sur le plan des études, aux cités voisines de Chiusi et de Volterra. Ce bon départ fut suivi par des années plus sombres surtout à partir de la seconde guerre mondiale. Bien qu'il existât une infrastructure de qualité – un musée créé par Vermiglioli dès 1790 et des institutions officielles – les lacunes, pour diverses raisons (les rivalités personnelles ont joué un rôle néfaste), sont aujourd'hui évidentes : « l'archeologia della città di Perugia può ben dirsi, écrit M. Torelli, una grande sconosciuta ». Il y eut pourtant un projet mené conjointement par la Surintendance, l'Istituto Centrale per il Catalogo e la Documentazione et le Centro di Eccellenza per le Tecnologie Avanzate per i Beni Culturali dell'Università di Perugia que dirigeait M. Torelli, d'établir un fichier du matériel mis au jour dans le territoire. Mais ce projet eut une existence éphémère, suffisante cependant pour permettre à Irene Bratti de fouiller dans les archives de diverses institutions péruvines et de réunir quelque 118 fiches ou rapports de fouilles établis lors de découvertes faites à l'occasion notamment de travaux éditaires. Ces rapports traitent surtout de trouvailles d'époque étrusque, mais aussi de l'époque romaine faites à l'intérieur et dans les environs du périmètre urbain (cf. par exemple les notes concernant la découverte en 1875 de la mosaïque de Orphée à S. Elisabetta, p. 107-114). Un index thématique permet de se rendre compte de la diversité de ces découvertes. I. Bratti a eu l'excellente idée de compléter son *Catalogo delle emergenze monumentali e dei trovamenti* (p. 37-254) par des cartes au 1:5000 très lisibles (tracé des remparts et emplacement des portes – localisation, à l'intérieur du périmètre urbain des vestiges mis au jour classés thématiquement et chronologiquement – reconstruction hypothétique du réseau des principaux axes urbains – localisation des nécropoles et des découvertes sporadiques classées également chronologiquement). Bref, il s'agit d'un ouvrage remarquable, fruit de longues et patientes recherches. Espérons qu'il sera bientôt complété par le recensement, annoncé par M. Torelli, du matériel mis au jour dans les nécropoles. La recherche de l'histoire du passé antique de Pérouse, dont les grandes lignes ont été esquissées dans le chapitre *Lineamenti di una storia urbana di Perugia* (p. 25-36), pourra alors bénéficier d'outils de travail de qualité. Pol DEFOSSE.

Klaus PARLASCA et Hans G. FRENZ, *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano*. Serie B — Volume IV. *Ritratti di mummie*. Tavole 159-202. Numeri 675-1028, Rome, «L'Erma» di Bretschneider, 2003, 35 × 25,5 cm, 191 p., 1-16, G-N et 159-202 pl., 270,00 €, ISBN 88-8265-191-6.

En 1961, Achille Adriani lançait son ambitieux projet d'un *Repertorio d'arte dell'Egitto Greco-Romano* qui devait alors comprendre quatre séries : la A consacrée à la sculpture, la B à la peinture, la C à l'architecture et la D aux arts mineurs. Il écrivit, lui-même, les deux volumes de la série A et les deux premiers de la C ; jusqu'à sa mort survenue le 4 décembre 1982, il consacra toute sa science et son énergie à faire connaître Alexandrie et de sa région, ainsi que les trésors du Musée Gréco-Romain, dont il avait été le directeur. C'est Nicola Bonacasa qui lui succéda, à la tête de cette remarquable entreprise, et Patrizio Pensabene qui signa, en 1993, le troisième volume dédié à l'architecture. — Dès la création de son *Repertorio*, A. A. avait confié à Klaus Parlasca l'étude de la peinture ou plutôt des portraits de momies ; un premier répertoire avait paru, en 1969, sous la plume de ce spécialiste à qui on devait déjà *Mumienporträts und verwandte Denkmäler* (Wiesbaden, 1966). En 1977, dans son introduction au volume II, qui traitait des oeuvres datées de la moitié du II^e s. de notre ère à la seconde moitié du III^e, A. A. indiquait que le troisième volume, alors en préparation, envisagerait les portraits postérieurs et serait le dernier. Trois ans plus tard, au début du nouveau volume, il annonçait qu'était en cours un quatrième, qui traiterait d'autres portraits du IV^e siècle, et publierait, quelle qu'en soit la datation, des nouveautés acquises par les musées et celles passées dans le commerce d'art ; il ajoutait que les *indices* seraient mis à jour. — Ce livre est paru et tient en tous points ses promesses ; il les dépasse même. — Après 16 planches (photographie pleine page en couleurs) illustrant des portraits publiés dans les volumes antérieurs, viennent les *indices* récapitulatifs, mis à jour, des provenances et des lieux de conservation (p. 3-26), ainsi que la résolution des principales abréviations (p. 27-29) ; les *Addenda corrigenda* prennent place (p. 125-183) entre le catalogue et les planches (8 en couleurs et 44 en noir et blanc). — K. P. introduit le catalogue par un rappel des principales études sur le sujet. Il précise que cet ultime volume contient également des portraits qui n'appartiennent pas réellement à la catégorie visée (par exemple ceux reproduits sur des sarcophages en bois), ainsi que des fragments en très mauvais état. Outre l'intérêt de présenter des pièces souvent inédites, l'étude de ces derniers constitue, tant pour les historiens d'art que pour les collectionneurs et les marchands, une utile mise en garde face à des restaurations parfois abusives. Le portrait n° 725 est particulièrement éloquent : deux photos (pl. 165, fig. 3 et 4) montrent, côte à côte, la réalité et l'objet retouché. On se souviendra que, dans le cas des portraits peints sur bois, les plaquettes du support sont étroites et que, avec le temps, elles se fendillent et se séparent parfois ; il est tentant, pour certains, de vouloir rendre une fausse jeunesse à l'objet. — L'A. a utilisé parfois des photos fort anciennes dont la qualité n'est pas excellente et il s'en excuse ; personne toutefois ne critiquera ce choix qui a le mérite de ressusciter des documents oubliés, voire perdus. — Le catalogue proprement dit (p. 37-116) reprend la fiche typique : n° et renvoi à la planche ; lieu de conservation (avec n° d'inventaire pour les musées) ; provenance ; description détaillée (souvent avec des comparaisons) ; datation et bibliographie. — Lui fait suite un court chapitre (p. 119-121, pl. 201-202), particulièrement instructif, relatifs aux faux. Certains ont été maladroitement copiés et il est aisé de les reconnaître ; d'autres, par contre, ont été exécutés avec plus de soin, parfois en y intégrant des fragments authentiques, ce qui explique que des musées les aient acquis en toute bonne foi. Si certains antiquaires ont vendu des faux qu'ils estimaient véridiques (ainsi le Parisien Dikram Kelekian en 1930), d'autres ont, par contre, sciemment trompé les acheteurs en fournissant des oeuvres reproduites au départ d'excellentes photos couleurs. L'A. n'hésite pas, — on l'en félicite, — à remettre en question certains portraits publiés par lui antérieurement. Il est évident que les connaissances techniques ont progressé et que des analyses pointues autorisent maintenant des contrôles

impensables autrefois. — Si plus de dix années se sont écoulées entre le volume III du *Repertorio* et celui-ci, Kl. Parlasca n'a cessé, durant tout ce temps, d'étudier ces fameux portraits. Des articles en témoignent mais surtout l'édition qu'il fit, avec Hellmut Seemann, en 1999, du catalogue d'une exposition à Frankfort (Kl. P. et H. S. éd., *Augenblicke. Mumienporträts und ägyptische Grabkunst aus römischer Zeit. Eine Ausstellung des Schirn Kunsthalle Frankfurt. 30. Januar bis 11. April 1999*, Munich, 1999). Ce livre replaçait les objets dans un vaste contexte en évoquant leurs découvertes, les fouilleurs et les grands collectionneurs, mentionnant aussi les analyses scientifiques effectuées. — Le catalogue qu'offrent les quatre volumes du *Repertorio* est une base indispensable pour qui s'intéresse au domaine ; complété par celui de l'exposition, il devient un fabuleux outil de travail qui offre une vision, la plus complète possible, de quatre siècles d'art romain d'Égypte, mais qui permet aussi de connaître ceux qui ont été portraiturés. Par ce biais, c'est tout un pan de société qu'il fait découvrir.

Marguerite RASSART-DEBERGH.

Giulio PAOLUCCI, *La collezione Grossi di Camporsevoli nel Museo civico archeologico di Chianciano Terme*, a cura di G. P., Rome, Quasar, 2007 (Quaderni del Museo civico archeologico di Chianciano Terme, QC 6), 30 × 21 cm, 179 p., fig. 37 pl., 1 front., 20,00 €, ISBN 978-88-7140-343-6.

Camporsevoli se trouve dans le Val di Chiana non loin du Monte Cetona, territoire de Chiusi (Une carte aurait été bien utile pour situer le site !). Les premières mentions de découvertes remontent au XVIII^e siècle mais c'est au cours des XIX^e et XX^e siècles que des fouilles intenses menées dans la nécropole de Cancelli ont livré un important matériel conservé dans les Musées de Florence et de Pérouse et dans la villa du marquis Roberto Grossi (1887-1981). Malheureusement cette collection privée fut grandement saccagée en 1981 par des voleurs (Il en reste quelques photographies publiées par le marquis en 1956 dans *Castrum Campus Silvae Historia*, Città del Vaticano). Le présent catalogue présente un matériel très disparate qui avait été conservé dans des caisses entreposées sur le grenier de la villa (essentiellement de la céramique attique, gréco-orientale, étrusque mais aussi des bijoux, quelques sculptures en pierre, des cippes, des urnes et des objets en métal et en ivoire). Il ressort de son examen (291 pièces parfaitement décrites par plusieurs signataires, abondante bibliographie) que Camporsevoli entretenait d'étroites relations avec l'antique Volsinies et Vulci. Le site, qui occupait une position stratégique sur le cours de la Chiana et la route reliant la zone du lac de Bolsena et le territoire de Vulci, connut une période de prospérité entre le VI^e et le IV^e siècle. À remarquer plus spécialement des tessons qui appartiennent à une amphore étrusque à figures noires. Acquisée par le Musée de Dresde au XIX^e siècle, elle présente une scène de sacrifice sur une face et sur l'autre un joueur de flûte accompagné d'un danseur nu armé, tenant l'*ancile*. Les scènes et l'action sont accompagnées d'inscriptions (cf. G. Colonna dans *SE*, t. 70, 2004, p. 333).

Pol DEFOSSE.

Colette BÉMONT et Hélène CHEW, *Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Lampes en terre cuite antiques*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2007, 27 × 21 cm, 584 p., fig., 100,00 €, ISBN 978-2-7118-5049-5.

À la suite de Patrick Périn, qui a rédigé la préface, il convient avant toutes choses de souligner le mérite des deux auteurs de cet ouvrage : Colette Bémont, spécialiste bien connue de la céramique gallo-romaine, et Hélène Chew, conservateur au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Ce volumineux catalogue en main, on n'a en effet aucune peine à imaginer le long et fastidieux travail de recherche dans les collections et les archives, de tri, de classement, de description et d'analyse qui a précédé sa rédaction ; un travail entamé douze ans auparavant et rendu difficile par l'hétérogénéité des collections du musée, dont on sait la précoce vocation comparatiste, ainsi que par l'absence fréquente

de provenance des pièces étudiées – un tiers de la collection environ – parvenues à Saint-Germain-en-Laye dans des conditions très variées qu'Hélène Chew retrace en introduction. Le résultat témoigne tout à la fois de la patience et de la rigueur des auteurs ; nul doute que l'ouvrage fera désormais référence dans le domaine d'étude qui est le sien. — La collection se compose de sept cent onze lampes. Le catalogue s'ouvre par l'examen des lampes précoces, c'est-à-dire antérieures à l'époque impériale. La provenance de ces quarante-sept pièces, lorsqu'elle est connue, témoigne par sa diversité de la politique d'acquisition très ouverte du musée ; on a toutefois quelques petites séries homogènes comme la collection de lampes grecques (v^e-iv^e s. av. J.-C.) de l'ancienne collection Huet, mise au jour au Laurion, ou les lampes tardo-républicaines découvertes lors des fouilles du Mont-Beuvray ordonnées par Napoléon III, créateur du musée. Les lampes d'époque impériale constituent naturellement le gros du catalogue ; leur examen s'ouvre par un inventaire des quelque trois cents sujets qui les ornent. Le classement est géographique ; les notices ainsi réparties sont précédées d'une étude typologique détaillée. Cent vingt et une lampes ont été produites en Italie, selon toute vraisemblance ; la moitié environ a été découverte sur le sol de la Gaule romaine. C'est évidemment la production de cette dernière qui est la mieux représentée avec plus de la moitié des lampes conservées au musée ; les provenances exactes sont souvent inconnues ou difficiles à préciser : la vallée du Rhône et, dans une moindre mesure, la vallée de l'Allier sont toutefois les secteurs qui ont livré le plus grand nombre de pièces. L'étude des décors et des formes tend à démontrer que la production y a débuté durant l'époque claudienne et qu'elle a essentiellement consisté en copie de modèles italiens courants aux I^{er}-II^e siècles et largement diffusés dans tout l'Empire. La Méditerranée méridionale est représentée par cinquante-trois pièces, généralement produites par les officines de la province d'Afrique. Vingt-six échantillons, d'origine et de caractères très disparates, proviennent d'Asie Mineure ; vingt-cinq de Grèce. Enfin, un lot de vingt et une lampes a été rapporté en France par G. Boissière et A. Baudry, lors d'une mission scientifique sur le territoire de l'actuelle Roumanie, effectuée à l'instigation de l'Empereur entre 1865 et 1866 ; elles semblent pour l'essentiel avoir été exhumées dans le camp légionnaire de Troesmis, implanté sous le règne de Trajan dans le delta du Danube. Une trentaine de lampes et de fragments reste d'origine indéterminée au terme de l'enquête ; cette dernière a par ailleurs permis d'écarter de l'inventaire quatorze faux ou copies. Le dernier chapitre recense les marques de potiers. Les planches reproduisent l'intégralité des pièces ; deux annexes complètent le tout : l'une est constituée de brèves notices sur les lieux de découverte connus ; l'autre est le rapport des analyses par thermoluminescence menées sur trente-deux lampes par le Centre de recherche et de restauration des musées de France.

Jean-Noël CASTORIO.

David L. STONE et Lea M. STIRLING, *Mortuary Landscapes of North Africa*. Edited by D. L. St. and L. M. St., Toronto, University of Toronto Press, 2007 (Phoenix. Supplementary Volume, 43), 24 × 16 cm, XII-249 p., fig., cartes, 48 £, ISBN 978-0-8020-9083-6.

Issu d'un colloque organisé à l'occasion de la 102^e réunion annuelle de l'*Archaeological Institute of America* (San Diego, 2001), ce volume décrit les pratiques funéraires attestées dans un territoire couvrant la Tripolitaine, le Fezzan, la Tunisie et la moitié orientale de l'Algérie, du VII^e siècle avant n.è. au VII^e de n.è., des temps puniques à l'arrivée des Arabes. Un tel sujet pouvait être abordé de plusieurs façons : la typologie des tombes, leurs caractéristiques architecturales et décoratives, les inscriptions qu'elles portent, leur disposition à l'intérieur des nécropoles, leur insertion au sein des espaces que constituent les paysages naturels ou urbains... Ce dernier aspect est privilégié ici, dans une approche qui cherche également à mettre en évidence les interactions entre peuples indigènes et puissances extérieures, comme le précisent D. L. Stone et L. M. Stirling dans les pages introductives, *Funerary Monuments and Mortuary Practices in the Landscapes of North Africa* (p. 3-31, 4

fig.). Les articles, rédigés par des spécialistes de terrain, suivent la progression chronologique. Ils sont tous dotés de bibliographies développées qui permettent de se reporter aux rapports de fouilles dont ils dégagent les apports marquants en des aperçus synthétiques. H. Ben Younes, *Interculturality and the Punic Funerary World* (p. 32-42, 4 fig.), met en évidence trois groupes de tombes : les mégalithes et les haouanet, creusés dans les rochers, qui relèvent des populations indigènes, et les tombes à puits des Phéniciens et des Puniqes. Toutefois, à l'heure actuelle, il demeure difficile d'identifier avec certitude les groupes humains auxquels se rattachent les diverses formes de monuments et de décors. D. L. Stone, *Monuments on the Margins : Interpreting the First Millennium B.C.E. Rock-cut Tombs (Haouanet) of North Africa* (p. 43-74, 5 fig., 1 tabl.), s'attache, lui aussi, aux haouanet et aux décorations peintes ou sculptées qu'ils portent. L'étude des représentations qui ornent les ensembles du Jbel el Mangoub et de Latrech (respectivement 57 et 16 tombes) conduit l'auteur à insister sur la combinaison de formes architecturales traditionnelles, qui affirment l'identité des constructeurs, avec des motifs qui rompent avec le passé et témoignent, au long des IV^e-II^e siècles, d'une volonté d'insertion dans un environnement méditerranéen. Jennifer P. Moore, *The «Mausoleum Culture» of Africa Proconsularis*, p. 75-109, 7 fig., traite des innombrables mausolées, plus de 340, qui scandent le paysage tunisien, mausolées tours pré-romains (III^e-II^e siècles av. n.è.), mausolées tours et mausolées temples des I^{er}-III^e s. de n.è. L'auteur envisage successivement leur typologie, leur localisation (dans des cimetières péri-urbains, le long des voies ou à l'intérieur une propriété foncière), les traces (très limitées) de culte funéraire et le contenu des inscriptions, soulignant, *in fine*, la continuité qui se discerne dans ces monuments, en particulier du point de vue architectural et épigraphique. Ces observations sont, J. P. Moore le précise d'entrée de jeu, préliminaires et une étude d'une plus large ampleur est annoncée. L. M. Stirling, *The Koine of the Cupula in Roman North Africa and the Transition from Cremation to Inhumation*, p. 110-137, 7 fig., envisage les tombes dites *cupulae*, attestées de la Maurétanie Césarienne à la Tripolitaine. Elles datent pour la plupart de la seconde moitié du II^e et du III^e siècle, avec de rares antécédents, l'un, de la fin de la République, un autre, de la période julio-claudienne, et des prolongements aux temps chrétiens, jusqu'à la fin de l'époque byzantine. Les *cupulae* surmontent tantôt des dépositions secondaires d'urnes cinéraires, tantôt des crémations *in situ* (mais les éléments de datation ne permettent pas de définir un ordre de succession constant) ainsi que des inhumations : cette forme, aisée à réaliser, convenait en effet à l'un et à l'autre mode de mise en terre. Avec David J. Mattingly, *The African Way of Death : Burial Rituals beyond the Roman Empire*, p. 138-163, 12 fig., 1 tabl., nous gagnons le pays des Garamantes, dans le Fezzan. Les prospections et les fouilles récentes dans le Sahara libyen permettent de dresser un tableau détaillé des caractéristiques des vastes nécropoles et des modes de sépultures entre 500 avant et 500 de n.è. : mausolées (cénotaphes), tombes pyramidales, à puits, à degrés, cairns (amoncellement de pierres) de plans divers, souvent signalés par des stèles. Les transformations que connaissent les pratiques funéraires dans les villes, entre le IV^e et la fin du VII^e siècle, sont décrites par Anna Leone, *Changing Urban Landscapes : Burials in North African Cities from the Late Antique to Byzantine Periods*, p. 164-203, 3 fig., 1 tabl., qui met en évidence les caractéristiques des inhumations isolées ou groupées à l'intérieur de constructions tant privées que publiques dont la fonction d'origine s'est perdue ou modifiée, en dehors donc des nécropoles extra-urbaines et des églises cimétériales. Elle s'appuie ici sur les exemples d'El Jem (*Thysdrus*) et de Sousse (*Hadrumetum*) en Byzacène et sur ceux de *Bulla Regia* et de Carthage en Zeugitane. Les difficultés que l'on éprouve à fixer la chronologie de ces tombes dans les trois premiers sites (fouilles anciennes, mauvaise connaissance du contexte, absence de mobilier) limitent la portée des observations qui demeurent souvent hypothétiques. À Carthage toutefois, les campagnes du dernier tiers du siècle dernier permettent de parler avec relativement plus d'assurance et les pages consacrées à la métropole africaine constituent un état de la question instructif, qu'éclairent une

carte et un tableau. Les quelques tombes attribuées à l'époque vandale sont creusées dans des zones totalement abandonnées. Au VI^e siècle, elles apparaissent en relation avec des édifices de culte (mais on ne note pas de dépositions à l'intérieur des églises urbaines) établis dans ou sur les ruines de demeures privées ou de bâtiments publics (odéon et théâtre p. ex.). Au siècle suivant, elles se distribuent de façon plus aléatoire, parfois au sein ou proche de quartiers toujours habités, mêlant maisons à la surface maintenant morcelée et établissements industriels, et elles ne sont pas nécessairement en relation avec des lieux de culte. Mais en même temps, une nécropole est aménagée à hauteur des *carceres* du cirque, alors en partie démantelé. Cette étude s'intègre dans la problématique de l'évolution du phénomène urbain dans l'Antiquité tardive. Enfin, dans une perspective générale, Michael MacKinnon, *Peopling the Mortuary Landscape of North Africa : an Overview of the Human Osteological Evidence*, p. 204-240, 1 fig., suit l'évolution des études ostéologiques, des descriptions superficielles de la fin du XIX^e siècle aux analyses qui, maintenant, informent sur l'anthropologie, les pathologies et les régimes alimentaires. Cette riche réunion d'articles forme au total un socle solide sur lequel appuyer les réflexions qu'elle invite à pousser plus avant. Jacques DEBERGH (†).

Angelo BOTTINI et Elisabetta SETARI, *La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata. Materiali dallo scavo del 1994*. Con una appendice di Mario TORELLI e Luciano AGOSTINIANI, Rome, G. Bretschneider, 2003 (Accademia nazionale dei Lincei. Monumenti antichi. Serie miscellanea, 7- Serie generale, 60), 34 × 24 cm, 139 p., 54 fig. dont 2 dépl., 48 pl., ISBN 88-7689-199-4.

Ce volume présente le résultat des fouilles faites pendant l'été 1994, pour sauver neuf tombes d'époque archaïque victimes de fouilles clandestines. Les tombes correspondent à dix dépositions, avec six hommes, une femme et trois enfants, certainement toutes de haut rang compte tenu de la richesse du mobilier récupéré. L'emplacement de cette nécropole se situe au lieu-dit Braida, sur le versant nord-occidental du mont Serra San Bernardo (commune de Vaglio, à Potenza dans la Basilicate). Le sommet de cette hauteur est un vaste plateau occupé par les vestiges d'un important habitat. Ce site est l'objet depuis une dizaine d'années de fouilles programmées, par la même équipe d'archéologues qui s'est portée au secours des tombes. Les deux auteurs de cette publication ont fait paraître les premiers résultats des découvertes faites sur l'habitat, en particulier deux bâtiments des VI^e et V^e siècles qui ont livré les terres cuites d'une frise de cavaliers, datée du premier ou du second quart du VI^e siècle. La publication définitive du mobilier des tombes ne pourra être faite qu'à la fin d'un long travail de restauration des objets métalliques et céramiques, mais, compte tenu de l'exceptionnalité des trouvailles, les auteurs ont opté pour cette publication préliminaire, qui fournit d'ores et déjà un inventaire complet des découvertes. L'ouvrage présente d'abord chacune des tombes et leur contenu, ensuite le mobilier par catégories et enfin un examen plus poussé sur les panoplies des cavaliers qui offrent des analogies avec les nouvelles découvertes. Enfin, deux appendices portent l'un sur l'inscription étrusque de l'un des bassins de bronze et l'autre sur les résultats des premières analyses métallographiques. — Les tombes, qui ne renferment chacune qu'un seul squelette (sauf exception), sont constituées par des chambres basses revêtues de planches en bois, couvertes par un plancher de rondins et un tumulus de pierres (fig. 3). Il s'agit dans leur majorité de tombes masculines avec vases et armement métallique, dont la tombe 101 est la plus emblématique, avec la panoplie complète d'un guerrier. Les tombes féminines sont riches de parures et de vases, la tombe 106 a fourni le bassin avec inscription étrusque, alors que la tombe 102, correspondant à une fillette de sept ans, a livré un diadème d'or de fabrication grecque, des ornements pour la coiffure en fil d'or, près de 40 fibules d'argent et 300 perles et pendentifs d'ambre. — La présentation du mobilier commence par les vases grecs, qui assurent le calage chronologique de ces tombes, dans le dernier tiers du VI^e siècle et le premier tiers du V^e siècle. La céramique

attique est représentée par une dizaine de coupes à figures noires, huit kylikes et au moins un skyphos, dont l'attribution définitive reste en attente d'une étude plus approfondie, de même que pour un couvercle de pyxide corinthien. D'autres céramiques se rattachent à des productions peintes non figurées de tradition grecque ou aux fabrications indigènes de style subgéométrique. Le mobilier le plus remarquable est constitué par les objets métalliques, les armes pour les tombes masculines et les objets de parure pour les tombes féminines. Les vases métalliques constituent, dans la tradition archaïque de cette nécropole, le noyau représentatif des biens de prestige. Parmi les bassins de bronze, au moins neuf sont du type à rebord perlé et d'origine étrusque, comme le révèle l'association de ces objets avec des amphores étrusques de transport et des vases en bucchero dans plusieurs épaves auxquelles il est fait référence. D'origine étrusque aussi seraient les bassins avec pieds en fer, comme celui de la tombe 106 avec inscription étrusque. Les vases fermés, du genre stamnos de fabrication étrusque ou encore des situles et des oenochoés, dont une anse avec tête féminine de belle fabrication corinthienne (n° 383, pl. XVII), attendent le travail de restauration final. Les objets métalliques les plus importants sont les panoplies d'hoplite, avec quatre casques de type corinthien et deux boucliers, dont le décor des *Schildbänder* est similaire aux exemplaires découverts à Olympie. Trois des tombes masculines ont livré chacune une paire de jambières et si certaines rappellent les découvertes faites à Olympie, d'autres proviendraient d'ateliers régionaux. Plusieurs ceintures en feuille de bronze décorées sont en cours de restauration de même que les ornements de harnachement. Parmi ces derniers, figurent deux exemples exceptionnels de *prometopidia* décorés de la *Potnia theron*, qui renvoient aux exemplaires découverts à Olympie et aux tombes royales de Chypre. Les armes en fer comprennent des pointes de traits et de lance, quatre épées à lame droite ou encore les restes de revêtement de la roue d'un char. — Parmi les objets les plus ostentatoires se détachent l'exceptionnel diadème d'or, avec ses plus proches parallèles en Attique et à Corinthe, les fibules d'argent et les nombreux objets d'ambre, dont un objet, constitué par une superposition de perles de différentes tailles, est interprété comme un fuseau ou une quenouille d'apparat. Il faut mentionner aussi les deux grands pendentifs d'ivoire en forme de disque perforé. Au registre de l'ostentation appartient aussi l'inscription sur le bassin de la tombe 106. Dans l'état actuel de la lecture, il serait question d'un personnage sans prénom, de la famille *Petutie*, reconnue dans la région grâce à de lointains descendants connus sous la forme latine *Betutius*, qui aurait reçu en don ce vase, offert par un certain *Laive Ricenas*. Se trouvent ainsi attestés les échanges entre personnages de haut rang, *principes*, installés dans les régions de l'arrière-pays qui contrôlent le passage entre le versant tyrrhénien et le versant ionien de la Péninsule. C'est tout le sens de cet habitat, qui correspond vraisemblablement à l'ancienne *Basileis*, et des premières tombes princières sinon royales que l'on nous fait découvrir ici.

Jean GRAN-AYMERICH.

John J. DOBBINS et Pedar W. FOSS, *The World of Pompeii*, Londres - New York, Routledge, 2007 (Routledge Worlds), 25,5 × 18 cm, xxxii-662 p., fig., cartes, 1 CD-ROM, 135 £, ISBN 978-0-415- 17324-7.

Cet imposant volume est opportunément dédié à la mémoire d'August Mau et de Francis W. W. Kelsey, qui ont été les premiers à étudier l'univers pompéien dans un ouvrage d'ensemble, ainsi qu'à celle de John H. D'Arms, dont l'intérêt pour les vestiges antiques bordant le golfe de Naples s'est plus récemment manifesté. Trente-neuf spécialistes, parmi les plus renommés, ont collaboré à l'ouvrage qui a pour ambition de présenter, en quatre parties bien équilibrées, l'état de la recherche dans les domaines du développement historique de la cité de Pompéi et des sites environnants au sein de leur environnement géomorphologique, de la vie publique, des espaces domestiques, et enfin de l'évolution sociale et économique. On mesure les difficultés qu'ont rencontrées John J. Dobbins et Pedar W. Foss, les coordonnateurs d'un projet dont l'origine remonte à près de vingt ans, pour mener à

bien cette entreprise. Le résultat est à la hauteur des espérances : il s'agit d'une véritable «somme» actualisée de nos connaissances sur les cités ensevelies par le Vésuve. Après une introduction due à Pietro Giovanni Guzzo, l'actuel Président de la Surintendance aux Antiquités de Pompéi, chaque article constitue une véritable monographie, pourvue d'un abondant appareil de notes et illustrée de figures (photographies en noir et blanc, dessins et plans). Environ 250 documents donnent ainsi un support visuel au texte. Un CD reproduit les quatre cartes qui permettent de se faire une idée de l'état actuel des fouilles, tant à Pompéi qu'à Herculanium. — On ne saurait entrer dans le détail de cette série d'études dont le caractère varié permettra aux érudits, mais aussi au public cultivé de se renseigner sur toutes les questions (toujours ouvertes pour la plupart) que posent ces ruines uniques en leur genre, dont la préservation est primordiale. Un seul savant ne saurait prétendre aujourd'hui, comme avait pu le faire A. Mau, en son temps, réunir assez de compétences pour traiter de chaque problème avec la précision nécessaire, depuis la vulcanologie (cf. l'article de Haraldur Sigurdsson) jusqu'aux divers aspects d'une société dont l'évolution est de mieux en mieux connue, comme en témoignent les remarquables contributions d'Herman Geertman, d'Andrew Wallace-Hadrill et de Willem M. Jongman. L'utile historique des découvertes, dû à Pedar W. Foss, permet de mesurer le travail accompli, mais aussi les difficultés de préservation des parties fouillées, tant à Pompéi qu'à Herculanium, et l'on doit admettre qu'il est sage de laisser pour l'instant sous terre le tiers de la cité pompéienne ; à Herculanium, le site est en grande partie enterré sous la ville moderne, mais on a récemment entrepris le dégagement du front de mer de la Villa des Papyrus. On appréciera également l'historique des publications sur les découvertes, présenté *in fine* par Anne Laidlaw. — Parmi les monographies, il faut citer d'abord celles qui envisagent des aspects généraux de l'évolution historique, comme les études de Jean-Paul Descœudres sur l'histoire de la cité pompéienne à partir des sources littéraires, épigraphiques ou archéologiques, de Paolo Carafa sur la Pompéi primitive ou de Roger Ling sur le développement du paysage public de la cité à l'époque romaine. Les articles les plus nombreux sont consacrés à des sujets limités concernant l'urbanisme (Carroll William Westfall ; Cristina Chiaramonte ; Jonh J. Dobbins), les techniques de construction (Jean-Pierre Adam), le système hydraulique (Gemma Jansen), les établissements thermaux (Ann Olga Koloski-Ostrow), le décor domestique (peinture : Wolker Michael Strocka ; mosaïque et stuc : John R. Clarke ; marbre : J. Clayton Fant) ou la sculpture (Katherine E. Welch). La religion n'est pas oubliée, qu'il s'agisse de ses premières manifestations (Stefano De Caro), de ses développements à l'époque romaine (Alastair M. Small), ainsi que des sépultures (Sarah Cormack). Si les loisirs sont présentés dans la synthèse de Christopher Parslow sur les théâtres et l'amphithéâtre pompéiens et dans celle de John DeFelice sur les tavernes, on aurait souhaité que l'on traitât plus précisément de la vie culturelle et intellectuelle, en présentant notamment l'état des recherches sur la bibliothèque d'Herculanium et en faisant aussi mention d'inscriptions auxquelles s'est intéressé naguère Marcello Gigante : l'article de James Franklin sur l'épigraphie n'envisage en effet que les programmes électoraux. — On appréciera les études plus proprement archéologiques où sont étudiées, après une présentation générale (Penelope M. Allison), diverses demeures pompéiennes des régions I, II (Salvatore Ciro Nappo), V, IX (Kees Peterse) et VI (Rick Jones-Damian Robinson), ainsi que des demeures choisies d'Herculanium (dont plusieurs auraient besoin d'être mieux préservées) (Jens-Arne Dickmann). Une mention spéciale doit être réservée aux résidences à terrasses des régions VI, VII et VIII, auxquelles est consacrée l'étude de Rolf A. Tybout, ainsi qu'à la présentation synthétique d'Eric M. Moormann sur les villas suburbaines, parmi lesquelles on aurait aimé que soient privilégiées, dans des monographies à part, celles d'Oplontis et de Stabies (Sans Marco et Varano). — Plusieurs études concernent des thèmes limités, liés à la vie domestique (*instrumentum domesticum* : Joanne Berry ; jardins : Wilhelmina Jashemski) ainsi qu'à des aspects économiques et sociaux, comme les boutiques et ateliers (Felix Pirson), les femmes (Frances

Bernstein) ou les esclaves (Michele George). Ainsi nous est rendue plus présente cette vie collective et privée, qui s'est figée en quelques heures lors du cataclysme de 79. Celui-ci a laissé derrière lui les restes de corps dont la science moderne tente de mieux cerner la personnalité à partir d'investigations anatomiques (Estelle Lazer). — Ce bref examen montre la richesse d'un ensemble qui rendra les plus grands services, en tant qu'instrument de recherche, à tous ceux que passionne l'enquête sur ces vestiges, richesse incomparable de cette *Campania felix* un moment transformée en enfer. La présentation du volume est excellente. Un glossaire et un index commode en facilitent la consultation. On regrettera toutefois l'absence de reproductions en couleurs pour les documents picturaux.

Jean-Michel CROISILLE.

Lars KARLSSON, *San Giovenale*. Vol. IV, fasc. 1. *Area F East. Huts and Houses on the Acropolis*. With appendices by Giovanni COLONNA and Jenni HJOHLMAN, Stockholm, Svenska Institutet i Rom (diff. P. Åstrom), 2006 (Acta Instituti Romani Regni Sueciae. Series in 4°, 26 : 4,1), 30 × 21 cm, 174 p., 301 fig., 22 pl. et 4 dépl., ISBN 91-7042-172-2.

L'emplacement de San Giovenale se situe dans la commune de Blera dans l'arrière-pays des cités de Tarquinia, à 20 Km, et de Cerveteri, à 27 Km. Cet habitat étrusque fut découvert au début des années 1950 dans le voisinage des tombes creusées dans le tuf qui étaient localement connues de haute date. Un programme de fouilles et d'études de longue durée a été appliqué à ce site par les archéologues suédois, à l'instar du site proche de Luni-sur-le-Mignone. L'Institut royal de Suède à Rome consacre aux travaux de San Giovenale la série numéro XXVI de ses publications, avec 18 fascicules parus. Ce nouveau volume présente les fouilles d'un secteur important de l'acropole, la zone F Est, fouillée en 1960-1965 et son désormais célèbre bâtiment I. Cet emplacement du sommet atteste une longue occupation, de l'âge du Bronze moyen jusqu'au début de la période hellénistique et ensuite au Moyen-Âge. La séquence stratigraphique comporte quatre phases principales : la période 1 (1400-675 av. J.-C.) a livré les traces de quatre fonds de cabane de plan ovale, fig. 264, dont les différentes strates révèlent plusieurs phases constructives et des incendies accidentels ou volontaires (vers 1000/900, vers 700 et vers 675), ainsi que vraisemblablement un hiatus dans l'occupation de ce secteur de la fin du x^e à la fin du viii^e siècle, p. 140. La période 2 (675-625 av. J.-C.) est marquée par une phase architecturale importante : la construction d'une pièce rectangulaire, d'une surface interne d'environ 27 m², p. 147, précédée d'un ample porche et considérée comme le premier état de la maison I, « House I, building phase 1 : 7th-century, 'rectangular hut' phase », fig. 266-269 et aquarelles fig. 278-279. Ce bâtiment en bois, argile et toit de chaume, dont le plan est tout à fait comparable à celui de la célèbre tombe de la Capanna à Cerveteri, fig. 270, constitue un témoignage exceptionnel des habitations étrusques d'époque orientalisante. La période 3 (vers 625-550 av. J.-C.) est celle de la première architecture monumentale, dont on a dégagé dans ce secteur trois bâtiments aux murs montés en moellons irréguliers et toits couverts de tuiles : la maison I qui se superpose à celle de la période précédente et les maisons II-III, fig. 290 et aquarelles fig. 295a-c ; leur destruction est datée vers 550/530 et attribuée à un tremblement de terre. Lors de la période 4 (550/530 à environ 275 av. J.-C.), ces maisons seront reconstruites et occupées jusqu'à leur destruction finale qui serait due aux campagnes militaires de Rome en 388. — Lars Karlsson s'est consacré à l'étude de ces fouilles à partir de son séjour à Rome en 1994 et il a immédiatement saisi l'importance de l'identification du premier état du bâtiment I en tant que pièce de banquet, *a formal dining room*, dont l'usage se prolongerait après la période orientalisante dans la maison I de la période 3. Cette succession « des cabanes aux maisons » se trouve ainsi remarquablement illustrée par ces fouilles. L'auteur nous en avait fourni les prémices dans plusieurs publications préliminaires y compris dans les actes de la rencontre internationale, *From Huts to Houses*, célébrée à l'Institut suédois de Rome en septembre 1997 et parue en 2001. Cette fois-ci, Lars Karlsson nous fournit la

publication détaillée de ces fouilles et de leur mobilier et cela malgré les difficultés soulevées par l'étude de travaux de terrain désormais anciens et auxquels il n'avait pas directement participé, p. 9. Les trouvailles plus récentes, céramiques médiévales, sont l'objet d'une présentation en appendice par Jenni Hjothman, tandis que Giovanni Colonna étudie l'inscription sur une coupe en bucchero qui atteste la présence sur le site au VI^e siècle d'un Vefnelus Vefunas.

Jean GRAN-AYMERICH.

Ioan PISO, *Le Forum vetus de Sarmizegetusa*. I. Publié sous la direction de Ioan P., Bucarest, Editura Academiei Române (Diff. De Boccard), 2006 (Colonia Dacica Sarmizegetusa, 1), 24 × 16 cm, 339 p., nombr. fig., 9 dépl. h.t., 30,00 €, ISBN 978-973-27-1428-X.

La publication apporte son lot d'informations nouvelles sur l'un des monuments les plus prestigieux de la Dacie romaine, en même temps qu'elle propose un corpus épigraphique de grande ampleur. — Le soi-disant «palais des Augustales» à Sarmizegetusa constitue une structure archéologique dont la fonction a été souvent débattue et dont l'interprétation a fort évolué dans le temps. Dans un chapitre entièrement dévolu à cette question, I. Piso nous présente la succession des hypothèses qui ont eu cours par le passé, en les reliant à l'histoire de l'archéologie moderne et à la pesanteur des traditions. Le prestige de C. Daicoviciu, qui explora le site entre 1924 et 1938, a empêché que ne soit très rapidement combattue l'idée d'y voir un *aedes Augustalium*, lié à un forum, vers le sud. Il faut dire que les découvertes épigraphiques très spectaculaires qui y avaient été faites invitaient l'auteur à persévérer dans sa première interprétation. Bien plus tard, l'archéologie militaire ayant gagné la faveur des historiens roumains, on s'engagea dans la voie de l'assimilation du monument à des *principia*, d'autant que l'idée d'un camp de la *legio IIII Flavia Felix* n'était pas en soi déraisonnable. Finalement, le dernier mot est revenu à l'équipe de fouilles qui a réexploré le site à partir de 1988 et qui a montré de manière très convaincante que les structures en pierres pouvaient relever du *forum vetus* de la fondation trajanienne, accosté par un *forum novum*, qui ne fait pas l'objet de la présente publication. — La reprise du chantier archéologique entre 1988 et 1994 est l'œuvre d'une équipe pilotée par l'Université de Cluj et la mission archéologique française en Roumanie, au sein de laquelle R. Etienne a joué un grand rôle. — Le rapport archéologique qui intègre la publication fait état, en premier lieu, de l'existence d'un forum en bois. Il est orienté nord-sud en suivant la pente naturelle du terrain, son entrée se situe au croisement du *cardo* et du *decumanus maximus*. Il occupe l'espace de la cour du futur forum en pierres. Des rangées de pièces souvent carrées entourent la cour ; le site est marqué par une basilique sur poteaux plantés. — La partie centrale du forum en bois va survivre lors de la première étape de construction du forum en pierre. Il faut dire que le nouveau monument a une vie compliquée dans la mesure où de nombreuses phases d'aménagement y ont été enregistrées entre les règnes de Trajan et de Sévère Alexandre. Le rapport archéologique qui lui est consacré, d'excellente qualité, présente par le détail chacune des structures, avec plans et reconstitutions. Un dossier volumineux complète le rapport sous la forme d'un descriptif des contextes fouillés. — Le corpus épigraphique qui est associé à cette publication est bien utile, tant elles sont nombreuses et éclairent la vie de la cité. Une sélection a été faite à partir des inscriptions qui proviennent avec certitude du *forum vetus*. On y trouvera le catalogue des inscriptions sur pierre qui sont au nombre de cent et quatre, les estampilles sur tuiles dont la plupart avait déjà été éditées ailleurs. Le mobilier archéologique découvert n'a pas été publié.

Raymond BRULET.

Jeffrey SPIER, *Late Antique and Early Christian Gems*, Wiesbaden, Reichert, 2007 (Spätantike - Frühes Christentum – Byzanz. Reihe B: Studien und Perspektiven 20), 31,5 × 23,1 cm, 338 p., 155 pl., 198,00 €, ISBN 978-3-89500-434-6.

Bien connu pour ses travaux sur l'iconographie des intailles et pierres gravées, Jeffrey Spier livre un catalogue très attendu de gemmes chrétiennes et juives de l'Antiquité tardive. Le corpus se compose de plus de 1000 pièces, en grande partie inédites, s'échelonnant du milieu du III^e siècle au VII^e siècle de notre ère, conservées dans des musées et des collections particulières. — En introduction, l'auteur retrace l'histoire des collections de la Renaissance à l'époque moderne. Ces gemmes furent longtemps négligées alors qu'elles constituent un témoignage précieux sur la culture matérielle du christianisme et du judaïsme de l'Antiquité tardive. Leur discrétion explique en partie leur oubli. Leur petit nombre contraste avec la quantité cent fois plus importante des gemmes qui servaient à la fois de sceaux et de bijoux à l'époque romaine impériale. Les gemmes à motifs chrétiens ne semblent cependant pas avoir été spécialement recherchées au Moyen Âge, alors que de nombreuses gemmes païennes furent récupérées et interprétées de manière chrétienne. — La première partie examine l'enchaînement complexe de circonstances qui pourrait expliquer cette forte baisse de la production, comme le remplacement des bagues-sceaux par de nouveaux types de sceaux, la mode des bagues serties de monnaies, voire l'insécurité générale. La fabrication se poursuit, mais sur une plus petite échelle. Si l'agate rubannée reste appréciée, les pierres en vogue à l'époque impériale, comme le jaspe et la cornaline, font place à de nouveaux minéraux, comme l'améthyste, le cristal, le saphir, le grenat ou l'émeraude. Peu de pièces proviennent toutefois de contextes archéologiques, ce qui rend malaisées leur datation et leur attribution, basées essentiellement sur des critères stylistiques. Dès le milieu du III^e siècle, les motifs se transforment pour répondre à de nouveaux besoins : à côté du simple monogramme *chi-rho*, voire du mot *Christos*, on transpose aussi sur les gemmes des motifs plus élaborés qui se retrouvent dans l'iconographie des catacombes et des sarcophages. — Le catalogue qui succède est structuré de manière typologique par sujet et par matière, voire par ateliers quand ils peuvent être identifiés. Chaque section présente le type, ses variantes et *comparanda* ; chaque entrée du catalogue donne les indications usuelles (lieu de conservation, provenance, matière, taille, bibliographie). — La première section (ch. 2) est consacrée aux portraits d'empereurs et de membres de la famille impériale, un genre qui connaît un regain d'intérêt à l'époque de Constantin, auxquels s'ajoutent les personnifications de Rome et de Constantinople. — Les quatre chapitres suivants analysent les motifs spécifiquement chrétiens qui apparaissent dès le III^e siècle : le monogramme *chi-rho*, l'acrostiche *ICHTHYS*, le nom du Christ ou de Jésus, parfois ajoutés à des gemmes plus anciennes (ch. 3), les symboles chrétiens du poisson (et du dauphin), de l'ancre, de la colombe (ainsi que du paon et de la cigogne) et du bateau, isolés ou combinés (ch. 4). Le motif chrétien du Bon Berger (ch. 5) se répand aux III^e et IV^e siècles ; l'a. le distingue du criophore des scènes bucoliques de l'époque impériale par le type et la forme de la pierre, ainsi que par le style de la gravure. Le Bon Berger est parfois associé à d'autres motifs chrétiens, notamment des scènes narratives tirées de l'Ancien Testament (Adam et Eve, Noé, Abraham et Isaac, Jonas, Daniel) et du Nouveau Testament (Adoration, la Vierge et l'enfant, Lazare, la crucifixion...) qui sont analysées dans le chapitre 6. Un ensemble insolite de gemmes (ch. 7) témoigne de l'emprunt de motifs, symboles et noms chrétiens dans l'iconographie des gemmes magiques qui semblent être destinées à des Chrétiens (Bon Berger/ Hécate ; Bon Berger/ le palindrome magique ABLANATHALBA ; colombe/ IAW-ABRASAX- ADWNAI) ; quelques exemplaires comportent des formules d'exorcisme. — Les chapitres suivants sont organisés par type de pierre et/ou ateliers ; l'auteur passe en revue les groupes des grenats et verres gravés (ch. 8), des grandes agates rubannées et autres pierres fines (améthyste, émeraude... ; ch. 9), des hématites de Syrie, des imitations de nicolo en verre (ch. 10), des stéatites, limonites ou serpentines syro-palestiniens (ch. 11), des pendentifs en cristal d'Antioche (?) (ch. 12), des jaspes et cornalines avec des scènes de la vie du Christ (ch. 13). — Les camées constituent un groupe à part (ch. 14), souvent caractérisé par l'inscription d'un salut, d'un vœu ou d'un nom propre, sans représentation figurée. — Parmi l'abondante

production des gemmes de l'empire sassanide, une petite série comporte des motifs chrétiens (ch. 15), comme la croix, le sacrifice d'Isaac, Daniel, Jonas, l'entrée à Jérusalem..., tandis qu'en Palestine et au-delà, des Juifs ont utilisé comme sceau des pierres portants des inscriptions en hébreu et des motifs typiquement judaïques (ch. 16 : ménorah, palme...). Les faux ou pièces douteuses sont examinés dans le dernier chapitre (ch. 17). — Trois appendices livrent les catalogues d'autres sortes d'intailles avec des motifs chrétiens qui offrent d'utiles points de comparaison : les bagues gravées en métal du III^e au V^e siècle (app. 1), les sceaux en plomb du IV^e siècle (app. 2), les jaspes à monogramme du III^e siècle (app. 3). — Des *indices* complètent l'ouvrage qui se termine avec 155 planches de photos noir/blanc d'excellente qualité illustrant tous les objets catalogués. Cette somme bienvenue rend accessible un matériel qui connaît aujourd'hui un regain d'intérêt et dont de nombreux aspects restent à approfondir (chronologie, ateliers, identité des fabricants/destinataires, modèles iconographiques).
Véronique DASEN.

Edward BISPHAM, Greg ROWE et Elaine MATTHEWS, *Vita vigilia est. Essays in Honour of Barbara Levick*. Edited by Edw. B. and Gr. R. with El. M., Londres, Institute of Classical Studies, 2007 (BICS. Supplement, 100), 24,5 × 17,5 cm, xxviii-193 p., 13 fig., 1 front., 1 carte, 30 £, ISBN 978-1-905670-14-7.

Dédié à une spécialiste de l'Asie Mineure, de l'épigraphie et de l'histoire antique, ce volume soigné compte dix contributions sur Pline l'Ancien. R. Ash présente Mucianus et ses *Mirabilia*, une des sources de Pline. M. Beagon relève une série de *mirabilia* géographiques et historiques dans la *NH*. Les aspects idéologiques de la description de l'Italie retiennent E. Bispham. M. Corbier montre l'importance de la mémoire familiale et de la généalogie (le *stemma* part de l'ancêtre) dans *NH* 35, 1-14. Pline, les philosophes et leurs idées : un tour d'horizon par M. Griffin. Pour Pline, que signifie porter une bague (R. Hawley) ? L'intérêt pour l'astronomie se distingue de la méfiance envers l'astrologie (C. Schultze). C. Smith relève les contrastes entre la Rome archaïque et l'Empire. Enfin, J. Williams illustre les connaissances de Pline en monnayage à propos de la restauration impériale d'anciens types.
Bernard STENUIT.

Ligia RUSCU, Carmen CIONGRADI, Radu ARDEVAN, Cristian ROMAN et Cristian GAZDAC, *Orbis antiquus. Studia in honorem Ioannis Pisonis*. Editors L. R., C. C., R. A., Cr. R., Cr. G., Cluj-Napoca, Nereamia Napocae Press - Muzeul National de Istorie a Transilvaniei, 2004 (Bibliotheca Musei napocensis, 21), 31 × 22 cm, 931 p., fig., cartes, 1 front., ISBN 973-7951-55-7.

Ion Piso est historien de l'Antiquité et enseigne à l'Université de Cluj en Roumanie depuis 1992. Ses recherches historiques, mais aussi épigraphiques et archéologiques, ont permis d'accroître considérablement nos connaissances sur la culture provinciale dans les régions danubiennes à l'époque romaine. En dépit des tracasseries infligées par le régime de Ceausescu, il est parvenu à se faire connaître également à l'extérieur de son pays. En 1977, il devient le cofondateur de l'Association internationale d'épigraphie grecque et latine et depuis 1997, il exerce les fonctions de directeur du Musée historique de Transylvanie à Cluj-Napoca. À l'occasion de son soixantième anniversaire, ses collègues et amis du monde entier ont tenu à lui consacrer ce volume d'hommages impressionnant tant par son ampleur (plus de 900 pages pour 102 contributions !) que par la qualité des publications. Les articles ont été classés dans 5 parties : 1. Histoire de l'Empire romain ; 2. Archéologie de l'Empire romain ; 3. La Dacie ; 4. L'Orient gréco-romain ; 5. L'héritage romain. Il est évidemment impossible de résumer un ouvrage aussi diversifié qui traite aussi bien d'histoire que de philologie, d'archéologie ou d'épigraphie. Je me contenterai donc de mentionner ici les différents thèmes abordés susceptibles d'intéresser les lecteurs de *Latomus*. En général : éco-

nomie (amphores du III^e s. ; fibules) ; société (les « brigands », les naviculaires, les affranchis) ; religion (cultes de Mithra, Hercule, Isis) ; vie municipale (*princeps civitatis*) ; administration (*tabularius*) ; numismatique (Tyras au I^{er} s. ; la Gaule au III^e s.) ; typologie (le tryblion). *Philologie* : Tacite (la tradition manuscrite de *Annales* 2, 69, 5 et 2, 73, 2). *Empereurs* : Domitien (idéologie ; campagnes en Dacie) ; Trajan (chronologie ; campagnes en Dacie) ; Probus (épigraphie) ; Constantin (administration provinciale) ; Constantin III (chronologie). *Villes et provinces* : Aquilée (onomastique et religion) ; Carnuntum (archéologie) ; Dacie (son histoire jusqu'au VI^e s. ; la société et l'économie avant la conquête romaine ; l'organisation militaire ; la colonisation ; l'urbanisation ; la prosopographie : les Claudii ; l'onomastique ; la numismatique ; la religion ; le commerce ; les aqueducs ; la voirie ; les nymphées et le *mundus* de Sarmizegetusa ; la vie quotidienne ; la médecine ; les usages funéraires) ; Dalmatie (onomastique : Tures) ; Germanie (le limes ; les vétérans ; la production de céramique ; le culte de Minerve) ; Grèce (l'exploitation des mines d'argent du Laurion) ; Mantoue (épigraphie) ; Mésie (les troupes auxiliaires) ; Narona (l'Augusteum) ; Norique (rapports entre le Norique et la Dacie ; le culte de Jupiter Depulsor) ; Pannonie (épigraphie ; administration) ; Pompei (*CIL* IV, 2776) ; Rhétie (le limes) ; Spalato (épigraphie et onomastique).
Paul SIMELON.

Paolo DESIDERI, Mauro MOGGI et Mario PANI, *Antidoron. Studi in onore di Barbara Scardigli Forster*. A cura di P. D., M. M., M. P. con la collaborazione di Alessandra Lazzeretti, Pise, ETS, 2007 (Studi e testi di storia antica, 17), 22 × 14 cm, 481 p., fig., cartes, 35 €, ISBN 978-88-467-1914-0.

Sous un titre joli, même s'il n'est pas classique, 24 contributions en hommage à celle, formée en Allemagne et en Autriche, qui enseigna dans plusieurs universités italiennes. La part la plus grande revient à l'histoire et à l'idéologie : les proxènes (témoins) dans les relations entre cités grecques, quelques termes institutionnels romains dans deux fpts de Suidas, la carrière de L. Cornelius Balbus, le contexte de la *lex Pappia Poppaea*, quelques travaux récents sur César, le S. de la province d'Arabie, l'administration de la Rhétie, les ambiguïtés religieuses de l'usurpateur Magnence, le pluralisme religieux à l'époque impériale romaine, représentations orientale et grecque de la guerre, diffusion et impact du *De bello Gallico*, le nom d'*Augustus* (cf. *augur*) dans le fondement idéologique du principat, le cliché anti-punique (Hannibal) dans l'Antiquité tardive, l'individualisme dans l'Antiquité, notion de territorialité et histoire selon Jean Bodin, l'histoire antique chez Hannah Arendt, la chute de Rome vue à l'aube du III^e millénaire. Archéologie : les vestiges de Capo Spartivento témoignant de la romanisation à l'extrémité du bassin ionien de la Calabre. Épigraphie : définitions épigraphiques des cippes de Venouse (d'où les mesures des tombes), identification des *Nearchi* de Tarente. Littérature : la Sardaigne n'est pas l'Atlantide, les archives du Sénat romain selon Tacite et R. Syme, les Germains et la décadence romaine dans Tacite.
Bernard STENUIT.

INFORMATION

XIII Congreso Español de Estudios Clásicos

Le XIII^e « Congreso Español de Estudios Clásicos » se tiendra à Logroño du 18 au 22 juillet 2011. Pour toutes informations : Jaime SILES RUIZ, Président de la « SEEC » : <estudiosclasicos@estudiosclasicos.org>.